
Digitized by Google





TRADUCTION COMPLÈTE

DES

POÉSIES DE CATULLE.

EDITION EN DEUX VOL. AVEC FIGURES.

Cet Ouvrage se trouve aussi chez les Libraires ci-après :

A Lyon, chez LE MAIRE.

A Bordeaux, chez CHAPPUIS, frères.

A Bruxelles, chez LE CHARLIER.

A Colmar, chez FONTAINE.

A Lille, chez VANAKERE.

A Montpellier, chez VIDAL.

A Londres, chez DEBOFFE.

A Saint-Pétersbourg, chez KLOSTERMANN.

A La Haye, chez DETHUNE.

A Hambourg, chez FAUCHE.

A Leipsick, chez GRIESHAMMER.

A Lausanne, chez GRASSET et Compagnie.

A Basle, chez DECKER.

A Breslaw, chez CORN.

TRADUCTION COMPLÈTE

DES

POÉSIES DE CATULLE,

SUIVIE

des Poésies de GALLUS et de la VEILLÉE DES FÊTES DE VÉNUS;

AVEC des Notes grammaticales, critiques, littéraires, historiques et mythologiques, les Parodies des Poëtes Latins modernes, et les meilleures Imitations des Poëtes Français :

PAR FRANÇOIS NOEL,

Membre de l'Athénée de Lyon, et Auteur du Dictionnaire de la Fable.

Tantum parva suo debet Verona Catullo,
Quantum magna suo Mantua Virgilio.



TOME I.



DE L'IMPRIMERIE DE CRAPELET.

A PARIS,

Chez LEGER, Libraire, quai des Augustins, nº 44;
Et chez REMONT, Libraire, même quai, nº 41.

AN XI — 1803.

DISCOURS PRÉLIMINAIRE.

L'ÉPOQUE précise où furent retrouvées les Poésies de Catulle est peu connue. On est tenté de croire que cette heureuse découverte eut lieu dans le quatorzième siècle. Matthieu Palmérius parle d'un manuscrit qui parut en France en 1425, et fut de-là porté à Vérone, où il parvint à la connaissance de Baptiste Guarini le fils, un des plus anciens commentateurs de notre Poëte.

§ I.

Vie de Catulle.

LES savans ne sont pas d'accord sur le berceau de Catulle. Les uns le placent à Vérone; d'autres dans cette jolie Sirmium qu'il a si bien chantée.

La Chronique de Saint Jérôme le fait naître la seconde année de la cent soixante-treizième olympiade, qui répond à l'an 667

de la fondation de Rome, sous le consulat de L. Cornel. Cinna, et de Cn. Octavius.

J'épargne aux lecteurs les débats sur la question peu importante de savoir si son prénom était Quintus ou Caïus ; ce dernier a de plus grandes autorités en sa faveur, entr'autres celle d'Apulée.

Valérius son père jouissait d'une fortune honnête, et eut avec César, du moins si l'on en croit Suétone, de ces liaisons que les anciens exprimaient par le mot *hospitium*. Il n'est pas certain qu'il appartînt à la famille patricienne du même nom.

Le fils n'hérita pas des sentimens de son père, et l'on voit dans ses ouvrages des preuves de la haine violente qu'il portait à l'usurpateur. Suétone nous apprend que César ne tira d'autre vengeance des ïambes virulens dont il fut l'objet, qu'en priant Catulle à souper ce jour même, et Catullo accepta. Ou sa haine était faible, ou le maître ne pouvait être refusé impunément, ou, comme le dit La Harpe, le tact fin de César

fit grace aux épigrammes, en faveur des madrigaux (1).

Catulle était homme de plaisir; ce qui suppose beaucoup de dérangement (2). Aussi sa fortune fut-elle bientôt délabrée.

---

(1) Il ne faudrait pas toujours s'y fier; car l'on sait qu'en ce genre l'intention est souvent réputée pour l'action.

(2) Dorat rend assez bien son caractère dans les vers suivans :

. . . . . . A celui des Romains
Qui, le plus fripon de la ville,
Allait dupant entre deux vins
Juventia pour Ipsithylle;
Et, dans des réduits clandestins,
Arrangeant d'amoureux quadrilles,
Faisait des soupers libertins
Avec des garçons ou des filles :
. . . . . . A ce gentil païen,
Mal venu des prudes romaines;
A cet agréable vaurien,
Qui, l'héritier des goûts d'Athènes,
Imitait Socrate en tout bien,
A ses desirs lâchait les rênes
Dans ses caprices familiers,
Et de ses amours cavaliers
Immortalisa les fredaines.

Cette vie licencieuse a donné lieu à ce jeu de mots:

Rarò moribus exprimit Catonem,
Quisquis versibus exprimit Catullum.

Pour réparer ses pertes, il fit avec son frère le voyage de Bithynie, à la suite de Memmius. Ce voyage ne fut pas heureux. Il y perdit son frère, et cette mort qu'il déplore dans des vers où respire le sentiment le plus vrai, lui causa une douleur sincère et durable. L'homme auquel il s'était attaché, était avide et avare ; et Catulle ne rapporta que des regrets, un profond mépris pour son patron, et la triste expérience de l'égoïsme et de l'ingratitude des grands.

Il eut des amis parmi les personnages les plus distingués de son temps. Cicéron, Plancus, Calvus, Cinna, Cornélius Népos, estimèrent ses talens, et vécurent avec lui dans une sorte d'intimité. Manlius l'amena, dit-on, à Rome dans sa première jeunesse, et fut son bienfaiteur. Catulle l'estima assez pour recevoir ses bienfaits sans rougir.

Il eut aussi des amis pauvres, et ce sont-là les bons, parmi lesquels il distingue lui-même Véranius et Fabullus. Pour Aurélius et Furius, il paraît que leurs liaisons étaient

de celles que le plaisir fait naître, et que dissout l'intérêt du plaisir.

On a voulu le faire contemporain de Virgile, fondé sur ce passage de Martial :

> Sic *forsan* tener ausus est Catullus
> Magno mittere passerem Maroni.

Mais il est facile de se convaincre qu'à la mort de Catulle, Virgile devait être fort jeune, et le *forsan* semble lever toute espèce de doute, en admettant une sorte de vague, et ne présentant que comme une hypothèse la contemporanéité de Virgile et de Catulle.

Catulle était aimable et beau (1), et le docte Crinitus n'a pas voulu nous laisser ignorer que sa santé lui permettait de soutenir le rôle fatigant d'homme à bonne fortune. Aussi fut-il volage en amour. Cependant, sans parler des goûts que la nature réprouve, mais qui ne répugnaient pas aux

(1) Le traducteur anglais de Catulle a mis à la tête de son édition un portrait en pied de Catulle, d'après une statue placée sur la porte du palais du conseil de Vérone. Mais lui-même doute fort que ce soit un antique.

Grecs et aux Romains, Ipsithylle et Aufiléna semblent être les seules passades qu'on lui connaisse.

L'objet le plus constant de ses affections, auquel il revient sans cesse, mais qui paraît n'avoir été guère plus fidèle que lui, est cette fameuse Lesbie, qu'il a tour-à-tour préconisée et déchirée. On a cherché à lever le masque qui couvrait cette insigne coquette. Apulée, plus à portée que nous de recueillir les anecdotes de ce genre, nous apprend que sous le nom de Lesbia, qui n'était peut-être qu'une allusion, ou délicate à Sapho, ou satyrique aux mœurs libres des Lesbiennes, le poëte avait chanté Clodia, sœur de ce fougueux Clodius, qui fut ennemi personnel de Cicéron.

Cette dame avait épousé Métellus Céler, dont Cicéron vante le mérite; et l'orateur, dans son Discours pour Cælius, nous laisse entrevoir, que, lasse de la contrainte maritale, elle trouva moyen de se défaire de son époux, avec une précipitation qui donna lieu à de violens soupçons.

Libre alors, elle donna, sans pudeur, carrière à tous ses goûts, et porta le mépris du blâme public, jusqu'à louer un jardin sur les rives du Tibre, pour choisir parmi les baigneurs ceux qui promettraient le plus à sa fougue érotique.

Corradini est le seul qui ait prétendu que cette Lesbie était une affranchie de Clodius; et l'autorité d'Apulée, jointe au portrait que Cicéron nous trace de cette Clodia, m'a paru décisive.

Les voyages et les plaisirs abrégèrent les jours de Catulle. Cependant il résulte du calcul des savans, tels que Vossius, Bayle, etc. qu'il passa quarante ans.

En effet, Scaliger observe, avec raison, que dans l'épigramme XXIX, les guerres de César sont rapportées de suite, et que Catulle paraît avoir survécu aux premières guerres civiles (1), ainsi qu'à la victoire que le conquérant remporta sur Pharnace, roi

(1) *Socer generque perdidistis omnia.*

de Pont (1), et à ses expéditions d'Espagne (2); ce qui recule de douze ans l'année où l'on marque ordinairement sa mort, si l'on n'aime mieux en conclure qu'il est né plus tard que ne le marque la Chronique d'Eusèbe.

§. II.

Caractère des Poésies de Catulle.

Ce poëte écrivait dans un temps où les muses latines n'avaient pas encore acquis cette élégance continue, cette harmonie enchanteresse, cette variété de tons, qu'elles ne durent qu'à Virgile: aussi les deux Plines s'accordent-ils à reprocher à sa versification un peu de négligence et de dureté; mais ces défauts, déjà moins sensibles pour les oreilles modernes, sont bien compensés par le naturel charmant, l'élégance du style, l'heureux tour de pensées qui le distinguent, et qui ont autorisé Ovide à l'opposer à la majesté de l'Homère latin.

(1) *Secunda præda Pontica.*

(2) *Indè tertia Ibera.*

« Une douzaine de morceaux d'un goût » exquis, dit le judicieux auteur du *Cours* » *de Littérature*, l'ont mis au rang des » poëtes les plus aimables. Ce sont de petits » chefs-d'œuvre, où il n'y a pas un mot » qui ne soit précieux, mais qu'il est aussi » impossible d'analyser que de traduire. » Celui qui pourra expliquer le charme des » regards, du sourire, de la démarche d'une » femme aimable, celui-là pourra expliquer » le charme des vers de Catulle. Les ama- » teurs les savent par cœur, et Racine les » citait souvent avec admiration (1) ».

Aussi eut-il beaucoup d'imitateurs, et entr'autres Pompeïus Saturninus, et Sentius Augurinus, dont l'histoire littéraire ne nous a conservé que les noms (2).

On peut juger de l'estime dans laquelle ses ouvrages s'étaient maintenus, par divers passages de Martial, qui ne laisse guère échapper l'occasion de l'imiter, et dont

(1) *Cours de Littérature*, chap. x, t. 1, p. 189 et suiv.

(2) *Plin. jun. Epist.* 16, l. 1, et *Epist.* 27, l. IV.

l'émulation aspire à ne laisser que Catulle au-dessus de lui (1).

Martial est, en effet, resté au-dessous de son modèle ; sans partager l'enthousiasme exclusif de Navagero (2), qui, tous les ans, un jour consacré aux Muses, immolait plusieurs exemplaires de l'épigrammatiste espagnol à la mémoire du Véronais, on peut assurer que la comparaison est toute à l'avantage du dernier, et l'on préfèrera sans doute à l'opinion de Colletet, qui, dans son *Traité de l'Epigramme*, donne la palme à Martial, celle d'un critique judicieux, Fréron, qui s'exprime en ces termes :

« Martial, dit-il, se sert avec une » affectation continue, de mots extraordi- » naires et recherchés. Il faut plus d'étude,

(1) Nec multos mihi præferas poëtas,
Uno sed tibi sim minor Catullo.

(2) En latin *Naugerius*, noble Vénitien, dans les poésies latines duquel les connaisseurs trouvent quelque chose de la tendresse, de la douceur et de la délicatesse de Catulle.

» pour l'entendre lui seul, que pour expli-
» quer tous les poëtes du siècle d'Auguste.
» Catulle excelle dans le même genre (*Épi-*
» *gramme*) : il a du sentiment, de la finesse,
» de l'aménité. Son ouvrage n'est pas consi-
» dérable ; mais il est exquis, élégant, varié.
» C'est la nature qui lui dicte des vers ; il a
» de l'ame et du goût : Martial n'a que de
» l'esprit et de l'art (1) ».

Les gens du monde jugent assez ordinairement Catulle sur quelques jolies pièces échappées à sa muse dans la double ivresse de l'amour et du vin ; et, en général, son nom ne réveille guère que l'idée d'un aimable paresseux à qui les longs ouvrages font peur, et qui préférait le plaisir à la gloire.

Ce jugement est exact à certains égards ; mais quand on connaît mieux le chantre d'Atys et des Noces de Thétis et de Pélée,

(1) Ce parallèle est sans doute juste ; mais il n'est pas moins vrai de dire que Martial est trop peu connu et trop mal apprécié. Il a des pièces charmantes, du meilleur ton et du meilleur goût. Je me propose d'en publier un choix, qui prouvera la vérité de mon assertion. (Voyez *la note de la page xxij.*)

« on voit en lui, dit encore La Harpe, un » génie facile, qui excellait dans les sujets » gracieux, et pouvait même s'élever au » sublime de la passion.

» L'épisode d'Ariane abandonnée dans » l'île de Naxos, qui fait partie de l'épitha- » lame, est du petit nombre des morceaux » où les anciens ont su faire parler l'amour. » On ne peut le louer mieux, qu'en disant » que Virgile, dans son quatrième livre de » l'Enéïde, en a emprunté des idées, des » mouvemens, quelquefois même des ex- » pressions, et jusqu'à des vers entiers. » L'Ariane de Catulle a servi à embellir la » Didon de Virgile (1). Peut-on douter qu'un » homme qui a rendu ce service à l'auteur » de l'Enéïde, n'eût pu devenir un grand » poëte, s'il eût aimé le travail et la gloire? » Mais Catulle n'aima que le plaisir et les » voyages, deux choses qui laissent peu de » loisir pour les lettres (2) ».

(1) On verra dans les notes, que l'Ariane d'Ovide doit aussi quelques traits à l'Ariane de Catulle.

(2) Cours de Littérature, chap. x.

Plusieurs critiques (1) ont examiné avec beaucoup de scrupule, pourquoi la qualité de *docte* a été donnée à Catulle, sur-tout par les anciens (2). La Monnoye dit néanmoins qu'il ne connaît parmi ceux-ci, qu'Ovide et Martial qui l'aient honoré de cette épithète. Où sont en effet les preuves de son érudition ? Le critique Barthius, et le marquis Scipion Maffei (3), ne les font presque consister que dans quelques traductions de vers grecs en vers latins, et dans quelque connaissance de la mythologie. Il n'y a pas là, ce semble, de quoi tant se récrier. Aussi n'est-il pas nécessaire d'aller chercher si loin des raisons de cette épithète. La Monnoye observe avec justice, que le titre de *docte* était ordinairement consacré aux poëtes, et l'on pourrait en citer plusieurs exemples. D'ailleurs le mot *doctus* ne signifie souvent qu'un homme habile dans l'exercice de son art, de quelque nature qu'il soit (4). On

(1) Goujet, *Biblioth. Franç.*

(2) Notes sur les Jugemens des Savans.

(3) De gli Scrittori Veronesi, p. 3 et 4, édit. *in-fol.*

(4) Apologie de Costar, adressée à Ménage, p. 56.

peut remarquer encore que tous les ouvrages de Catulle ne sont pas parvenus jusqu'à nous. Pline l'ancien (1) cite, entr'autres, un poëme sur le pouvoir des enchantemens en amour, dans le genre de l'Idylle II de Théocrite et de la seconde partie de la huitième Eclogue de Virgile, et Térentianus nous a conservé des vers d'un poëme Ityphallique. On parle aussi d'un *Alcméon*, tragédie de Catulle; mais il n'est pas bien sûr que ce soit le même. Un commentateur a voulu lui rendre la *Céiris*, attribuée communément à Virgile, et a défendu cette thèse contre J. Scaliger, avec plus de chaleur que de probabilité. Il est possible que quelques-uns des écrits perdus justifiassent cet éloge.

§. III.

Éditions de Catulle.

CATULLE est un des écrivains de l'antiquité, dont le texte a été le plus maltraité

(1) Plin. Hist. nat. 38, *ad C. Vespasianum, ubi de magiâ disserit.*

par les copistes. Il a dû beaucoup aux savantes recherches, à la critique judicieuse, à la sagacité de Muret, de Passerat, de Scaliger, de Vossius (1), de J. Lipse et de Saumaise.

On trouvera à la tête du Catulle, édition de Deux-Ponts, une table des éditeurs de ce poëte, divisée en cinq âges, que j'invite le lecteur à consulter. Je me contenterai d'indiquer les éditions qui ont paru depuis, ou qui ont échappé à leurs recherches.

1.

Callimachi Elegia à Catullo expressa, cum annotationibus L. C. V. M. C. Callimachi Elegiarum fragmentis inserta, *in*-8°. Lugduni-Batavorum, prostat libellus venalis in Officinâ Luchtmannianâ, clɔ lɔ lxxxii.

2.

Ch. W. Mitscherlich, Lectiones in Catullum

(1) L'édition de Vossius a été recherchée, parce que le bruit s'était répandu qu'on y avait inséré les notes extrêmement libres de Beverland, *de prostibulis veterum*, qui cependant ne s'y trouvent pas.

et Propertium. Goettingen, Brose, 1786, Kl. *in*-8°.

3.

C. Valerii Catulli Elegiæ ad Manlium, lectionem constituit Laur. Santenius; *in*-4°. 67 p. Leyde, Honkoop, 1788.

4.

C. Valerii Catulli Carmina, varietate lectionis et perpetuâ adnotatione illustrata à F. W. Doering. Accedit index uberrimus. Leipzig, Hilscher, gr. *in*-8°. 1788.

5.

C. Val. Catullus, recensuit Joh. Wilkes, Anglus. Londini, 1788. Typis Johannes Nichols, pet. *in*-4°.

Cette édition est le fruit d'un pari. Le fameux Wilkes gagea qu'il ferait imprimer un auteur latin sans faute, et réitéra depuis la même gageure pour le Théophraste.

Les pièces n'ont point de titre, comme dans la belle édition de Bodoni. Wilkes paraît avoir suivi celle de Vossius. Ce Catulle est assez rare.

J'en ai dû la découverte à l'obligeance du

C. *Renouard*, connu par les belles éditions qu'il a données de quelques auteurs latins.

6.

Catulli Carmina minora, curavit T. Forbiger, *in*-8°. *ibid.* Bleitkopf, 1794.

7.

Catulli, Tibulli, Propertii Opera, foglio reale. Bodoni, Parma, 1798.

Les éditions que j'ai consultées avec le plus de soin, sont celles des Alde, de Muret, de Passerat, de J. Scaliger, de Vossius, des *Variorum*, *in*-8°. et *in-fol.* Volpi et Corradini (1), le Barbou, les Deux-Ponts, le Baskerville, etc. ont également réclamé mon attention. Différens Spiciléges, Miscellanea, etc. entr'autres ceux de Pontanus, de Heinsius, de Tanneguy le Febvre, de Petit, m'ont fourni aussi beaucoup d'observations. Un des commentateurs qui m'ont

(1) Corradini a prétendu avoir eu connaissance d'un manuscrit inconnu jusqu'à lui, assertion mensongère que les savans se sont accordés à démentir.

paru le plus judicieux, est Doering, dont l'édition est trop peu connue en France, et mériterait de l'être davantage. Mes notes prouveront que j'ai profité de ses remarques.

En un mot, j'ai fait tous mes efforts pour offrir au public un texte correct, et mes notes, en présentant les principales variantes, motivent toujours la préférence que j'ai donnée à telle ou à telle leçon. J'en ai proposé moi-même quelques-unes, mais avec la réserve qui me convient; et, à cet égard, on jugera peut-être que je n'ai point abusé du privilége des commentateurs.

§. IV.

Traductions de Catulle.

La première traduction française, et la seule complète de Catulle que l'on connaisse, est celle de l'abbé de Marolle, l'homme du monde le moins propre à sentir et à rendre l'élégance et la grace du poëte latin, et dont Pezay a dit avec raison : « Sa tra-

» duction est telle, que celui même qui en » donne une autre, a le droit d'en dire du » mal ». Elle parut en 1653.

Le même traduisit depuis en vers l'épithalame de Junie et de Manlius, le Chant nuptial, et les Noces de Thétis et de Pélée. Ces différentes pièces se trouvent dans le tome premier de sa traduction de Virgile en vers, 1673. Ses vers sont encore au-dessous de sa prose, et il est impossible d'en soutenir la lecture.

Cet infatigable écrivain a donné encore en 1676, une traduction complète en vers, qu'il appelle *revue et corrigée*. De cette traduction, il n'a été tiré, à ce qu'on prétend, que trente exemplaires que l'auteur distribua à ses amis. Les vers sont de la force de ceux de son Martial, et l'ouvrage n'a d'autre prix que son extrême rareté. J'ai dû cette communication au C. *Mahérault*, professeur aux Ecoles Centrales de Paris.

Sa disgrace n'effraya point l'auteur d'un ouvrage intitulé, *Amours de Catulle*. C'est

une espèce d'histoire galante, où l'auteur a ramassé, en les altérant, plusieurs anecdotes historiques, et enchâssé les poésies de Catulle, qu'il a soin de placer dans des situations propres à les lui inspirer.

L'idée était assez heureuse, et l'ouvrage, considéré comme roman, n'est pas sans intérêt. Mais les vers ne répondent pas à la prose ; ils sont lâches, négligés, incorrects ; on en jugera par quelques citations répandues dans les notes.

Ce qu'il y a de plaisant, c'est la modeste bonne-foi de l'auteur, qui qualifie son roman d'*Epopée*, et qui prouve en avoir le droit de par Aristote ; et ce qui ne l'est pas moins, c'est sa *charité*, dit-il, envers ces hommes endurcis, pour qui la lecture de l'Evangile n'est pas une distraction suffisante. Il veut bien les traiter *comme des malades faibles et dégoûtés, à qui l'on permet des appétits moins nuisibles, de peur qu'ils ne s'abandonnent à de plus dangereux.* Charité fort louable assurément, mais qui, comme l'observe gaîment Pezay, eût

dû lui valoir une place aux Missions Etrangères, plutôt qu'à l'Académie Française.

Ce fut probablement cette admission qui échauffa la bile de Chaulieu. Dans les éditions antérieures à celles de 1700, on avait attribué l'ouvrage, tantôt à M. de la Chapelle, auteur des *Campagnes de Nortlingen et de Fribourg*, et qui mourut inspecteur des beaux-arts, sous M. de Villacerf, surintendant des bâtimens; tantôt au Chapelle, ami de Molière, de Racine et de Boileau, et auteur du joli *Voyage de Bachaumont*. Cette méprise inspira à Chaulieu, qui sans doute n'était pas encore de l'Académie, cette épigramme satyrique.

Lecteur, sans vouloir t'expliquer
Dans cette édition nouvelle,
Ce qui pourrait t'alambiquer,
Entre Chapelle et La Chapelle;
Lis leurs vers, et, dans le moment,
Tu verras que celui qui si maussadement
Fit parler Catulle et Lesbie,
N'est pas cet aimable génie,
Qui fit ce Voyage charmant,
Mais quelqu'un de l'Académie.

Il a paru en 1701, une traduction en vers des *Noces de Thétis et de Pélée*, par un M. Le Gendre. L'abbé Goujet en fait un grand éloge; mais, quoique cet ouvrage soit devenu rare, je l'ai trouvé si fort au-dessous du médiocre, que je n'ai pu me résoudre à en exhumer un seul vers.

Le Journal des Savans, de septembre 1716, p. 300, parle d'une *Métaphrase* de Catulle, par Pierre Taissand, trésorier de Bourgogne, mort en 1715 à soixante-douze ans; mais il paraît que ce travail n'a jamais été publié.

Un passage d'une lettre de J. B. Rousseau à Brossette (1), donne lieu de penser qu'il a existé une autre traduction de Catulle, mais ne détermine pas si elle était en vers

(1) « J'ai lu avec plaisir la traduction que vous m'avez » envoyée de Catulle; mais je voudrais que celui qui l'a » faite eût un peu plus songé à parler français, qu'à tra- » duire le latin. Je crains qu'il ne soit tombé dans la » bassesse, en cherchant la naïveté. Elle est admirable » dans l'original; mais d'autant plus difficile à attraper » dans une traduction, qu'elle consiste toute dans l'élé- » gance des mots, qui ont bien la même signification,

ou en prose; c'est la seule trace que j'en aie recueillie.

Pezay a donné une traduction en prose, qui a paru en 1771, et qui a été réimprimée en 1794. L'éditeur de *Deux-Ponts* la caractérise par l'épithète *levior;* il suffit qu'il soit mon devancier, pour que je ne me permette aucun jugement à son égard. Il a pour moi le mérite de m'avoir frayé la route. J'ai tâché d'éviter les écueils qu'il m'a paru n'avoir pas évités, et de faire mieux que lui, en lui empruntant tout ce qu'il a fait de bien. C'est au public à juger entre lui et moi. Qu'il me soit permis seulement d'observer qu'il a laissé à traduire un grand nombre de pièces, sur-tout les plus difficiles, et que ma traduction est complète.

» mais non pas la même grace dans toutes les langues. Il » est bien plus aisé d'attraper la pensée que l'expression » d'un auteur; et c'est par-là qu'on réussit toujours mieux » à traduire Martial que Catulle, qui pense bien moins, » mais qui parle beaucoup mieux que l'autre. Martial a » fait, dans la manière de Catulle, quelques épigrammes » qui égalent ou surpassent Catulle même; mais elles » sont en petit nombre ». (*Lettre x.*)

On a de différentes mains des imitations des plus jolies pièces de Catulle; on trouvera dans les notes celles qui m'ont paru les meilleures, ou du moins les plus supportables.

Je ne connais de traduction complète de Catulle en vers italiens, que celle qui est insérée dans l'ouvrage intitulé: *Raccolta di tutti gli antichi Poeti Latini, colla loro versione nell' italiana favella.* Milano, 1731, sous le nom *di Parnindo Ibichense, Pastor Arcade;* c'est-à-dire, *D. Francesco-Maria Biacca, Parmigiano.* Cette version est en général assez fidelle, mais quelquefois un peu diffuse. J'en ai donné quelques exemples. Une plus récente est celle de l'abbé Raffaele, publiée en 1776. Je n'ai point été à portée de la consulter.

Il y a plusieurs traductions en vers italiens des *Noces de Thétis et de Pélée.* La plus ancienne est celle de Louis Alamanno, qui, le premier, a écrit en vers blancs (*versi sciolti*). Les deux autres sont d'Octave Nerucci, Sienne, 1751, *in*-8°. et de Joseph

Torelli, Vérone, 1781, *in*-8°. Ce dernier a traduit de plus un des épithalames. La plus récente a paru en 1784, à Parme, chez Bodoni, gr. *in*-8°. Elle est du comte Saverio Broglio d'Ayano, chambellan de l'électeur de Cologne. J'en parle dans mes notes.

Malgré mes recherches, je n'avais pu réussir à me procurer quelque traduction anglaise. A ma prière, le C. *Otto*, Ministre de la République près Sa Majesté Britannique, a bien voulu s'informer s'il en existait, et m'a procuré une traduction en vers, avec des notes, qui a paru en 1795, sans nom d'auteur. Malheureusement cette traduction m'est parvenue trop tard, pour m'être d'une grande utilité. Elle m'a paru plus précise que poétique; les notes sont courtes, et en général assez judicieuses.

Le traducteur fait l'éloge d'une traduction anglaise (*old english*) de l'épithalame de Junie et de Manlius, par Henry Peacham, 1613. Elle m'est inconnue.

J'ai rencontré aussi quelques imitations

de Catulle dans les *Mélanges de Pack*, qui ont paru à Dublin en 1726.

La langue allemande m'étant moins familière, je ne puis juger le mérite des traductions en prose et en vers de mon auteur. Je me bornerai à en donner ici la notice.

1.

Catull, Tibull, Properz, a. o. latin; von F. X. Mayr, 2 theile. Leipsig (Wien), Mössle, 1786, 14. u. 16. Bog. *in*-8°.

2.

C. Val. Catulli Carmen de Nuptiis Pelei et Thetidis, cum versione germanâ Ch. F. Eisen-Schmidt, in usum tironum illustravit K. Ghld. Lenz. Altenburg, Richter, 1787, gr. *in*-12.

3.

Katull's Epischer Gesang von der Vermählung des Peleus u. der Thetis, metrisch ubersetzt, u. mit einigen anmerkungen begleitet von J. Gf. Gurlitt. Leipsich, Mullersche B. 1787, *in*-8°.

4.

Sämmtliche ausserlesenere Kleine Gedichte des Catulls metrisch ubersetzt, von einem preuss. Gelehrten. Köthen, Glanderberg, 1790.

5.

Catull C. V. in einem auszuge, lat. und deutsch, v. K W. Ramler, *in*-8°. Leipzig, Kümmer, 1793.

§. V.

Exposé de mon travail.

Il me reste à rendre compte de mon travail, dont l'objet se divise naturellement en trois parties, le texte, la traduction, et le commentaire.

On a vu plus haut quels soins et quelles peines le texte m'a coûtés; j'ai suivi la division assez généralement adoptée en pièces lyriques, héroïques, élégiaques et épigrammatiques. Je me suis permis de replacer parmi les élégies deux ou trois pièces qui m'ont paru en porter le caractère; c'est la

seule licence de ce genre qu'on aura à me reprocher. Je passe à la traduction.

Je n'imiterai point ceux qui tracent les règles des différens genres, plutôt d'après ce qu'ils ont fait que d'après ce qu'ils auraient dû faire, et qui donnent pour les bornes de l'art la mesure de leur capacité. J'ai cherché à tenir un juste milieu entre la fidélité servile, qui est une véritable infidélité, et la paraphrase qui éteint le génie de l'original. J'en excepte les passages d'une obscénité révoltante, où les équivalens sont non-seulement permis, mais même ordonnés par la décence. En un mot, j'ai tâché de réunir la correction, l'élégance et l'harmonie, qui sans doute appartiennent plus à la poésie, mais dont tous les genres de prose m'ont toujours paru susceptibles.

Ceux qui prétendent que les poëtes ne doivent être traduits qu'en vers, me reprocheront sans doute d'avoir rendu Catulle en prose. Je pourrais me défendre par d'assez bonnes raisons, et encore mieux par d'illustres exemples; je pourrais même aller

jusqu'à défendre cette prose poétique, qu'on a tout récemment proscrite d'une manière si décisive, sans se rappeler les formes très-poétiques de la belle prose de Télémaque, les passages éloquens de Bossuet, les morceaux passionnés de J. Jacques, etc. où l'on retrouve le feu, la vie, les mouvemens, les tours, et jusqu'aux inversions de la poésie. Mais j'aime mieux désarmer mes adversaires, en passant condamnation sur ce reproche, et en les priant d'observer que je l'ai prévenu de mon mieux, en semant dans les notes des imitations ou traductions en vers, qui m'ont coûté beaucoup de recherches, et qui souvent offriront au lecteur le plaisir de la comparaison.

On accuse, et souvent avec justice, les commentateurs, scholiastes, annotateurs, etc. de s'étendre avec complaisance sur les passages aisés, d'y étaler une érudition quelquefois étrangère au sujet, et de glisser sur les endroits obscurs ou difficiles. Je me suis rappelé sans cesse, que ce qui semble important aux yeux du commentateur, paraît souvent très-minutieux à ceux du lecteur,

et quant aux difficultés, je crois ne les avoir ni dissimulées, ni éludées, ni passées sous silence.

J'ai pensé que les notes sur les auteurs anciens devaient présenter à-la-fois les principales leçons, des remarques de goût sur la valeur et la propriété des termes, l'explication des passages les plus obscurs, celle des traits de mythologie un peu détournée, et des usages qui peuvent jeter du jour sur l'écrivain que l'on commente (1), et enfin, si c'est un poëte, un choix d'imitations dans les idiômes modernes, de ses plus beaux morceaux, ou de ses meilleures pièces. C'est au public à juger si j'ai rempli l'idée que je m'étais formée.

Il m'a semblé que des notes sur Catulle comportaient un peu de gaîté et de cette érudition badine, que La Monnoye et Sal-

(1) J'ai dû peut-être quelques élucidations nouvelles à mes voyages dans la patrie de mon auteur. Malgré les différences d'idiôme, de religion, de mœurs et de coutumes, un observateur attentif retrouverait sans doute en Italie plus d'une trace des usages des anciens Romains.

lengre appelaient *la science joyeuse*, et dont une hypocrite pruderie s'effarouchait moins de leur temps.

Ces notes, malgré tous mes efforts pour les resserrer, se sont trouvées trop considérables pour être placées au bas du texte; c'est ce qui m'a déterminé à en former un volume séparé: mais comme il y avait trop de disproportion entre les deux volumes, j'ai reporté à la fin du premier, c'est-à-dire, après leur texte respectif, les notes sur le *Gallus* et sur le *Pervigilium Veneris*.

Plus Catulle est inimitable, plus on a dû multiplier les efforts pour l'imiter. J'ai cru faire plaisir aux amateurs des Muses latines, trop long-temps négligées, en mettant sous leurs yeux des parodies plus ou moins heureuses des poëtes latins modernes, pour jeter dans mes notes une variété plus piquante. Je desire que le résultat de ces recherches soit aussi agréable pour le lecteur, que ces recherches l'ont été pour moi-même.

Enfin, dans un temps où la littérature

ancienne et les modèles immortels du vrai beau qu'elle seule nous présente, reprennent une nouvelle faveur; à une époque où le héros qui a porté au plus haut degré la gloire militaire et politique de la France, veut encore lui rendre toute sa gloire littéraire, et par-là même une partie de sa prééminence, je me suis flatté que ce faible essai contribuerait peut-être pour sa part à ranimer le goût des solides études, à favoriser ce retour heureux vers les langues anciennes, dont la nécessité est généralement sentie, et à rappeler aux principes, dont l'état actuel de notre littérature prouve de reste, que l'on n'a pu s'écarter impunément.

C'est dans cette vue que j'ai tenté d'exécuter sur un écrivain difficile, mais qui a laissé peu d'ouvrages, un projet que j'avais formé il y a long-temps, et dont je m'estimerais heureux de donner la première idée, celui de renouveler les éditions connues sous le nom de *Variorum* et de *ad usum Delphini*, qui deviennent rares, mais avec une traduction et des notes choisies, éloignées

également, et de la concision qui laisse subsister les doutes, et de la diffusion, qui assemble les nuages au lieu de les éclaircir.

On le peut, je l'essaie, un plus savant le fasse (1).

Quelques personnes se sont étonnées de ce que, malgré les occupations graves et pénibles auxquelles je me devais, auxquelles je me suis livré tout entier, j'ai trouvé le temps et le courage d'exécuter et de publier ma *Mythologie universelle* (2). La publication de ce nouvel ouvrage n'est pas, j'en conviens, de nature à faire cesser leur surprise. Mais, sans examiner si cet étonnement ne recèle pas plus de malveillance que de bonne-foi, je me contenterai de répondre que cette traduction, le travail sur le texte, et les notes qui composent le second volume, étaient achevés, avant que le 18 brumaire eût fait cesser la longue inaction dont

(1) La Fontaine.

(2) Deux volumes *in*-8°. chez *Le Normant*, Imprimeur-Libraire, rue des Prêtres, cloître Saint-Germain, n° 42. La seconde édition est sous presse.

on avait payé dix ans de services, et mon honorable mission en Hollande.

En effet, que faire dans ces temps désastreux? s'occuper de politique? La marche tenue alors était trop diamétralement opposée à ma conviction, à mon expérience et à mes principes, pour que je dégradasse mon caractère, au point de m'en rendre le panégyriste; et quoique j'en prévisse, avec tous les bons citoyens, l'inévitable résultat, il n'était en mon pouvoir ni de la changer, ni de la suspendre. Les lettres seules m'offraient un refuge honorable, et j'y cherchai une distraction à de tristes pressentimens qui ne furent que trop tôt justifiés par l'humiliation de nos armes et par nos discordes intestines. C'est ce qui me faisait écrire alors à l'occasion d'un passage des Lettres du Cardinal de Bernis (1):

« Hommes de lettres, que la révolution

(1) Voici ce passage, trop décisif, pour ne pas trouver place ici :

« J'ai toujours senti et avoué, que les lettres m'avaient

» a lancés dans les grandes places, méditez » bien ce passage. Ne perdez pas de vue ces » études, à qui vous devez d'être propres à » tout. Laissez calomnier les lettres par ceux » qui n'en ont jamais senti, jamais apprécié » le charme. Rendus à la retraite avec un » loisir honorable, *otium cum dignitate* (1), » vous y retrouverez un aliment digne de » l'activité de votre esprit; vous vous con- » solerez des jeux de la fortune, tandis que » vous verrez ces mêmes hommes, qui ont » dédaigné les lettres, ne pouvoir suppor- » ter leur disgrace, leur nullité, et le poids

---

» été plus utiles que les hasards les plus heureux de ma » vie. Dans ma plus grande jeunesse, elles m'ont ouvert » une porte agréable dans le monde; elles m'ont consolé » de la longue disgrace du cardinal de Fleury, et de l'in- » flexible dureté de l'évêque de Mirepoix. Quand les » circonstances m'ont poussé, comme malgré moi, sur » le grand théâtre, les lettres ont fait dire à tout le » monde : *Au moins celui-là sait lire et écrire.* Je les ai » quittées pour les affaires, sans les avoir oubliées, et je » les retrouve avec plaisir ».

(1) *Otium sine litteris mors est, et vivi hominis quasi sepultura.* (SENEC.)

» insupportable de l'existence, s'agiter sans » fruit dans d'obscures ou de honteuses in» trigues, qu'ils croyent remplacer les affai» res, et mourir, comme les anciens minis» tres, du regret d'avoir vu le pouvoir leur » échapper, à charge aux autres et à eux» mêmes ».

Sans doute il est des études qui absorbent l'homme tout entier, qui demandent des méditations non interrompues, un loisir profond, et une tension continuelle de l'esprit. Mais il en est aussi que l'on peut mettre au rang des délassemens, et les L'Hôpital, les d'Aguesseau, les Bouhier, les Desbrosses, les Turgot, les Malesherbes, ont suffisamment prouvé que l'érudition n'est pas incompatible avec les fonctions graves de la magistrature, et les soins actifs de l'administration. Mais des savans, honorés d'importans ministères, n'ont pas été pour cela des ministres médiocres. Eh quoi! il est permis au magistrat, à l'homme d'état, de chercher un délassement dans un jeu modéré, et il lui sera défendu de substituer

au jeu qu'il n'aime pas la diversion innocente de l'étude, et des livres seront plus déplacés dans ses mains, que des cartes, des dés ou des cornets? Voilà cependant l'absurde conséquence où mène l'erreur de ceux qui interdisent la culture des lettres aux hommes en place!

Mais y a-t-il beaucoup de bonne-foi dans les déclamations bannales de ces hommes qui se croyent d'autant plus aptes aux affaires, qu'ils se sont trouvés moins propres aux lettres, et qui vont répétant avec un air de confiance, démenti par leur conviction intime, que les gens de lettres ne sont point faits pour les affaires; c'est-à-dire, en d'autres termes, que ceux qui ont travaillé longtemps à perfectionner leur raison, à cultiver leur esprit, à mettre en jeu toutes leurs forces intellectuelles, ne sauraient retrouver leurs armes au moment du besoin, ni appliquer à des connaissances ou à des travaux, souvent d'un ordre moins relevé, l'instrument qu'un long exercice a rendu souple, maniable, et d'un usage universel?

Ah! n'approfondissons pas les motifs secrets de cet hypocrite langage, dans la crainte de trouver au fond les plus viles passions du cœur humain, l'envie d'une part, qui a besoin de prétextes spécieux pour se déguiser à elle-même sa hideuse difformité, et de l'autre, la jalousie des places, qui aspire sans cesse à diminuer le nombre des concurrens.

Si pourtant ce n'était pas être propre aux affaires que d'avoir plus de hauteur d'ame, moins d'âpreté au gain, moins d'égoïsme, plus de délicatesse sur le choix des moyens, plus de respect pour soi-même et pour l'opinion publique, plus de soif de gloire et d'estime, mais de cette estime que commandent les services et les vertus, sans doute, et je ne crains pas d'être désavoué par les gens de lettres vraiment dignes de ce nom, loin de repousser le reproche, tous revendiqueraient à l'envi cette glorieuse incapacité.

Heureusement il est aisé de répondre à ces inculpations vagues par des argumens

victorieux, et mieux encore par des preuves éclatantes. Je n'ai pas la présomption de me donner en exemple ; mais j'affirme sur mon honneur, que jamais le goût des lettres n'a fait tort aux devoirs de ma place, et peut-être les regrets qui ont honoré mes missions de Venise et de La Haye, et mon administration dans les départemens du Rhône et du Haut-Rhin, l'estime des ministres sous les ordres desquels j'ai travaillé, et celle de mes collègues dans le Tribunat, m'autorisent-ils à penser qu'en aucun temps je n'ai trahi la confiance du Gouvernement ou celle de mes concitoyens, et que le littérateur n'a jamais paralysé le magistrat ou le ministre.

Je ne crois pouvoir mieux terminer ces réflexions, qu'en invoquant l'autorité imposante de l'Orateur romain, qui est en général si peu connu et si légèrement apprécié. Cicéron avait aussi à répondre à ceux qui s'étonnaient qu'il trouvât du temps pour la composition, et voici sa réponse :

Quis tandem me reprehendat, aut quis

mihi jure succenseat, si, quantùm cæteris ad suas res obeundas, quantùm ad festos dies ludorum celebrandos, quantùm ad alias voluptates, et ad ipsam requiem animi et corporis conceditur temporis, quantùm alii ttibuunt intempestivis conviviis, quantùm denique aleæ, quantùm pilæ, tantùm mihi egomet ad hæc studia recolenda sumpsero ? (Orat. pro Archiâ Poëtâ.)

« Qui pourrait me faire un crime de » donner à l'étude tout le temps que les au- » tres consacrent au soin de leurs affaires » personnelles, à la célébration des fêtes, » aux plaisirs de toute espèce, au repos de » l'esprit et au délassement du corps, aux » repas somptueux et prolongés, enfin aux » jeux d'exercice et de hasard » ? (*Discours pour le Poëte Archias.*)

J'ajouterai avec beaucoup moins de droits, du côté des talens, mais avec autant de vérité du côté du zèle : *Atque hoc eò mihi concedendum est magis, quòd ex his studiis hæc quoque crescit facultas, quæ, quanta-*

cumque in me est, nunquàm Reipublicæ (1) *defuit.* (Ibid.)

« Je suis d'autant plus fondé à réclamer » cette justice, que ces études même me » donnent les moyens de perfectionner les » faibles talens que j'ai dévoués à ma patrie, » et que sa voix m'a toujours trouvé prêt à » me consacrer à son service ». (*Même Discours.*) (2)

---

(1) J'ai substitué ce mot à celui d'*amicis*, qui est dans le texte. Cicéron, par *facultas*, entend le talent de la parole, qu'il a fait souvent servir à la défense de ses amis.

(2) La France m'offre assez de noms illustres à mettre en regard avec celui de Cicéron; mais comme ils sont plus connus, j'en citerai un exemple non moins frappant que je trouve dans la préface de l'*Essai sur le génie original d'Homère*, par M. Wood.

« Lorsque je commençais, dit-il, à rédiger cet Essai, on » me confia une place qui demandait presque tout mon » temps, et j'allais abandonner l'entreprise; mais le » comte Grenville, avec qui j'étais obligé de travailler, » me répétait sans cesse que, malgré les occupations du » ministère, il donnait bien des momens à la littérature. » Après avoir expédié nos affaires de finances, nous » avions coutume de nous entretenir des lettres, et sur-

» tout de la Grèce et d'Homère : enfin, j'achevai cet ou-
» vrage, pour suivre et les conseils et l'exemple de ce
» ministre.

» Quelques jours avant sa mort, j'allai lui communi-
» quer les articles préliminaires du *Traité de Paris ;* il
» était si languissant, que je voulus renvoyer cette lec-
» ture au lendemain ; mais il dit qu'en négligeant son
» devoir, il ne prolongerait pas sa vie ; et il me récita
» en grec ce passage de la harangue de Sarpedon :

« Cher Glaucus ! si nous pouvions échapper à la vieillesse et
» au trépas, tu ne me verrais point me précipiter au milieu des
» hasards, et t'y entraîner avec moi ; mais sous mille formes,
» la mort est suspendue sur nos têtes ; il n'est point de mortel
» qui puisse se dérober à ses coups : allons triompher ou périr.

(*Iliade, liv. XII.*)

» Après une petite pause, il me fit lire le traité. Il
» l'écouta avec beaucoup d'attention, &c. »

TABLE.

PIÈCES HÉROÏQUES.

POÉSIES ÉLÉGIAQUES.

ÉPIGRAMMES.

POÉSIES DE GALLUS.

PERVIGILIUM VENERIS.

FIN DE LA TABLE.

POÉSIES
DE CATULLE.

AD CORNELIUM NEPOTEM.

Quoi dono lepidum novum libellum
Aridâ modò pumice expolitum?
Corneli, tibi: namque tu solebas
Meas esse aliquid putare nugas,
Jam tum, quum ausus es unus Italorum
Omne ævum tribus explicare chartis,
Doctis, Juppiter! et laboriosis.
Quare habe tibi quidquid hoc libelli, et
Qualecumque; quod, ô patrona virgo,
Plus uno maneat perenne sæclo!

AD PASSEREM LESBIÆ.

Passer, deliciæ meæ puellæ,
Quîcum ludere, quem in sinu tenere,
Quoi primum digitum dare adpetenti
Et acres solet incitare morsus,
Cum desiderio meo nitenti
Carum nescio quid lubet jocari,

A CORNÉLIUS NÉPOS.

A QUI dédier ces vers, nouveaux enfans d'une muse badine, et dont l'art vient de polir la brillante enveloppe ?

A toi, Cornélius; toi qui daignas attacher quelque prix à mes chansons, quand déjà ta main savante déroulait seule l'histoire de l'Italie au berceau.

Reçois donc, quel qu'il soit, ce léger tribut de l'amitié; et toi, Muse, à l'ombre de ce nom protecteur, fais passer mes chants d'âge en âge à la postérité.

AU MOINEAU DE LESBIE.

MOINEAU, délices de ma belle, compagnon de ses jeux folâtres, toi qu'elle cache dans son sein, qu'elle irrite d'un doigt agaçant, et dont elle provoque les morsures innocentes, lorsqu'elle cherche dans tes aimables ébats une distraction contre l'ennui de mon absence ;

Ut solatiolum sui doloris;
Credo, ut tum gravis acquiescat ardor,
Tecum ludere, sicut ipsa, possem,
Et tristes animi levare curas!
Tam gratum mihi, quàm ferunt puellæ
Pernici aureolum fuisse malum,
Quod zonam soluit diù ligatam.

LUCTUS

IN MORTE PASSERIS.

LUGETE, ô Veneres Cupidinesque,
Et quantùm est hominum venustiorum;
Passer mortuus est meæ puellæ,
Passer deliciæ meæ puellæ,
Quem plus illa oculis suis amabat.
Nam mellitus erat, suamque nôrat
Ipsam tam benè, quàm puella matrem;
Nec sese à gremio illius movebat;
Sed circumsiliens modò huc, modò illuc,
Ad solam dominam usque pipilabat:
Qui nunc it per iter tenebricosum,
Illuc, unde negant redire quemquam.
At vobis malè sit, malæ tenebræ,

que ne puis-je, comme elle, trouver dans le même badinage à tromper le feu qui me dévore? Moins douce fut pour la rapide Atalante, la conquête de la pomme d'or qui fit tomber enfin sa ceinture virginale.

SUR LA MORT
DU MOINEAU DE LESBIE.

Pleurez, Graces, pleurez, Amours; soyez en deuil, cour aimable de Vénus. Il n'est plus le moineau, délices de ma jeune amie, le moineau qui lui fut plus cher que la prunelle de ses yeux. Doux et gentil oiseau! Jamais enfant ne connut mieux sa mère. Sans cesse voltigeant près de Lesbie, c'était sur son sein qu'il venait se reposer, c'était pour elle qu'il faisait entendre son joyeux gazouillement; et voilà qu'il erre sur ces rivages sombres que l'on passe, dit-on, sans retour. Avare Achéron! Gouffre avide du Ténare! faut-il donc que tu dévores tout ce que les mortels ont de beau? Sort

Orci, quæ omnia bella devoratis,
Tam bellum mihi passerem abstulistis.
O factum male! ô miselle passer!
Tuâ nunc operâ meæ puellæ
Flendo turgiduli rubent ocelli.

PHASELI

LAUS ET DEDICATIO.

PHASELUS ille, quem videtis, hospites,
Ait fuisse navium celerrimus,
Neque ullius natantis impetum trabis
Nequisse præterire, sive palmulis
Opus foret volare, sive linteo.
Et hoc negat minacis Hadriatici
Negare littus, insulasve Cycladas,
Rhodumve nobilem, horridamve Thraciam,
Propontida, trucemve Ponticum sinum,
Ubi iste, post phaselus, anteà fuit
Comata silva. Nam Cytorio in jugo
Loquente sæpè sibilum edidit comâ.
Amastri Pontica, et Cytore buxifer,
Tibi hæc fuisse, et esse cognitissima
Ait phaselus; ultimâ ex origine

ennemi ! victime infortunée ! que ta perte coûte de larmes à Lesbie ! Hélas ! ses beaux yeux en sont encore tout humides et battus !

ÉLOGE

ET DÉDICACE D'UN VAISSEAU.

Amis, cet esquif fut autrefois le plus rapide des navires. Jamais vaisseau ne put devancer sa course à force de rames ou de voiles. Il vous prend à témoin, rivages battus par les flots de la menaçante Adriatique, Cyclades, Rhodes justement célèbre, bords inhospitaliers de Thrace, Propontide, mer Noire féconde en naufrages, forêts sacrées où jadis il s'enorgueillit de son feuillage, où ses rameaux prophétiques ont murmuré des oracles. Sommets verdoyans du Cytore, superbe Amastrie, il vous atteste à votre tour. C'est de vos cimes que s'élançait sa tête, c'est l'onde qui vient mourir à vos pieds que sillonna d'abord le tranchant de ses rames ; c'est de-là que tantôt

Tuo stetisse dicit in cacumine,
Tuo imbuisse palmulas in æquore;
Et indè tot per impotentia freta
Herum tulisse, læva, sive dextera
Vocaret aura, sive utrumque Juppiter
Simul secundus incidisset in pedem;
Neque ulla vota littoralibus diis
Sibi esse facta, quum veniret à mare
Novissimo hunc ad usque limpidum lacum.
Sed hæc priùs fuêre; nunc reconditâ
Senet quiete, seque dedicat tibi,
Gemelle Castor; et gemelle Castoris.

AD LESBIAM.

Vivamus, mea Lesbia, atque amemus,
Rumoresque senum severiorum
Omnes unius æstimemus assis.
Soles occidere, et redire possunt;
Nobis, quum semel occidit brevis lux,
Nox est perpetua una dormienda.
Da mî basia mille, deindè centum,
Dein mille altera, dein secunda centum;
Deinde usque altera mille, deinde centum:
Dein, quum millia multa fecerimus,
Conturbabimus illa, ne sciamus,

au gré des vents favorables, tantôt en dépit de leurs fureurs, il a ramené son maître victorieux des vagues et des écueils de Neptune. Avant d'atteindre ce lac paisible et limpide, heureux terme d'une navigation si longue et si périlleuse, jamais aucun vœu ne le mit sous la protection des divinités qui président aux rivages. Aujourd'hui ces périls sont passés ; il va vieillir dans le calme du port. Couple chéri des matelots, Castor, et vous son frère, Catulle vous dédie son navire, hommage de sa reconnaissance.

A LESBIE.

Vivons pour nous aimer, ô ma Lesbie, laissons la froide et chagrine vieillesse murmurer de nos plaisirs. Le flambeau du soleil s'éteint, et bientôt se rallume : mais nous, quand le jour qui nous luit a terminé son cours trop rapide, la nuit qui le remplace nous plonge dans un sommeil éternel.... Donne-moi mille baisers, mille et mille, et puis mille encore.... ou plutôt gardons-nous de les compter ; viens, brouillons-en le nombre : qu'in-

Aut ne quis malus invidere possit,
Quum tantùm sciat esse basiorum.

AD FLAVIUM.

FLAVI, delicias tuas Catullo,
Ni sint inlepidæ, atque inelegantes,
Velles dicere, nec tacere posses.
Verùm nescio quid febriculosi
Scorti diligis; hoc pudet fateri.
Nam te non viduas jacere noctes,
Nequicquam tacitum cubile clamat,
Sertis, ac Syrio fragrans olivo:
Pulvinusque, peræque, et hic, et ille
Attritus, tremulique quassa lecti
Argutatio, inambulatioque.
Nam mî præ valet ista nil tacere.
Cui non jam latera exfututa pandant,
Noctu quid facias ineptiarum?
Quare, quicquid habes boni, malique,
Dic nobis; volo te, ac tuos amores
Ad cœlum lepido vocare versu.

connu pour nous-mêmes, il échappe à l'œil jaloux de l'envie.

A FLAVIUS.

Libertin, pour peu que ton choix honorât ta délicatesse, tu ne pourrais, tu ne devrais pas en faire un mystère à ton ami. C'est quelque franche coquette qui t'a pris dans ses filets? Ta rougeur dépose contre toi. Non, tes nuits ne se passent pas dans le veuvage. Le désordre voluptueux de cet alcove, théâtre des plaisirs, ces parfums qu'il exhale, ces fleurs dont il est semé, ces carreaux foulés, ces gémissemens indiscrets d'une couche élastique, tout parle, tout révèle ce que tu veux taire en vain, ce qu'attestent, en dépit de toi, l'air abattu, la pâleur intéressante qui trahissent tes galantes prouesses. Allons, romps le silence ; fais part à ton ami de ta bonne fortune, si tu veux que ma muse badine immortalise Flavius et l'objet de ses amours.

AD LESBIAM.

Quæris quot mihi basiationes
Tuæ, Lesbia, sint satis, superque?
Quàm magnus numerus Libyssæ arenæ
Laserpiciferis jacet Cyrenis,
Oraclum Jovis inter æstuosi,
Et Batti veteris sacrum sepulcrum,
Aut quàm sidera multa, quùm tacet nox,
Furtivos hominum vident amores:
Tam te basia multa basiare
Vesano satis, et super Catullo est;
Quæ nec pernumerare curiosi
Possint, nec mala fascinare lingua.

AD SEIPSUM.

Miser Catulle, desinas ineptire,
Et quod vides perîsse, perditum ducas.
Fulsêre quondam candidi tibi soles,
Quum ventitabas, quò puella ducebat
Amata nobis, quantùm amabitur nulla:
Ibi illa multa tam jocosa fiebant,

A LESBIE.

Combien de baisers il faut à ton amant pour te demander grace? Quelle question, ô Lesbie! Volons aux champs parfumés de Cyrène; comptons les grains de la mer de sable qui sépare le temple de Jupiter Ammon de la tombe révérée de l'antique Battus; comptons les feux qui, dans le silence des nuits, éclairent les doux larcins de l'amour, autant de baisers... Mais non... dans l'ivresse qui m'agite, je veux, avant de te demander grace, que le nombre en échappe au calcul des jaloux, aux noirs enchantemens de la magie.

CATULLE A LUI-MÊME.

Abjure un vain délire, malheureux Catulle, et ce qui t'échappe, ne t'obstine pas à le ressaisir. Jours brillans, jours sans nuages, où, sur l'aile des amours, tu volais aux rendez-vous de l'ingrate si tendrement aimée, où le desir ravissait ce que défendait mollement la pudeur,

Quæ tu volebas, nec puella nolebat.
Fulsêre verè candidi tibi soles.
Nunc jam illa non volt, tu quoque impotens noli,
Nec, quæ fugit, sectare, nec miser vive;
Sed obstinatâ mente perfer, obdura.
Vale, puella, jam Catullus obdurat;
Nec te requiret, nec rogabit invitam.
At tu dolebis, quum rogaberis nulla.
Scelesta, rere, quæ tibi manet vita?
Quis nunc te adibit? quoi videberis bella?
Quem nunc amabis? cujus esse diceris?
Quem basiabis? quoi labella mordebis?
At tu, Catulle, obstinatus obdura.

AD VERANIUM.

VERANI, omnibus è meis amicis
Antistans mihi millibus trecentis,
Venistine domum ad tuos penates

jours brillans, jours sans nuages, vous êtes envolés sans retour.

Lesbie est infidelle; sois assez sage pour l'imiter. Cesse, Catulle, de poursuivre qui te fuit, renonce au lien qui fit ton malheur, oppose aux dédains de la perfide le mépris et l'indifférence.

Adieu, Lesbie, désormais Catulle est insensible, et ne t'importunera plus de ses instances amoureuses. Ah! tu les regretteras peut-être un jour ces douces importunités.... Vois la sombre perspective qui s'ouvre devant toi. Dans ton abandon, qui viendra charmer tes ennuis? Aux yeux de qui paraîtras-tu belle? Toi-même, quel amant te semblera digne d'être aimé? De qui seras-tu fière de te voir la conquête? Pour qui s'ouvriront ces bras amoureux? Sur quelle bouche tes lèvres laisseront-elles la trace du baiser?... Vains regrets!... Catulle n'aura plus pour toi que froideur et qu'indifférence.

A VÉRANIUS.

O toi, qui, de tous mes amis, tiens la première place dans mon cœur, est-il vrai qu'enfin le sort te rend à tes dieux pénates, aux

Fratresque unanimos, anumque matrem?
Venisti? ô mihi nuncii beati!
Visam te incolumem, audiamque Hiberûm
Narrantem loca, facta, nationes,
Ut mos est tuus; applicansque collum
Jucundum, os, oculosque suaviabor.
O, quantùm est hominum beatiorum,
Quid me lætius est, beatiusve?

DE VARI SCORTO.

VARUS me meus ad suos amores
Visum duxerat è foro otiosum,
Scortillum, ut mihi tum repentè visum est,
Non sanè inlepidum, nec invenustum.
Huc ut venimus, incidêre nobis
Sermones varii: in quibus, quid esset
Jam Bithynia, quomodo se haberet,
Et quanto mihi profuisset ære?
Respondi id quod erat; nihil neque ipsis,
Nec prætoribus esse, nec cohorti,
Cur quisquam caput unctius referret:

embrassemens de tes frères chéris et de la plus tendre des mères? Heureuse nouvelle! jour de fête, où je vais te revoir échappé à tous les périls, où je t'entendrai nous peindre, avec ton enjouement ordinaire, les contrées, les habitans, l'histoire de l'Ibérie. Douces étreintes! caresses innocentes de l'amitié! qu'il me tarde de te les prodiguer! Mortels! que la fortune comble de ses faveurs, quelle que soit votre félicité, je la défie d'égaler la mienne.

VISITE

CHEZ LA MAITRESSE DE VARUS.

Je me promenais au forum; Varus me rencontre et me propose de l'accompagner chez sa maîtresse. Je le suis, et je vois une assez jolie personne d'une élégante tournure. La conversation s'engage; on effleure divers sujets. J'arrivais de Bithynie; on m'en demande des nouvelles. Qu'est-ce que ce pays? Qu'offre-t-il de curieux? Avais-je à me louer de mon voyage? — Non, en vérité; car ni le préteur, ni personne de sa maison, ni moi, n'en avons

Præsertim quibus esset inrumator
Prætor, nec facerent pili cohortem.
— At certè tamen, inquiunt, quod illic
Natum dicitur esse, comparâsti
Ad lecticam homines. — Ego, ut puellæ
Unum me facerem beatiorum :
Non, inquam, mihi tam fuit malignè,
Ut, provincia quòd mala incidisset,
Non possem octo homines parare rectos.
At mî nullus erat, neque hîc, neque illic,
Fractum qui veteris pedem grabati
In collo sibi conlocare posset.
Hìc illa, ut decuit cinædiorem,
Quæso, inquit, mihi, mi Catulle, paulùm
Istos : Commodò nam volo ad Serapin
Deferri. — Mane, inquii puellæ :
Istud quod modò dixeram me habere,
Fugit me ratio. Meus sodalis
Cinna est Caïus, is sibi paravit.
Verùm, utrùm illius, an mei, quid ad me?
Utor tam benè, quàm mihi parârim.
Sed tu insulsa malè et molesta vivis,
Per quam non licet esse negligentem.

rapporté de quoi nous faire honneur. Et le moyen? Le mépris pour le maître n'enrichit pas ceux qui le servent. — Mais pourtant on dit que vous êtes revenu avec des productions du pays. — Et quoi? — Des porteurs de chaise. — Ah! oui.... répondis-je avec un air d'importance, tout ingrate qu'était ma position, ma mauvaise fortune m'a pourtant permis de me procurer huit superbes porteurs.... Dans le vrai, je n'en avais pas même un capable de soulever le plus chétif grabat. — Ah! mon cher Catulle, me dit la friponne, vous seriez bien aimable de me les prêter pour un jour. Justement, je dois aller au temple de Sérapis... — Pardon... j'oubliais.... C'est une méprise.... C'est mon collègue Cinna qui les a ramenés... Au reste, qu'importe? Ils sont à ma disposition, comme s'ils étaient à moi.... Mais vous, la belle, comme vous êtes alerte à prendre les gens au mot! Par Jupiter! vous ne permettez pas à un galant homme la moindre distraction.....

AD FURIUM
ET AURELIUM.

FURI, et Aureli, comites Catulli,
Sive in extremos penetrârit Indos,
Littus ut longè resonante Eoâ
Tunditur undâ,
Sive in Hircanos, Arabasque molles,
Seu Sacas, sagittiferosque Parthos,
Sive quà septemgeminus colorat
Æquora Nilus:
Sive trans altas gradietur Alpes,
Cæsaris visens monumenta magni,
Gallicum Rhenum, horribilesque ulti-
mosque Britannos:
Omnia hæc, quæcumque feret voluntas
Cælitum, tentare simul parati,
Pauca nuntiate meæ puellæ
Non bona dicta.
Cum suis vivat, valeatque moechis,
Quos simul complexa tenet trecentos,
Nullum amans verè, sed identidem omnium
Ilia rumpens.

A SES AMIS

FURIUS ET AURÉLIUS.

Cher Furius, cher Aurélius, compagnons de Catulle, amis prêts à le suivre, soit qu'il pénètre à l'extrémité des Indes, où les flots écumans battent les côtes retentissantes de la mer Orientale; soit qu'il parcoure l'Hircanie et les plaines de l'heureuse Arabie; soit qu'il brave le Parthe et ses flèches redoutables; soit qu'il voie le Nil aux sept embouchures colorer la mer de son limon; soit que, franchissant la cime glacée des Alpes, il reconnaisse les monumens de César, le Rhin qui baigne les Gaules, et le pays inhospitalier des Bretons, terme du monde habitable; je le sais, vous m'accompagnerez volontiers par-tout où le destin conduira mes pas..... Aujourd'hui tout ce que j'exige de votre amitié, c'est de rendre à mon infidelle l'expression de mon juste dépit.

Qu'elle vive la coquette au milieu de cette cour de galans, tributaires de sa luxure; qu'elle poursuive le plaisir dans leurs bras, sans ja-

Nec meum respectet, ut ante amorem,
Qui, illius culpâ cecidit, velut prati
Ultimi flos, prætereunte postquàm
Tactus aratro est.

IN ASINIUM.

Marrucine Asini, manu sinistrâ
Non bellè uteris in joco atque vino:
Tollis lintea negligentiorum.
Hoc salsum esse putas? Fugit te, inepte,
Quamvis sordida res, et invenusta est.
Non credis mihi? Crede Pollioni
Fratri, qui tua furta vel talento
Mutari velit: est enim leporum
Disertus puer et facetiarum.
Quare aut hendecasyllabos trecentos
Expecta, aut mihi linteum remitte:
Quod me non movet æstimatione,
Verùm est Mnemosynon mei sodalis.
Nam sudaria setaba ex Iberis
Miserunt mihi muneri Fabullus,
Et Veranius. Hæc amem necesse est,
Ut Veraniolum meum, et Fabullum.

mais connaître l'amour. L'amour! ah! qu'elle ne se flatte pas de voir renaître celui de Catulle. Sa perfidie l'a éteint dans mon cœur, comme le lys des prés qu'effleure en passant le soc de la charrue.

CONTRE ASINIUS.

Tu as la main un peu leste, Asinius, quand tu es en pointe de vin. Comment! si l'on ne te veille de près, tu escamotes les serviettes; et tu tires vanité de ce méprisable talent! Escroc maladroit, apprends qu'il n'y a là que bassesse et mauvais ton. Ne m'en crois-tu pas? Rapporte-t-en à ton frère Pollion, bon juge en fait de gaîtés, et qui voudrait, à prix d'or, effacer ta honte. Rends-moi donc ce que tu m'as dérobé, ou je te crible d'épigrammes. C'est une bagatelle, j'en conviens; mais cette bagatelle fait partie d'un cadeau que Véranius et Fabullus m'ont envoyé d'Espagne; c'est un souvenir d'amitié, et tout ce qui vient d'eux est pour moi du plus grand prix.

AD FABULLUM.

Cœnabis benè, mî Fabulle, apud me
Paucis, si tibi dî favent, diebus:
Si tecum attuleris bonam atque magnam
Cœnam, non sinè candidâ puellâ,
Et vino, et sale, et omnibus cachinnis.
Hæc si, inquam, attuleris, venuste noster,
Cœnabis benè; nam tui Catulli
Plenus sacculus est aranearum.
Sed contrà accipies meros amores:
Seu quid suavius elegantiusve est.
Nam unguentum dabo, quod meæ puellæ
Donârunt Veneres Cupidinesque:
Quod tu quum olfacies, deos rogabis,
Totum ut te faciant, Fabulle, nasum.

AD CALVUM LICINIUM.

Ni te plus oculis meis amarem,
Jucundissime Calve, munere isto
Odissem te odio Vatiniano.

A FABULLUS.

Veux-tu, Fabullus, venir faire un souper fin chez ton ami Catulle? Fais apporter de petits plats, des primeurs, des vins exquis, sans oublier une nymphe agaçante; force gaîtés, force saillies. Avec toutes ces provisions et ta présence, le souper sera charmant. Pour moi, quoique ma cuisine soit froide, je n'en paierai pas moins mon écot. En revanche, je fournirai l'assaisonnement; c'est-à-dire, le récit de mes amours, des vers badins, de jolis contes, et, par-dessus tout, une essence, qu'une des Graces a dérobée pour ma belle sur la toilette même de Vénus. Tu la respireras avec tant de délices, qu'elle te fera regretter de n'être pas tout odorat.

A CALVUS.

Si l'aimable Calvus ne m'était pas plus cher que moi-même, que je le haïrais de grand cœur, pour prix du cadeau que je viens de

Nam quid feci ego, quidve sum locutus,
Cur me tot malè perderes poëtis?
Isti dî mala multa dent clienti,
Qui tantùm tibi misit impiorum!
Quòd si, ut suspicor, hoc novum ac repertum
Munus dat tibi Sulla literator,
Non est, mî, malè, sed benè ac beatè,
Quòd non dispereunt tui labores.
Dî magni! horribilem et sacrum libellum,
Quem tu scilicet ad tuum Catullum
Mìsti, continuò ut die periret
Saturnalibus, optimo dierum.
Non, non, hoc tibi, salse, sic abibit.
Nam, si luxerit, ad librariorum
Curram scrinia. Cæsios, Aquinios,
Suffenum, omnia colligam venena,
Ac te his suppliciis remunerabor.
Vos hinc intereà, valete, abite,
Illuc, undè malum pedem tulistis,
Sæcli incommoda, pessimi poëtæ!

AD AURELIUM.

COMMENDO tibi me, ac meos amores,
Aurelî, veniam peto pudentem,

recevoir! Que t'ai-je fait, cruel; qu'ai-je dit pour me voir jetter à la tête toutes ces rapsodies poétiques? Que le ciel confonde l'impertinent qui t'envoya tant de sottises! Si c'est par ces nouveautés piquantes que tes cliens rendent hommage à tes veilles, te voilà richement payé, et je t'en fais mon compliment. Grands dieux! l'abominable fatras! Avais-tu donc juré la mort de ton pauvre Catulle, et cela dans un si beau jour que celui des Saturnales? Mauvais plaisant que tu es! je ne t'en tiens pas quitte. Demain il fera jour; je cours à la place mettre à contribution tous les arrière-magasins des libraires. OEuvres des Cæsius, des Aquinius, des Suffenus, et autres drogues de même force, tu auras la collection complète, et ma vengeance ne te fera pas grace d'un seul.

Pour vous, fléaux du siècle, poètes à la douzaine, détalez au plus vîte, et délivrez-moi de votre odieuse présence.

A AURÉLIUS.

Cher Aurélius, je recommande à ton amitié mes amours, qui me sont plus chers que moi-

Ut, si quicquam animo tuo cupîsti,
Quod castum expeteres, et integellum,
Conserves puerum mihi pudicè,
Non dico à populo : nihil veremur
Istos, qui in plateâ modò huc, modò illuc
In re prætereunt suâ occupati :
Verùm à te metuo, tuoque pene
Infesto pueris bonis, malisque :
Quem tu, quà lubet, ut lubet, moveto
Quantùm vis, ubi erit foris paratum :
Hunc unum excipio, ut puto, pudenter.
Quòd si te mala mens, furorque vecors
In tantam impulerit, sceleste, culpam,
Ut nostrum insidiis caput lacessas :
Ah tum te miserum, malique fati,
Quem attractis pedibus, patente portâ,
Percurrent raphanique, mugilesque.

AD AURELIUM ET FURIUM.

Pædicabo ego vos, et inrumabo,
Aureli pathice, et cinæde Furi :
Qui me ex versiculis meis putâstis,
Quòd sint molliculi, parùm pudicum ;

même. Je les confie à ta délicatesse; si jamais ton ardeur jalouse voulut mettre l'objet de ses feux à couvert des galantes entreprises, use, en veillant sur ce que j'aime, de la réserve que tu desirais dans les autres. Je crains peu la foule; je crains peu ces gens du monde, toujours courans, toujours affairés, esclaves de l'intérêt ou de l'ambition. C'est toi que je crains, dangereux confident, toi dont le priapisme éternel menace tout ce qui est aimable. Promène tes desirs libertins d'un sexe à l'autre, peu m'importe; un seul objet t'est interdit. Est-ce être trop exigeant?... Tu souris.... ah! monstre! si ton criminel délire allait jusqu'à ne pas respecter une tête si chère, tremble; le supplice est tout prêt; jamais galant pris en flagrant délit n'aura plus cruellement expié son attentat.

A AURÉLIUS ET FURIUS.

Libertins, décriés par d'infâmes complaisances, vous osez vous ériger en Catons! Je saurai forcer au silence ces bouches impures, qui, pour quelques vers un peu libres, vont

Nam castum esse decet pium poëtam
Ipsum. Versiculos nihil necesse est :
Qui tum denique habent salem, ac leporem,
Si sunt molliculi, ac parùm pudici,
Et quod pruriat incitare possunt,
Non dico pueris, sed his pilosis,
Qui duros nequeunt movere lumbos :
Vos, quòd millia multa basiorum
Legistis, malè me marem putastis :
Si qui fortè mearum ineptiarum
Lectores eritis, manusque vestras
Non horrebitis admovere nobis :
Pædicabo ego vos, et inrumabo.

AD COLONIAM.

O Colonia, quæ cupis ponte ludere longo,
Et salire paratum habes : sed vereris inepta
Crura ponticuli asculis stantis, inredivivus
Ne supinus eat, cavâque in palude recumbat :
Sic tibi bonus ex tuâ pons libidine fiat,
In quo vel Salisubsuli sacra suscipiunto :
Munus hoc mihi maximi da, Colonia, risûs.
Quemdam municipem meum de tuo volo ponte

par-tout dénigrant mes mœurs. Que la décence préside aux actions du poète, à la bonne heure; mais sa muse!... Elle a besoin, pour plaire, d'un peu de mollesse et de licence, et ses vers doivent porter le prurit du desir, non pas dans les sens tout neufs de l'imberbe adolescent, mais même dans les veines engourdies du vétéran usé au service de Cythère. Et des efféminés, parce que le feu des baisers respire dans mes vers, me jugeront d'après leurs viles habitudes!... Chastes censeurs! que votre verge satyrique respecte désormais mes folies, ou vos bouches impures ne tarderont pas à porter tout le poids de ma vengeance.

A LA VILLE DE COLONIA.

Colonia, vos desirs sont justes; votre pont est trop chancelant, les arches en sont trop mal assurées, pour que vos habitans y puissent danser à l'aise, sans courir le risque de les voir s'écrouler sous leurs pas, et de tomber dans le marais profond, sur lequel on les a suspendues. Puisse bientôt s'élever à sa place un pont solide, que les danses même des Saliens ne puissent ébranler!

Ire præcipitem in lutum per caputque, pedesque:
Verùm totius ut lacûs putidæque paludis
Lividissima, maximèque est profunda vorago.
Insulsissimus est homo, nec sapit pueri instar
Bimuli, tremulâ patris dormientis in ulnâ.
Quoi quùm sit viridissimo nupta flore puella,
Et puella tenellulo delicatior hœdo,
Asservanda nigerrimis diligentiùs uvis:
Ludere hanc sinit, ut lubet, nec pili facit uni,
Nec se sublevat ex suâ parte: sed velut alnus
In fossâ Liguri jacet supernata securi,
Tantumdem omnia sentiens, quàm si nulla sit usquam:
Talis iste meus stupor nil videt, nihil audit.
Ipse quis sit, utrùm sit, an non sit, id quoque nescit:
Nunc eum volo de tuo ponte mittere pronum,
Si pote stolidum repentè excitare veternum,
Et supinum animum in gravi derelinquere cœno:
Ferream ut soleam tenaci in voragine mula.

Mais de grace, avant qu'ils vous donnent ce spectacle, accordez-moi un petit passe-temps; c'est de laisser culbuter un mien voisin, la tête la première, dans l'endroit le plus creux et le plus infect de la lagune qui vous cerne de ses eaux croupissantes.

Pourquoi?... C'est que mon sot n'a pas plus de sens que l'enfant de deux mois qui s'endort sur le sein de sa nourrice. Marié depuis peu avec une jolie fille, fraîche comme la rose printanière, tendre comme l'agneau qui vient de naître, mais qu'il faut garder avec plus de soin que l'élite des raisins dorés par le soleil, l'imbécille la laisse folâtrer au gré de ses caprices, sans en prendre le moindre ombrage. Immobile dans le lit conjugal, comme la souche qui gît dans un fossé, ses sens engourdis ne l'avertissent pas si la friponne est ou non à ses côtés. Mon stupide ne voit rien, n'entend rien. Il ignore ce qu'il est, s'il existe, s'il rêve. Permets-moi donc, en le faisant sauter de ton vieux parapet, de secouer tant soit peu cette léthargie profonde. Peut-être laissera-t-il son assoupissement au fond du marécage, comme la mule laisse ses fers trop pesans dans l'épais limon d'un bourbier.

AD HORTORUM DEUM.

Hunc lucum tibi dedico, consecroque, Priape,
Quà domus tua Lampsaci est, quàque sylva, Priape.
Nam te præcipuè in suis urbibus colit ora
Hellespontia, cæteris ostreosior oris.

HORTORUM DEUS.

Hunc ego, juvenes, locum villulamque palustrem,
Tectam vimine junceo, caricisque maniplis,
Quercus arida, rusticâ conformata securi
Nutrivi: magis et magis ut beata quotannis.
Hujus nam domini colunt me, deumque salutant.
Pauperis Tugurî pater, filiusque [colonî];
Alter assiduâ colens diligentiâ, ut herba
Dumosa, asperaque à meo sit remota sacello:
Alter parva ferens manu semper munera largâ.
Florido mihi ponitur picta vere corolla

AU DIEU DES JARDINS.

FRAGMENT.

Dieu de Lampsaque, dieu que révère toute la côte poissonneuse de l'Hellespont, ô Priape, je te consacre ce bosquet. Vois-le d'un œil aussi favorable que les bocages délicieux, où tes mystères sont célébrés par les peuples honorés de ta protection spéciale.

LE DIEU DES JARDINS.

Passans, révérez mon image, quoique grossièrement façonnée. Ce lieu champêtre, cette humble chaumière, couverte de glayeuls et de joncs entrelacés, sont confiés à ma protection ; et ces champs me doivent une fertilité toujours croissante, juste récompense des hommages qui me sont rendus par la famille qui les possède. Le père écarte d'une main attentive la ronce au bras épineux autour de mon dôme rustique; et le fils, libéral dans son indigence,

Primitu, et tenerâ virens spica mollis aristâ:
Luteæ violæ mihi, luteumque papaver,
Pallentesque cucurbitæ, et suave olentia mala,
Uva pampineâ rubens educata sub umbrâ
Sanguine hanc etiam mihi, sed tacebitis, aram
Barbatus linit hirculus, cornipesque capella.
Pro queis omnia honoribus hæc necesse Priapo
Præstare, et domini hortulum, vineamque tueri.
Quare hinc, ô pueri, malas abstinete rapinas.
Vicinus propè dives est, negligensque Priapus.
Indè sumite; semita hæc deindè vos feret ipsa.

PRIAPUS.

Ego hæc, ego arte fabricata rusticâ,
Ego arida, ô viator, ecce populus
Agellulum hunc, sinistrâ tute quem vides,
Herique villulam, hortulumque pauperis
Tuor, malasque furis arceo manus.
Mihi corolla picta vere ponitur:
Mihi rubens arista sole fervido:

m'apporte toujours quelque nouveau présent. Au printemps, les prémices de Flore ombragent ma tête; en été, c'est l'épi aux pointes verdoyantes, avec l'or du pavot, et la pourpre de la violette; en automne, la courge pâlissante, la pomme au doux parfum, et le raisin qui noircit sous l'ombre paternelle de son pampre verd. Plus d'une fois même, le sang du chevreau naissant, ou de sa folâtre sœur, a teint furtivement mes autels. Tous ces honneurs méritent la reconnaissance de Priape. Enfans, respectez donc une vigne, un jardin que je protége. Suivez ce sentier; il vous conduira dans le champ du voisin. Il est riche, et le Priape auquel il en a confié la garde peut fermer l'œil sur vos larcins.

PRIAPE.

Passant, ce dieu de peuplier, ébauche informe de l'art des villageois, protége contre les voleurs le modeste héritage, l'humble cabane et le petit jardin que tu vois. Le possesseur est pauvre, mais religieux. Guirlandes de fleurs au printemps; épis dorés par le soleil d'été; en automne, raisins pourprés avec leurs

Mihi virente dulcis uva pampino:
Mihi glauca duro cocta oliva frigore.
Meis capella delicata pascuis
In urbem adulta lacte portat ubera:
Meisque pinguis agnus ex ovilibus
Gravem domum remittit ære dexteram;
Tenerque, matre mugiente, vaccula
Deûm profundit antè templa sanguinem.
Proin, viator, hunc deum vereberis,
Manusque sorsùm habebis. Hoc tibi expedit.
Parata namque crux, sine arte mentula....
Velim pol! inquis.... At pol! ecce villicus
Venit, valente quoi revulsa brachio
Fit ista mentula apta clava dexteræ.

AD AURELIUM.

Aureli, pater esuritionum,
Non harum modò, sed quot aut fuerunt,
Aut sunt, aut aliis erunt in annis:
Pædicare cupis meos amores,
Nec clàm; nam simul es, jocaris unà,
Hæres ad latus, omnia experiris.
Frustrà: nam insidias mihi instruentem

pampres verdoyans; olives azurées, durant les froids de l'hiver, toujours ma tête est parée de quelques offrandes nouvelles. Aussi sa chèvre nourrie dans mes rians pâturages porte à la ville ses mamelles gonflées d'un lait pur. La vente de l'agneau engraissé dans mes parcs enrichit son maître, et le sang de la tendre génisse coule aux pieds des autels, malgré les mugissemens de sa mère. Si tu m'en crois, respecte ma divinité protectrice; car, si tu ne contiens tes mains indiscrètes, un Phallus rustique punira tes larcins. Tu ris de ma menace!... Mais voici venir le métayer dont le bras vigoureux est armé d'une branche noueuse, et dans les mains duquel le Phallus va se changer en massue.

A AURÉLIUS.

Roi des gueux, passés, présens et futurs, tu veux donc mettre à mal le bel enfant qui m'intéresse!... et tu n'en fais pas mystère; sans cesse à ses côtés, on te voit folâtrer avec lui, le serrer de près, et tendre mille piéges à son inexpérience. Cesse tes odieuses tentatives, si tu ne veux provoquer ma vengeance. Encore

Tangam te priùs inrumatione.
Atqui, id si faceres satur, tacerem.
Nunc ipsum id doleo, quod esurire
Meus næ puer, et sitire discet.
Quare desine, dum licet pudico :
Ne finem facias, sed inrumatus.

AD VARUM.

Suffenus iste, Vare, quem probè nôsti,
Homo est venustus, et dicax, et urbanus,
Idemque longè plurimos facit versus :
Puto esse ego illi millia aut decem, aut plura
Perscripta, nec sic, ut fit, in palimpsesto
Relata; chartæ regiæ, novi libri,
Novi umbilici, lora rubra, membrana
Directa plumbo, et pumice omnia æquata.
Hæc quùm legas, tum bellus ille et urbanus
Suffenus, unus caprimulgus, aut fossor
Rursùs videtur : tantùm abhorret, ac mutat.
Hoc quid putemus esse? qui modò scurra,
Aut si quid hâc re tritius videbatur,
Idem inficeto est inficetior rure,
Simul poëmata attigit : neque idem unquam
Æquè est beatus, ac poëma quùm scribit :
Tam gaudet in se, tamque se ipse miratur.

si une table bien servie t'inspirait ces lubriques ardeurs, patience ; mais, avec toi, le pauvre enfant ne ferait l'apprentissage que de la faim et de la soif. Renonce donc à tes projets, pour ton honneur, ou je t'imprime sur le front une flétrissure éternelle.

A VARUS.

Tu connais bien Sufférus! C'est un galant homme, un convive aimable, un homme à bons mots. Mais il a une manie qui gâte tout. Sa verve, malheureusement féconde, enfante les vers par milliers. Tout en est beau; grand papier lavé et réglé, fleurons élégans, nœuds couleur de rose, enveloppe brillante, polie avec la pierre ponce; tout, hors ce qu'il nous donne à lire. Alors cet homme charmant, ce causeur ingénieux, n'est plus reconnaissable ; ce n'est plus qu'un rustre, un lourdaud renforcé. Etrange métamorphose! Comment se fait-il que ce plaisant, dont les saillies font les délices de la ville, devienne, dès qu'il s'avise d'écrire, le plus insipide, le plus assommant de tous les campagnards? et pourtant il n'est jamais plus heureux, que lorsqu'il fait des vers. C'est alors

Nimirùm idem omnes fallimur, neque est quisquam
Quem non in aliquâ re videre Suffenum
Possis. Suus quoique adtributus est error :
Sed non videmus, manticæ quod in tergo est.

AD FURIUM.

Furi, quoi neque servus est, neque arca,
Nec cimex, neque araneus, neque ignis,
Verùm est et pater, et noverca, quorum
Dentes vel silicem comesse possunt ;
Est pulchrè tibi cum tuo parente,
Et cum conjuge ligneâ parentis.
Nec mirum : benè nam valetis omnes,
Pulchrè concoquitis : nihil timetis :
Non incendia, non graves ruinas,
Non facta impia, non dolos veneni,
Non casus alios periculorum.
Atqui corpora sicciora cornu,
Aut, si quid magis aridum est, habetis,
Sole, et frigore, et esuritione :
Quare non tibi sit benè ac beatè ?
A te sudor abest, abest saliva,
Mucusque, et mala pituita nasi.

qu'il se sourit à lui-même, qu'il s'admire avec complaisance. Au reste, cher Varus, c'est-là le lot de l'humanité. Il n'est personne de nous qui ne tienne du Suffénus en quelque chose. Chacun a sa marotte, et la fable de la double besace est l'histoire du genre humain.

A FURIUS.

Furius, toi qui n'as ni valet, ni coffre-fort, ni lit, ni toit, ni foyer, mais un père aux dents tranchantes, et une belle-mère, sèche comme du bois et non moins bien endentée, le beau trio que vous formez à vous trois, et comme vous vous convenez à merveille! Vous vous portez bien, vous digérez encore mieux; vous ne craignez ni incendie, ni chûte d'édifice, ni complots, ni poisons, ni dangers quelconques. Il est vrai que le soleil, le froid et la faim vous ont collé la peau sur les os, et qu'on voit le jour à travers. Mais vous n'en êtes que plus heureux. Sueur, salive, catharres, tous ces fléaux te sont inconnus. Autre recherche de propreté qui n'est pas indifférente; une salière n'est pas plus nette que ce que tu sais; car tu ne vas pas à la garde-robe dix fois en un an, encore n'en ré-

Hanc ad munditiem adde mundiorem,
Quòd culus tibi purior salillo est,
Nec toto decies cacas in anno:
Atque id durius est fabâ, et lapillis:
Quod tu si manibus teras, fricesque,
Non unquàm digitum inquinare possis.
Hæc tu commoda tam beata, Furi,
Noli spernere, nec putare parvi,
Et sestertia, quæ soles, precari
Centum desine. Nam sat es beatus.

AD JUVENTIUM PUERUM.

O qui flosculus es juventiorum,
Non horum modò, sed quot aut fuerunt,
Aut posthàc aliis erunt in annis,
Mallem delicias mihi dedisses,
Isti, quoi neque servus est, neque arca,
Quàm sic te sineres, ab isto amari.
— Qui? non est homo bellus; inquies? — Est:
Sed bello huic neque servus est, neque arca.
Hæc tu, quàm lubet, abjice, elevaque:
Nec servum tamen ille habet, neque arcam.

sulte-t-il que de vrais cailloux, ce qui t'épargne les frais de serviette. Comptes-tu pour rien tous ces avantages? Cesse donc d'étourdir la fortune de tes vœux indiscrets, et sens tout le prix de ton bonheur.

A JUVENTIUS.

Aimable enfant, fleur de la jeunesse romaine, à qui vas-tu prostituer tes faveurs? Peux-tu bien me préférer ce misérable, qui n'a pas même un valet pour le servir? — C'est un fort joli homme. — D'accord; mais ce joli homme a la bourse bien légère. — Bagatelle! — Tant que tu voudras; mais c'est un pauvre galant que celui qui n'a ni bourse ni valet.

AD THALLUM.

Cinæde Thalle, mollior cuniculi capillo,
Vel anseris medullula, vel imula oricilla,
Vel pene languido senis, situque araneoso;
Idemque Thalle, turbidâ rapacior procellâ,
Quom devia mulier alites ostendit oscitantes,
Remitte pallium mihi meum, quod involâsti,
Sudariumque setabum, catagraphosque Thynos,
Inepte, quæ palàm soles habere, tanquàm avita:
Quæ nunc tuis ab unguibus reglutina, et remitte:
Ne laneum latusculum natesque mollicellas
Inusta turpiter tibi flagella conscribillent,
Et insolenter æstues, velut minuta magno
Deprensa navis in mari, vesaniente vento.

AD FURIUM.

Furi, villula nostra non ad Austri
Flatus opposita est, nec ad Favonî,
Nec sævi Boreæ, aut Apeliotæ,

A THALLUS.

Efféminé Thallus, plus mollasse que le poil du lapin, que le duvet de l'oie, que le bout de l'oreille, plus flasque que les armes émoussées d'un vieillard, plus léger qu'une toile d'araignée, plus rapace que l'ouragan en fureur annoncé par le cri des oiseaux de mer; rends-moi, coquin, le manteau que tu m'as filouté, et mes mouchoirs d'Espagne, et mes étoffes de prix, dont tu as l'effronterie bête de te parer, comme si tu les tenais de tes pères. Laisse-les échapper de tes ongles crochus, ou je te fais pirouetter sous le fouet, comme l'esquif surpris par la tempête en pleine mer est balotté par les vents et les vagues, et chacun pourra lire la punition de tes larcins sur tes fesses flétries et sillonnées par des cicatrices honteuses.

A FURIUS.

Furius, ma maison des champs est à l'abri des vents d'Ouest et du Midi. Elle est garantie de l'Est et des fureurs de Borée. Mais elle est

Verùm ad millia quindecim et ducentos.
O ventum horribilem, atque pestilentem!

AD PUERUM SUUM.

MINISTER vetuli puer Falerni,
Inger mî calices amariores,
Ut lex Posthumiæ jubet magistræ,
Ebriosâ acinâ ebriosioris.
At vos, quò lubet, hinc abite, lymphæ,
Vini pernicies, et ad severos
Migrate: hic merus est Thyonianus.

AD VERANIUM ET FABULLUM.

PISONIS comites, cohors inanis,
Aptis sarcinulis, et expeditis;
Veranî optime, tuque mî Fabulle,
Quid rerum geritis! Satisne cum isto
Vappâ, frigoraque, et famem tulistis?

en gage pour quinze mille deux cents sesterces. C'est pis que si elle était ouverte à tous les vents.

A SON ESCLAVE.

Esclave, verse-nous le vieux Falerne. Je veux le boire à longs traits, selon les statuts de la bacchante Posthumia, législatrice des orgies. Coule à grands flots, vin délicieux, et vous, ennemies de la joie, eaux insipides, fuyez, allez abreuver nos Catons. Ici l'on se garde bien de corrompre les dons de Bacchus. Ici Bacchus réprouve ce perfide mélange.

A VÉRANIUS ET A FABULLUS.

Pauvres dupes de l'avare Pison, vous dont le mince équipage atteste la lésine de ce noble protecteur, où en êtes-vous, chers Véranius et Fabullus? Votre Harpagon vous a-t-il fait assez endurer la faim et la soif? Qu'avez-vous gagné

Ecquidnam in tabulis patet lucelli
Expensum? ut mihi, qui meum secutus
Prætorem, refero datum lucello.....
O Memmî, benè me, ac diu supinum
Totâ istâ trabe lentus inrumâsti.
Sed, quantùm video, pari fuistis
Casu; nam nihilo minore verpâ
Farti estis. Pete nobiles amicos....
At vobis mala multa Dii, Deæque
Dent, opprobria Romuli, Remique.

IN CÆSAREM.

Quis hoc potest videre, quis potest pati,
Nisi impudicus, et vorax, et aleo,
Mamurram habere, quod comata Gallia
Habebat uncti, et ultima Britannia?...
Cinæde Romule, hæc videbis et feres?
Es impudicus, et vorax et aleo....
Et ille nunc superbus et superfluens
Perambulabit omnium cubilia,
Ut albulus columbus, aut Adoneus?
Cinæde Romule, hæc videbis et feres?
Es impudicus, et vorax, et aleo.
Eone nomine, Imperator unice,
Fuisti in ultimâ occidentis insulâ,

à le suivre? N'est-ce pas un honneur qu'il vous a fallu payer, comme moi celui d'accompagner Memmius? Cet illustre patricien m'a fait assez long-temps venir l'eau à la bouche ; et vous aussi, vous avez, comme moi, sucé le lait de l'espérance.... Hâtons-nous, après cela, de nous attacher au char des grands, ou plutôt, que nos malédictions appellent le courroux des dieux sur cette caste hautaine, l'opprobre du nom romain.

CONTRE CÉSAR.

Quel homme, s'il n'est le plus vil des libertins, le plus avide des dissipateurs, le plus éhonté des escrocs, peut voir de sang-froid un Mamurra envahir tous les trésors des Gaules et de la Grande-Bretagne? Galant de Nicomède, tu le souffres! Tu applaudis au triomphe des libertins, des prodigues et des escrocs! et ton insolent favori, regorgeant de biens, va, comme un mignon de Vénus, un autre Adonis, promener de belle en belle ses amours adultères. Galant de Nicomède, tu le vois et tu le souffres! Héros sublime des libertins, des prodigues et des escrocs, n'as-tu donc pénétré jusqu'à la

Ut ista vostra diffututa mentula
Ducenties comesset, aut trecenties?
—Quid est? ait sinistra liberalitas,
Parum expatravit.—An parum helluatus est?
Paterna prima lancinata sunt bona.
Secunda præda Pontica : inde tertia
Ibera; quam scit amnis aurifer Tagus.
Hunc Galliæ timent, timent Britanniæ.
Quid hunc, malum, fovetis? aut quid hic potest,
Nisi uncta devorare patrimonia?
Eone nomine, imperator unice,
Socer, generque, perdidistis omnia.

AD ALPHENUM.

Alphene immemor, atque unanimis false sodalibus:
Jam te nil miseret, dure, tui dulcis amiculi.
Jam me prodere, jam non dubitas fallere, perfide.
Nec facta impia fallacum hominum cœlicolis placent,
Quæ tu negligis, ac me miserum deseris in malis.
Heu heu quid faciant, dic, homines, quoive habeant fidem?
Certè tute jubebas animam tradere, inique, me
Inducens in amorem, quasi tuta omnia mî forent.
Idem nunc retrahis te, ac tua dicta omnia, factaque
Ventos irrita ferre, et nebulas äëreias sinis.

dernière des îles occidentales, que pour laisser tes infâmes amis absorber millions sur millions? —Ce n'est rien, dis-tu. — O lubrique prodigalité, ô voracité insatiable? Patrimoine, dépouilles de l'Asie, pillage de l'Espagne, or du Tage, tout est dévoré. Fléaux des Gaules et de la Grande-Bretagne, que voulez-vous encore? Les héritages des plus riches familles? Rome est assez lâche pour vous les livrer. Tyrans de ma patrie, gendre et beau-père, race exécrable! est-ce donc pour enrichir des Mamurra que votre ambition funeste a bouleversé l'empire du monde?

A ALPHÉNUS.

Ami sans foi, insensible Alphénus, ton cœur a donc oublié le tendre et fidèle Catulle. Perfide! tu peux trahir, tromper, abandonner sans regret un ami malheureux, et tu ne crains pas le courroux des immortels, dont la vengeance poursuit le parjure! Que faire, hélas! à qui se fier désormais! N'est-ce pas toi, dont les séductions m'ont ravi à moi-même, qui, dans les nœuds dont tu vantais les charmes, as fait briller à mes yeux l'éclair mensonger du

Si tu oblitus es, at dii meminerunt, meminit Fides.
Quæ te ut pœniteat postmodò facti, faciet, tui.

AD SIRMIONEM PENINSULAM.

Peninsularum Sirmio, insularumque
Ocelle, quascunque in liquentibus stagnis,
Marique vasto fert uterque Neptunus:
Quàm te libenter, quàmque lætus inviso,
Vix mî ipse credens Thyniam, atque Bithynos
Liquisse campos, et videre te in tuto.
O quid solutis est beatius curis,
Quum mens onus reponit, ac peregrino
Labore fessi venimus Larem ad nostrum,
Desideratoque acquiescimus lecto.
Hoc est, quod unum est pro laboribus tantis,
Salve, ô venusta Sirmio, atque hero gaude.
Gaudete, vosque Lydiæ lacus undæ.
Ridete quicquid est domi cachinnorum.

bonheur? A présent tu changes! A présent tes promesses, tes sermens, légers comme les nuages, s'envolent sur l'aile des vents! Eh bien! oublie-les, ces sermens trompeurs. Mais les dieux, vengeurs de la foi violée, ne les oublieront pas; et, tôt ou tard, ils puniront ta perfidie par d'inutiles repentirs.

A LA PRESQU'ILE DE SIRMIO.

Salut, Sirmio! la perle des îles favorites du dieu des mers; que j'aime à revoir tes bords paisibles! à peine encore osé-je me croire dégagé de mes fers de Bithynie, et jouissant en liberté de l'aspect de ces beaux lieux. Terme heureux de mon esclavage! Douce quiétude d'un esprit libre de soins! Quelle volupté, après des travaux lointains et pénibles, de retrouver ses dieux pénates et de reposer sa tête fatiguée sur la couche de ses pères! Salut! aimable retraite; applaudis à ton maître détrompé des illusions de la fortune; souris à mon retour, onde calme et limpide, et que tout, dans mon riant manoir, retentisse des éclats d'une franche gaîté.

AD IPSITHILLAM.

Amabo, mea dulcis Ipsithilla,
Meæ deliciæ, mei lepores,
Jube ad te veniam meridiatum :
Quod si jusseris, illud adjuvato,
Ne quis liminis obseret tabellam,
Neu tibi lubeat foràs abire :
Sed domi maneas, paresque nobis
Novem continuas fututiones.
Verùm, si quid ages, statim jubeto :
Nam pransus jaceo, et satur supinus
Pertundo tunicamque, palliumque.

IN VIBENNIOS.

O Furum optime balneariorum,
Vibenni pater, et cinæde fili :
Nam dextrâ pater inquinatiore,
Culo filius est voraciore :
Cur non exilium, malasque in oras

A IPSITHILLA.

Au nom de l'amour, ma douce Ipsithilla, délices de mon ame, charme de ma vie, accorde à ton amant le rendez-vous qu'il sollicite. Si tu dis oui, écarte les importuns, ajourne tout engagement, attends-moi sur le théâtre de nos plaisirs, et prépare neuf couronnes au front de ton vainqueur. Mais, de grace, ne me fais pas languir. Etendu mollement sur des coussins, je me repose des fatigues de la table.... Mais déjà l'amour agite son flambeau, et je vois briller le signal du plaisir.

CONTRE LES VIBENNIUS.

Effroi des bains publics, filou consommé dans ton art, Vibennius aux mains armées de glu, et toi, digne fils d'un tel père, dégoûtant Ganymède, fuyez, l'exil est votre seule ressource. Que feriez-vous ici? Le père s'est trop

Itis? Quandòquidem patris rapinæ
Notæ sunt populo, et nates pilosas,
Fili, non potes asse venditare?

CARMEN

AD DIANAM.

Dianæ sumus in fide,
Puellæ, et pueri integri:
Dianam, pueri integri,
Puellæque canamus.
O Latonia, maximi
Magna progenies Jovis,
Quam mater prope Deliam
Deposivit olivam;
Montium domina ut fores,
Sylvarumque virentium,
Saltuumque reconditorum,
Amniumque sonantûm.
Tu Lucina dolentibus
Juno dicta puerperis;
Tu potens Trivia, et notho es
Dicta lumine Luna.

illustré par ses rapines, et les charmes du fils, quoique mis au rabais, ne trouvent plus de chalands.

HYMNE

EN L'HONNEUR DE DIANE.

Jeunes filles, jeunes garçons, dont l'innocence est agréable à Diane, chantez en chœur les louanges de la déesse.

Fille de Latone, et du grand Jupiter, que Délos a vu naître à l'ombre de ses oliviers,

Divinité des montagnes, des forêts verdoyantes, des bois touffus et des rivages bruyans,

Entends nos vœux, hâte la délivrance des femmes enceintes, qui t'invoquent sous le nom de Lucine, et prête à nos nuits les clartés que tu empruntes du soleil.

Tu cursu, Dea, menstruo
Metiens iter annuum,
Rustica agricolæ bonis
Tecta frugibus exples.
Sis quocumque placet tibi
Sancta nomine, Romulique,
Ancique, ut solita es, bonâ
Sospites ope gentem.

CŒCILIUM ARCESSIT.

POETÆ tenero, meo sodali,
Velim Cœcilio, papyre, dicas :
Veronam veniat, Novi relinquens
Comi mœnia, Lariumque littus.
Nam quasdam volo cogitationes
Amici accipiat sui, meique.
Quare, si sapiet, viam vorabit ;
Quamvis candida millies puella
Euntem revocet, manusque collo
Ambas injiciens roget morari :
Quæ nunc, si mihi vera nunciantur,
Illum deperit impotente amore.
Nam quo tempore legit inchoatam

C'est toi dont le cours régulier marque les douze divisions de l'année. C'est par toi que la grange du laboureur se remplit d'abondantes moissons.

Redoutable Trivia, sous quelque nom qu'on t'adore, continue de protéger la race de Romulus, et daigne toujours t'intéresser à la gloire du nom romain.

INVITATION A CÉCILIUS.

Muet confident des amis, va inviter Cécilius, le poète des amours, à quitter pour Vérone les murs de la nouvelle Côme, et les rives du lac qui la baigne. Point de délais. L'amitié veut déposer dans son sein ses plus secrètes pensées. Qu'il vole; qu'il ait le courage de résister aux instances caressantes de la belle, qui, dit-on, brûle pour lui de tous les feux de l'amour. L'infortunée! le poison qui la dévore se glissa dans ses veines, du moment que Cécilius lui fit entendre les premiers chants de son poëme en l'honneur de Cybèle. Honneur à ton goût, belle rivale de Sapho! Il est ton excuse,

Dindymi dominam : ex eo misellæ
Igneis interiorem edunt medullam.
Ignosco tibi, sapphicâ puella
Musâ doctior : est enim venustè
Magna Cæcilio inchoata Mater.

IN ANNALES VOLUSII.

Annales Volusî, cacata charta,
Votum solvite pro meâ puellâ.
Nam, sanctæ Veneri, Cupidinique
Vovit, si sibi restitutus essem,
Desîssemque truces vibrare ïambos :
Electissima pessimi poëtæ
Scripta, tardipedi deo daturam,
Infelicibus ustulanda lignis :
Et hæc pessima se puella vidit
Joco se lepidè vovere divis.
Nunc, ô cæruleo creata ponto,
Quæ sanctum Idalium, Syrosque apertos,
Quæ Ancona, Cnidumque arundinosam
Colis, quæque Amathunta, quæque Golgos,
Quæque Durrachium Adriæ tabernam :
Acceptum face, redditumque votum,

et ta passion est le plus bel éloge du talent de mon ami.

CONTRE LES ANNALES
DE VOLUSIUS.

Annales de Volusius, rapsodie digne du cabinet, venez accomplir le vœu de ma belle. Elle a promis avec serment à Vénus, à son fils, si ces déités me rendaient à son amour, si je cessais de lancer les traits aigus de l'ïambe caustique, de livrer aux flammes du dieu boiteux les écrits choisis du plus impertinent de tous les poètes : badinage, qui maintenant pour l'espiègle est devenu un engagement sérieux. Fille de l'onde, toi dont la présence embellit tour-à-tour Idalie, les plaines des Uriens, Ancône, Gnide, Amathonte, Golgos, et les bords de l'Adriatique, ô Vénus, si le vœu de ma maîtresse n'a rien qui puisse déplaire à la mère des Graces, exauce-la, ma belle amie : et vous, insipide fatras, Annales de

Si non inlepidum, neque invenustum est.
At vos intereà venite in ignem,
Pleni ruris, et inficetiarum
Annales Volusî, cacata charta.

AD CONTUBERNALES.

SALAX taberna, vosque contubernales,
A pileatis nona fratribus pila,
Solis putatis esse mentulas vobis?
Solis licere, quicquid est puellarum,
Confutuere, et putare cæteros hircos?
An, continenter quòd sedetis insulsi
Centum, aut ducenti, non putatis ausuros
Me unà ducentos irrumare sessores?
Atqui putate. Namque totius vobis
Frontem tabernæ scipionibus scribam.
Puella nam mea, quæ meo sinu fugit,
Amata tantùm, quantùm amabitur nulla,
Pro quâ mihi sunt magna bella pugnata,
Consedit istic. Hanc boni, beatique
Omnes amatis: et quidem quod indignum est,
Omnes pusilli, et semitarii mœchi
Tu præter omnes une de capillatis
Cuniculosæ Celtiberiæ fili,

Volusius, venez dans les flammes dégager ma maîtresse de son serment.

A SES COMPAGNONS.

Suppôts de mauvais lieu, bande libertine, dont le voisinage déshonore le temple des Jumeaux, croyez-vous être les seuls que Priape ait armés de ses joyeux attributs? Vous a-t-il donné le privilége de lever un droit sur toutes les belles, et de réduire les autres au triste rôle de spectateurs? Pensez-vous m'en imposer par votre nombre et votre contenance? Troupe crapuleuse et perfide, je vous défie tous à-la-fois, et je vous marque au front d'un signe indélébile. Vous recélez la friponne qui vient de me glisser entre les doigts, la friponne que j'aimais d'amour si tendre, et que je n'avais conquise qu'à la pointe de l'épée. Faux frères que vous êtes! vous vous la passez complaisamment et tout à votre aise, et vous lui prodiguez des soins que vous dérobez à vos bonnes fortunes ordinaires, c'est-à-dire, aux dernières cou-

Egnati, opaca quem facit bonum barba,
Et dens Hiberâ defricatus urinâ.

AD CORNIFICIUM.

MALÈ est, Cornifici, tuo Catullo,
Malè est mehercule, et laboriosè :
Magisque, et magis in dies, et horas,
Quem tu, quod minimum, facillimumque est,
Quâ solatus es adlocutione ?
Irascor tibi, sic meos amores ?....
Paulùm quidlibet adlocutionis,
Mœstius lacrymis Simonideis.

IN EGNATIUM.

EGNATIUS, quòd candidos habet dentes,
Renidet usquequaque : seu ad rei ventum est

reuses des rues. Il n'est pas jusqu'à cet échappé des clapiers de la Celtibérie, qui n'ait des prétentions, ce ridicule Egnatius, dont tout le mérite est dans une longue chevelure, une barbe touffue, et qui ne doit l'émail de ses dents qu'au plus dégoûtant gargarisme.

A CORNIFICIUS.

Un sort cruel poursuit ton ami, et chaque jour ajoute à sa douleur. Tu le sais, Cornificius, et pas un seul mot consolant n'est sorti de ta bouche. Est-ce ainsi que les peines d'amour te trouvent sensible ? Mon cœur est blessé de ton indifférence. Viens donc réparer tes torts; et pour charmer mes ennuis, puisse l'amitié t'inspirer des chants plus doux que la muse plaintive de Simonide.

CONTRE EGNATIUS.

Egnatius a les dents belles, et toujours la bouche ouverte pour rire. Il rit au barreau,

Subsellium, quum orator excitat fletum,
Renidet ille: seu pii ad rogum filî
Lugetur, orba quum flet unicum mater,
Renidet ille: quicquid est, ubicumque est,
Quodcumque agit, renidet. Hunc habet morbum
Neque elegantem, ut arbitror, neque urbanum.
Quare monendus es mihi, bone Egnati:
Si urbanus esses, aut Sabinus, aut Tiburs,
Aut porcus Umber, aut obesus Hetruscus,
Aut Lanuvinus ater, atque dentatus,
Aut Transpadanus, ut meos quoque attingam,
Aut quilibet, qui puriter lavit dentes:
Tamen renidere usquequaque te nollem:
Nam risu inepto res ineptior nulla est.
Nunc Celtiber es: Celtiberiâ in terrâ
Quod quisque minxit, hoc solet sibi mane
Dentem, atque russam defricare gingivam.
Ut quo iste vester expolitior dens est,
Hoc te ampliùs bibisse prædicet lotî.

même aux momens pathétiques, et lorsque l'orateur tire des larmes de tous les yeux. Il rit près du bûcher d'un fils unique, sur lequel pleure une mère désolée. Quoi qu'il dise, quoi qu'il fasse, en tout temps, en tout lieu, le rire est sur ses lèvres. C'est-là sa maladie, qu'il croit du bon ton, du bel air. Tu te trompes, mon pauvre Egnatius : quand tu serais né à Rome, à Tibur, chez les Sabins; quand tu serais un Ombrien, gros et gras, un Etrurien frais et potelé, un Lanuvien bien brun, bien endenté; enfin, pour dire un mot de mes compatriotes, un Transpadan, ou de tel autre pays, où l'on se rince la bouche avec de l'eau pure, encore ferais-tu sagement de ne pas rire ainsi à tout propos; car il n'est rien de plus sot qu'un sot rire. Mais, mon cher, n'es-tu pas Celtibérien? N'es-tu pas de ce charmant pays, dont les habitans enlèvent chaque matin le tartre de leurs dents roussâtres avec une eau qui ne sent pas la rose? Ainsi, plus tes dents ont de blancheur et d'éclat, plus leur netteté trahit la dégoûtante recette que tu puises dans ton vase de nuit.

AD RAVIDUM.

QUÆNAM te mala mens, miselle Ravide,
Agit præcipitem in meos ïambos?
Quis deus tibi non benè advocatus,
Vecordem parat excitare rixam?
Anne ut pervenias in ora volgi?
Quid vis? Qua lubet esse notus optas?
Eris: quandoquidem meos amores
Cum longâ voluisti amare poenâ.

DE SCORTO PROCACI.

AN me, an illa puella defututa
Tota, millia me decem poposcit?
Ista turpiculo puella naso,
Decoctoris amica Formiani?
Propinqui, quibus est puella curæ,
Amicos, medicosque convocate.
Non est sana puella, nec rogate
Qualis sit: solet hæc imaginosum.

A RAVIDUS.

Quel mauvais génie, mon pauvre Ravidus, te précipite ainsi au-devant de mes ïambes ? Quelle divinité ennemie t'a inspiré la fureur de me chercher querelle? Est-ce la manie de voir ton nom courir de bouche en bouche? d'être connu à quelque prix que ce soit? Eh bien ! tu vas l'être, et tu paieras cher et longtemps l'impudence d'avoir voulu me souffler l'objet de mes amours.

CONTRE UNE COURTISANE EXIGEANTE.

Comment ! ce vil rebut de l'incontinence publique, cette maussade amie du prodigue Mamurra, me demande, à moi ! dix mille sesterces ! Parens chargés de sa tutèle, amis, médecins, vîte, une consultation... Sa maladie ?... Vous le demandez ! Sa prétention ne vous indique-t-elle pas assez que la malheureuse a des vertiges ?

IN MŒCHAM.

Adeste, hendecasyllabi, quot estis
Omnes, undique, quotquot estis omnes.
Jocum me putat esse mœcha turpis,
Et negat mihi vostra reddituram
Pugillaria, si pati potestis:
Persequamur eam, et reflagitemus.
Quæ sit, quæritis? illa, quam videtis
Turpe incedere mimicè, ac molestè,
Ridentem catuli ore Gallicani.
Circumsistite eam, et reflagitate:
Mœcha putida, redde codicillos,
Redde, putida mœcha, codicillos.
Non assis facis? ô lutum, lupanar,
Aut si perditius potest quid esse.
Sed non est tamen hoc satis putandum.
Quòd si non aliud potest, ruborem
Ferreo canis exprimamus ore.
Conclamate iterùm altiore voce:
Mœcha putida, redde codicillos,
Redde, putida mœcha, codicillos.
Sed nil proficimus, nihil movetur.
Mutanda est ratio, modusque vobis,
Si quid proficere ampliùs potestis:
Pudica, et proba, redde codicillos.

A UNE FILLE GALANTE.

Sarcasmes piquans ! épigrammes sanglantes ! hâtez-vous de naître en foule sous ma plume. La plus dévergondée de nos Laïs me prendre pour sa dupe, et refuser de me rendre mes tablettes !... Point de mollesse, acharnez-vous après elle, poursuivons-la de nos cris... Quelle est la coupable, dites-vous ?... Celle à qui vous voyez une démarche si gauche, des minauderies si grimacières, un rire si maussade sur des lèvres toujours béantes ; c'est celle-là qu'il vous faut relancer, assaillir.... Mes tablettes, coquine ; coquine, mes tablettes.... Elle fait la sourde oreille !... Coureuse infâme, rebut de mauvais lieux, et pis encore.... Ce n'est pas assez !... Voyons, faisons du moins rougir son front d'airain ; répétons à grands cris : Coquine, mes tablettes ; mes tablettes, coquine.... Peine inutile ! vains efforts ! Allons, changeons de ton et de langage ; peut-être réussirons-nous mieux. Eh bien ! vierge pudibonde, chaste vestale, de grace, rendez à Catulle ses tablettes.

IN AMICAM FORMIANI.

SALVE nec minimo puella naso,
Nec bello pede, nec nigris ocellis,
Nec longis digitis, nec ore sicco,
Nec sanè nimis elegante linguâ,
Decoctoris amica Formiani.
Ten' provincia narrat esse bellam?
Tecum Lesbia nostra comparatur?
O sæclum insipiens, et inficetum!

AD FUNDUM.

O FUNDE noster, seu Sabine, seu Tiburs,
Nam te esse Tiburtem autumant, quibus non est
Cordi Catullum lædere : at quibus cordi est,
Quovis Sabinum pignore esse contendunt.
Sed, seu Sabine, sive veriùs Tiburs,
Fui libenter in tuâ suburbanâ
Villâ, malamque pectore expui tussim :
Non immerenti quam mihi meus venter,
Dum sumptuosas adpeto, dedit, cœnas.

CONTRE LA MAITRESSE DE MAMURRA.

Maîtresse du prodigue Mamurra, pourquoi ne te croirais-tu pas belle? N'as-tu pas le nez long, le pied grand, l'œil vairon, les doigts gros et courts, une pituite éternelle, le langage des rues, enfin tout ce qu'il faut pour une beauté de province! Et mes voisins t'opposent à Lesbie!... Siècle plein de goût, qu'un tel jugement fait d'honneur à ta délicatesse!

A SON CHAMP.

O champ de mes pères! digne dépendance du délicieux Tibur, au jugement de tous mes amis, quelles obligations ne t'ai-je pas? C'est près de ton modeste foyer que j'ai trouvé la fin de cette toux maudite si bien gagnée par mon intempérance. Convive de Sextius, il m'a fallu payer l'honneur de figurer à sa table somptueuse, en dévorant la lecture d'un mortel plaidoyer; et sans toi, sans tes breuvages salu-

Nam, Sestianus dum volo esse conviva,
Orationem in Antium petitorem
Plenam veneni, et pestilentiæ legit;
Hîc me gravedo frigida, et frequens tussis
Quassavit, usquedùm in tuum sinum fugi,
Et me recuravi ocimoque, et urticâ.
Quarè refectus maximas tibi grates
Ago, meum quòd non es ulta peccatum.
Nec deprecor jam, si nefaria scripta
Sestî recepso, quin gravedinem, et tussim
Non mî, sed ipsi Sestio ferat frigus,
Qui tunc vocat me, quum malum legit librum.

DE ACME AC SEPTIMIO.

Acmen Septimius suos amores
Tenens in gremio, Mea, inquit, Acme,
Ni te perditè àmo, atque amare porrò
Omnes sum assiduè paratus annos,
Quantùm qui pote plurimùm perire:
Solus in Libyâ, Indiâve tostâ,
Cœsio veniam obvius leoni.
Hoc ut dixit, Amor sinistram ut antè,
Dextram sternuit adprobationem.

taires, je ne serais pas encore quitte du frisson et de la toux que m'a valu ce chef-d'œuvre. Graces te soient donc rendues, de m'avoir guéri, au lieu de me punir! Ah! si jamais l'on m'y rattrape, puissent le frisson et le catharre qui m'ont assailli, tomber, non sur la victime, mais sur ce bourreau de Sextius, sur ce lecteur impitoyable de rapsodies assassines, dont les invitations sont un vrai guet-apens!

ACMÉ ET SEPTIMIUS.

O MES amours, disait le jeune Septimius, en serrant son Acmé dans ses bras, si je ne t'aime éperdument, si ce cœur cesse de battre pour toi jusqu'à mon dernier soupir, s'il est un seul amant, dont la tendresse passionnée égale la mienne, puissé-je errer seul et sans défense dans les sables brûlans de la Libye, à la merci des lions rugissans! Amour l'entendit, et battit des ailes pour applaudir.

At Acme leviter caput reflectens,
Et dulcis pueri ebrios ocellos
Illo purpureo ore suaviata,
Sic, inquit, mea vita, Septimille,
Huic uno domino usque serviamus:
Ut multò mihi major, acriorque
Ignis mollibus ardet in medullis!
Hoc ut dixit, Amor, sinistram ut antè,
Dextram sternuit adprobationem.
Nunc ab auspicio bono profecti,
Mutuis animis amant, amantur.
Unam Septimius misellus Acmen
Mavolt, quam Syrias, Britanniasque.
Uno in Septimio fidelis Acme
Facit delicias, libidinesque.
Quis ullos homines beatiores
Vidit? Quis Venerem auspicatiorem?

AD SEIPSUM, DE ADVENTU VERIS.

JAM ver egelidos refert tepores:
Jam cœli furor æquinoctialis
Jucundis Zephyri silescit auris.
Linquantur Phrygii, Catulle, campi,
Nicææque ager uber æstuosæ.

Et moi, répondit Acmé, la tête mollement penchée, et pressant de ses lèvres de rose les yeux ivres d'amour de son amant; et moi, cher Septimius, s'il est vrai que le feu qui me dévore surpasse la violence du tien, puissé-je, ainsi que toi, ô ma vie! ne subir jamais d'autres loix que celles du dieu charmant dont nous savourons les plaisirs! Amour l'entendit, et applaudit en battant des ailes.

Couple heureux! toujours aimant, toujours aimé! L'étoile de Vénus même préside à leur union. A tous les trésors de la Syrie, l'amoureux Septimius préfère son Acmé : la fidelle Acmé réserve à Septimius seul ses tendres caresses et tous les transports de l'amour. Couple fortuné! favoris de la reine de Gnide! qui ne serait jaloux de votre bonheur?

RETOUR DU PRINTEMPS.

DÉJA le printemps ramène sur ses ailes une douce chaleur. Déjà se taisent les vents fougueux de l'équinoxe, et le zéphyr rend la paix et la verdure aux campagnes. Catulle, il est temps de quitter les plaines de la Phrygie et les champs

Ad claras Asiæ volemus urbes.
Jam mens prætrepidans avet vagari:
Jam læti studio pedes vigescunt.
O dulces comitum valete cœtus,
Longè quos simul à domo profectos,
Diversè variæ viæ reportant.

AD PORCIUM ET SOCRATIONEM.

PORCI, et Socration, duæ sinistræ
Pisonis, scabies, famesque mundi:
Vos Veraniolo meo, et Fabullo
Verpus præposuit Priapus ille?
Vos convivia lauta sumptuosè
De die facitis; mei sodales
Quærunt in trivio vocationes?

AD JUVENTIUM.

MELLITOS oculos tuos, Juventi,
Si quis me sinat usque basiare,

fertiles de la brûlante Nicée. Volons où le plaisir nous appelle, et parcourons les villes célèbres de l'Asie. Déjà mon esprit ranimé avec la nature prend l'essor pour errer en liberté; déjà mes pieds brûlent fatigués d'une longue inaction. Adieu donc, chers amis, vous dont l'aimable société charma les ennuis de mon exil. Bientôt des chemins divers vont nous rendre chacun près des foyers qu'il n'a quittés qu'à regret.

A PORCIUS ET A SOCRATION.

Porcius, Socration, instrumens des rapines et des débauches de Pison, gouffres insatiables, ce Priape circoncis vous préfère donc à mes chers Véranius et Fabullus. Ah! sans doute, il est bien juste que votre vie se passe en festins scandaleux, et que mes pauvres amis courent les rues pour quêter des invitations.

A JUVENTIUS.

Ces yeux plus doux que l'or liquide des abeilles, que ne puis-je à mon aise les couvrir

Usque ad millia basiem trecenta,
Nec unquàm saturum indè cor futurum est:
Non si densior aridis aristis
Sit nostræ seges osculationis.

AD M. T. CICERONEM.

Disertissime Romuli nepotum
Quot sunt, quotque fuêre, Marce Tulli,
Quotque post aliis erunt in annis:
Gratias tibi maximas Catullus
Agit pessimus omnium poëta:
Tantò pessimus omnium poëta,
Quantò tu optimus omnium patronus.

AD LICINIUM.

Hesterno, Licini, die otiosi
Multùm lusimus in meis tabellis,
Ut convenerat esse delicatos;
Scribens versiculos uterque nostrûm,
Ludebat numero modò hoc, modò illoc,
Reddens mutua per jocum, atque vinum.

de baisers? Mille et mille.... C'est trop peu, et quand ma moisson amoureuse passerait le nombre des épis tombés sous la faucille, mon cœur soupirerait encore après de nouveaux baisers.

A M. T. CICÉRON.

Honneur des petits-fils de Romulus, toi dont l'éloquence sans modèle n'a point de rivaux et n'aura point d'imitateurs, reçois les actions de graces que le plus humble des poètes rend au plus sublime des orateurs.

A LICINIUS.

Hier, Licinius, dans un charmant loisir, nous avons fait assaut d'impromptus, et couvert mes tablettes de mille jolis vers, tels qu'il en échappe à des convives aimables dans le double délire de l'amour et du vin. Mais j'ai emporté de ton amabilité, de tes graces, une

Atque illinc abii, tuo lepore
Incensus, Licini, facetiisque,
Ut nec me miserum cibus juvaret,
Nec somnus tegeret quiete ocellos:
Sed toto indomitus furore lecto
Versarer, cupiens videre lucem,
Ut tecum loquerer, simulque ut essem.
At defessa labore membra postquam
Semimortua lectulo jacebant,
Hoc, jucunde, tibi poëma feci,
Ex quo perspiceres meum dolorem.
Nunc audax, cave, sis: precesque nostras
Oramus, cave despuas, ocelle,
Ne pœnas Nemesis reposcat à te.
Est vehemens dea; lædere hanc caveto.

AD LESBIAM.

Ille mî par esse deo videtur,
Ille, si fas est, superare divos,
Qui sedens adversus identidem te
Spectat, et audit
Dulce ridentem, misero quod omnes
Eripit sensus mihi: nam simul te,
Lesbia, adspexi, nihil est super mî
. . . .

impression si profonde, que le soir je n'ai pu faire honneur aux mets les plus exquis, et que le sommeil s'est éloigné de mes yeux. Agité, palpitant sur ma couche brûlante, j'ai passé la nuit à desirer le jour, pour jouir encore de ta vue et des charmes de ton entretien. Enfin la langueur et l'affaissement ont succédé à cette longue tourmente, et j'ai profité de ce moment de calme pour confier mes ennuis à ces vers. Ah! Licinius, ne dédaigne pas les vœux de Catulle. Il est une divinité qui se plaît à humilier les superbes: prends garde de l'irriter et de provoquer sa vengeance.

A LESBIE.

Il est l'égal d'un dieu, il est au-dessus des dieux mêmes, l'heureux amant qui, les yeux attachés sur les tiens, te voit, t'écoute, et s'enivre du charme de ce sourire qui pour jamais a troublé ma raison.

A ton aspect, Lesbie, ma langue s'embarrasse, un feu subtil circule dans mes veines,

Lingua sed torpet. Tenuis sub artus
Flamma demanat, sonitu suopte
Tintinant aures. Geminâ teguntur
Lumina nocte.

. . . .

Otium, Catulle, tibi molestum est.
Otio exultas, nimiùmque gaudes.
Otium reges priùs, et beatas
Perdidit urbes.

IN NONIUM ET VATINIUM.

QUID est, Catulle, quid moraris emori?
Sellâ in curuli Struma Nonius sedet:
Per consulatum pejerat Vatinius.
Quid est, Catulle, quid moraris emori?

DE QUODAM ET CALVO.

RISI nescio quem modò in coronâ,
Qui, quum mirificè Vatiniana
Meus crimina Calvus explicâsset,

un tintement subit bourdonne autour de moi, mes yeux se couvrent d'un voile épais.

. . . .

Prends-y garde, Catulle, l'inaction te sera funeste. Elle a pris trop d'empire sur ton ame. N'oublie pas qu'elle a perdu les rois et les empires.

SUR NONIUS ET VATINIUS.

Meurs, Catulle, tu as trop vécu d'un jour. Le dégoûtant Nonius souille la chaise curule, le parjure Vatinius jure par le consulat. Meurs, Catulle, tu as trop vécu d'un jour.

MOT SUR CALVUS.

J'ai ri de bon cœur l'autre jour dans une assemblée, où mon cher Calvus dévoilait merveilleusement les crimes de Vatinius. Tout-à-

Admirans ait hæc, manusque tollens:
Dî magni, salaputium disertum!

. . . .

IN CÆSARIS CINÆDOS.

OTHONIS caput oppidò pusillum,
Subtile et leve peditum Libonis,
Vetti, rustice, semilauta crura,
Si non omnia, displicere vellem
Tibi, et Fuffetio seni recocto.
Irascere iterùm meis ïambis
Inmerentibus, unice imperator.

AD CAMERIUM.

ORAMUS, si fortè non molestum est,
Demonstres, ubi sint tuæ tenebræ.
Tè in campo quæsivimus minore,
Te in circo, te in omnibus tabellis.
Te in templo superi Jovis sacrato,

coup un inconnu, qui l'admirait, s'écrie en levant les mains au ciel : Grands dieux ! l'éloquent petit bout d'homme que voilà !

CONTRE LES MIGNONS DE CÉSAR.

Juge délicat en fait de beauté, toi dont les mignons font tant d'honneur à ton goût, tu pousses le discernement, dit-on, jusqu'à priser la tête de fuseau d'Othon, les jambes dégoûtantes de Vettius, et les exhalaisons traîtresses dont Libon est si prodigue. Fuffétius, ce vieux débauché, partage ton admiration. C'est bien fait à vous. Mais gare les épigrammes. Mes ïambes sont tout prêts. Grand capitaine ! ils narguent pour la seconde fois ton courroux.

A CAMÉRIUS.

De grace, Camérius, s'il n'y a pas d'indiscrétion dans mes instances, apprends-moi donc où tu vas te claquemurer. Champ de Mars, cirque, boutiques et bains, galerie de Pompée, j'ai tout parcouru, point de Camérius. Toutes

In Magni simul ambulatione :
Fœmellas omnes, amice, prendi,
Quas vultu vidi tamen sereno ;
Has vel te sic ipse flagitabam :
Camerium mihi, pessimæ puellæ....
Quædam, inquit, nudum sinum reducens,
En hîc in roseis latet papillis.
Sed te jam ferre Herculeî labos est.
Tanto te in fastu negas, amice!
Dic nobis ubi sis futurus. Ede hoc
Audacter : committe, crede luci.
Num te lacteolæ tenent puellæ?
Si linguam clauso tenes in ore,
Fructus projicies amoris omnes.
Verbosâ gaudet Venus loquelâ.
Vel, si vis, licet obseres palatum,
Dum vestri sim particeps amoris :
Non custos si fingar ille Cretum,
Non si Pegaseo ferar volatu,
Non Ladas si ego, pennipesve Perseus,
Non Rhesi niveæ citæque bigæ :
Adde huc plumipedes, volatilesque,
Ventorumque simul require cursum,
Quos junctos, Cameri, mihi dicares :
Defessus tamen omnibus medullis,
Et multis languoribus peresus
Essem, te, mî amice, quæritando.

les jolies filles de Rome, à l'air coquet, à l'œil agaçant, je les ai arrêtées pour leur demander de tes nouvelles. Aimables friponnes, leur disais-je, qu'avez-vous fait de Camérius?... — « Camérius! me répondit la plus étourdie, en découvrant un sein d'albâtre, c'est ici qu'il se cache, là, entre ces deux boutons de rose ».

Ma foi! te déterrer, c'est un des travaux d'Hercule. Allons, cesse de me tenir rigueur; dis-moi tout, où tu es, où tu dois être, plus de mystère. Est-ce quelque tendron caressant qui te recèle? Fort bien; mais ne sais-tu pas que taire ses plaisirs, c'est en perdre la moitié? Vénus aime l'éclat, Vénus aime à jaser. Mais tu te piques d'être discret! à la bonne heure; sois-le pour tout le monde, excepté moi, et fais-moi le confident de tes amours. Autrement, eussé-je les ailes de Dédale ou de Persée, le vol impétueux de Pégase, la vîtesse de Ladas ou des chevaux de Rhésus, la rapidité des fils de Borée, des oiseaux et des vents réunis et soumis à mes ordres, je tomberais mille fois d'épuisement et de lassitude avant de parvenir à te rencontrer.

AD M. CATONEM PORCIUM.

O rem ridiculam, Cato, et jocosam,
Dignamque auribus, et tuo cachinno!
Ride, quicquid amas, Cato, Catullum:
Res est ridicula, et nimis jocosa.
Deprendi modò pupulum puellæ
Trusantem. Hunc ego, si placet Dionæ,
Pro telo rigidâ meâ cecidi.

IN MAMURRAM ET CÆSAREM.

Pulchrè convenit improbis cinædis
Mamurræ pathicoque, Cæsarique,
Nec mirum: maculæ pares utrisque,
Urbana altera, et illa Formiana,
Impressæ resident, nec eluentur.
Morbosi pariter, gemelli utrique:
Uno in lectulo, erudituli ambo:
Non hic, quàm ille magis vorax adulter,
Rivales socii et puellularum,
Pulchrè convenit improbis cinædis.

A CATON.

L'AVENTURE est trop plaisante! Tu vas rire, mon cher Caton; toi qui aimes les bons contes, tu vas en rire pour l'amour de moi. Je viens de surprendre un joli enfant, que ma nymphe initiait complaisamment aux plus doux mystères. J'ai percé le petit drôle d'un trait vengeur, et Vénus a souri de ma vengeance.

CONTRE CÉSAR ET MAMURRA.

VIL Mamurra! efféminé César! que vous êtes bien faits l'un pour l'autre! Tous deux déshonorés, l'un à Rome, l'autre à Formies, tous deux flétris de stigmates indélébiles, tous deux formés à la même école de lubricité, tous deux infatigables athlètes dans la lice amoureuse, et portant les honteuses cicatrices de la débauche, tous deux rivaux des deux sexes; deux jumeaux n'ont pas plus de ressemblance. Couple infâme! que vous êtes bien faits l'un pour l'autre!

AD CÆLIUM, DE LESBIA.

Cæli, Lesbia nostra, Lesbia illa,
Illa Lesbia, quam Catullus unam
Plus, quàm se, atque suos amavit omnes:
Nunc in quadriviis, et angiportis,
Glubit magnanimos Remi nepotes.

DE RUFA ET RUFULO.

Bononiensis Rufa Rufulum fellat,
Uxor Menenî, sæpè quam in sepulchretis
Vidistis ipso rapere de rogo cœnam,
Quùm devolutum ex igne prosequens panem
Ab semiraso tunderetur ustore.

SUR LESBIE.

Ma Lesbie, Cælius, cette Lesbie adorée, que Catulle aimait plus que lui-même, et plus que tous les siens à-la-fois, eh bien! cette Lesbie, ornement aujourd'hui des coins de rue et des carrefours, se prête complaisamment à tous les goûts des magnanimes descendans de Romulus.

SUR RUFA.

Rufulus a trouvé dans Rufa de Bologne une complaisance à toute épreuve. A quel caprice du plus dégoûtant libertinage pourrait se refuser la femme de Ménénius, une abandonnée, réduite à vivre aux dépens du bûcher des morts, et de courir après le pain qu'elle en a fait tomber, et qui roule devant elle, au hasard d'être maltraitée par l'esclave public qui garde les tombeaux?

FRAGMENTUM.

NUM te leæna montibus Libyssinis,
Aut Scylla latrans infimâ inguinum parte,
Tam mente durâ procreavit ac tetrâ:
Ut supplicis vocem in novissimo casu
Contemptam haberes! ô nimis fero corde!....

JULIÆ ET MALLII
EPITHALAMIUM.

COLLIS ô Heliconei
Cultor, Uraniæ genus,
Qui rapis teneram ad virum
Virginem, ô Hymenæe Hymen,
Hymen, ô Hymenæe!

Cinge tempora floribus
Suaveolentis amaraci:
Flammeum cape; lætus huc,
Huc veni, niveo gerens
Luteum pede soccum.

FRAGMENT.

Cruelle! est-ce une lionne de Libye, est-ce l'affreuse Scylla entourée de sa meute aboyante qui t'a donné le jour? Est-ce d'elles que tu tiens cette insensibilité barbare qui te fait dédaigner la voix suppliante d'un malheureux qui meurt d'amour? Cœur sans pitié! seras-tu toujours inflexible ?

EPITHALAME

DE JULIE ET DE MALLIUS.

Fils de Vénus Uranie, toi qu'on révère sur l'Hélicon, toi qui livres la vierge timide entre les bras d'un époux, Hymen, dieu d'hyménée, nous implorons ton pouvoir.

Ceins ton front d'odorantes marjolaines ; n'oublie pas le voile nuptial, ni le brodequin jaune qui pare tes pieds plus blancs que la neige.

Excitusque hilari die,
Nuptialia concinens
Voce carmina tinnulâ,
Pelle humum pedibus: manu
Pineam quate tædam.

Namque Julia Mallio,
Qualis Idalium colens
Venit ad Phrygium Venus
Judicem, bona cum bonâ
Nubit alite virgo,

Floridis velut enitens
Myrtus Asia ramulis,
Quos Hamadryades deæ
Ludicrum sibi roscido
Nutriunt humore.

Quare age huc aditum ferens
Perge linquere Thespiæ
Rupis Aonios specus,
Lympha quos super irrigat
Frigerans Aganippe;

Ac domum dominam voca
Conjugis cupidam novi,
Mentem amore revinciens,
Ut tenax hedera huc et huc
Arborem implicat errans.

Viens en ce jour de fête porter la joie dans tous les cœurs ; répète d'une voix mélodieuse l'hymne nuptial, dont tes pas mesurés marquent la cadence, et secoue la torche qui brille dans ta main.

Telle que Vénus, ornement des bocages d'Idalie, s'offrit jadis au berger Phrygien;

Ou telle qu'un myrte aux rameaux fleuris, favori des Hamadryades qui l'abreuvent de rosée ; telle Junia, cette vierge qui réunit la pudeur et la beauté, va s'engager à Mallius sous les plus heureux auspices.

Porte donc ici tes pas, et quitte pour un moment les hauteurs de Thespie, et les grottes d'Aonie, que l'urne Aganippide rafraîchit de ses ondes intarissables ;

Appelle la beauté qui soupire après un époux ; viens enchaîner son cœur des lacs d'amour, comme le lierre dont les bras flexibles errent et s'entrelacent autour de l'ormeau.

Vos item simul integræ
Virgines, quibus advenit
Par dies, agite, in modum
Dicite, ô Hymenææ Hymen,
Hymen ô Hymenææ!

Ut lubentiùs audiens,
Se citarier ad suum
Munus, huc aditum ferat
Dux bonæ Veneris, boni
Conjugator Amoris.

Quis deus magis ah magis
Est petendus amantibus?
Quem colent homines magis
Cœlitum? O Hymenææ Hymen,
Hymen ô Hymenææ!

Te suis tremulus parens
Invocat, tibi virgines
Zonulâ soluunt sinus,
Te timens cupidâ novos
Captat aure maritos.

Tu fero juveni in manus
Floridam ipse puellulam
Matris è gremio suæ
Dedis. O Hymenææ Hymen,
Hymen ô Hymenææ!

Et vous, vierges pures, dont le cœur palpite dans l'attente de la même journée, chantez ensemble : Hymen, dieu d'hyménée.

Qu'attendri par vos chants, il vienne, suivi de l'Amour heureux, présider à la fête, et serrer les plus beaux nœuds que Vénus se soit plu à former.

Eh ! quel dieu plus favorable aux vœux des amans ? Quel dieu plus digne de nos hommages? Hymen, dieu d'hyménée !

Le père, tremblant sous le poids de l'âge, t'invoque pour ses enfans. Les vierges, en ton honneur, dénouent leurs chastes ceintures ; et la jeune fille, craintive et curieuse, prête l'oreille, quand on parle de tes mystères.

C'est toi qui ravis au sein maternel la tendre et fraîche beauté, pour la livrer aux desirs ardens d'un époux. Hymen, dieu d'hyménée !

Nil potest sine te Venus
Fama quod bona comprobet,
Commodi capere. At potest,
Te volente. Quis huic deo
Compararier ausit?

Nulla quit sine te domus
Liberos dare, nec parens
Stirpe vincier. At potest,
Te volente. Quis huic deo
Compararier ausit?

Quæ tuis careat sacris
Non queat dare præsides
Terra finibus. At queat,
Te volente. Quis huic deo
Compararier ausit?

Claustra pandite januæ:
Virgo adest. Viden, ut faces
Splendidas quatiunt comas?
Sed moraris, abit dies,
Prodeas, nova nupta.

Tardet ingenuus pudor,
Quæ tamen magis audiens
Flet, quòd ire necesse sit.
Sed moraris, abit dies,
Prodeas, nova nupta.

Sans toi, Vénus n'a point de plaisirs avoués par l'honneur ; d'un mot tu les épures. Quel dieu peut égaler tes bienfaits?

Sans toi, point de maison qui se perpétue, point d'appui sur qui repose l'espoir d'une famille ; d'un mot, tu l'assures. Dieu puissant ! qui peut t'égaler ? Hymen, dieu d'hyménée !

Sans ton culte sacré, la terre méconnaît les loix bienfaisantes de la propriété ; d'un mot, tu l'assures. Quel dieu peut égaler ta puissance?

Ouvrez les portes du palais, la vierge s'avance. Déjà les flambeaux agitent leur chevelure d'or. Vierge timide, parais; le jour fuit, plus de retard.

La pudeur ralentit ses pas ; et quoique déjà plus docile, elle pleure en apprenant qu'il faut partir.... Jeune vierge, le jour fuit, plus de retard.

Flere desine. Non tibi,
Aurunculeja, periculum est,
Ne qua fœmina pulchrior
Clarum ab Oceano diem
Viderit venientem.

Talis in vario solet
Divitis domini hortulo
Stare flos hyacinthinus.
Sed moraris, abit dies,
Prodeas, nova nupta.

Prodeas, nova nupta, si
Jam videtur, ut audias
Nostra verba, viden ? faces
Aureas quatiunt comas.
Prodeas, nova nupta.

Non tuus levis in malâ
Deditus vir adulterâ,
Probra turpia persequens,
A tuis teneris volet
Secubare papillis:

Lenta qui velut assitas
Vitis implicat arbores,
Implicabitur in tuum
Complexum. Sed abit dies,
Prodeas, nova nupta.

Essuie tes larmes ; ta beauté peut paraître sans craindre de rivale. Jamais plus belle épouse ne vit l'aurore annoncer un plus beau jour.

Telle dans un riant jardin s'élève la jacinthe au milieu des fleurs qui composent sa cour ;... mais tu tardes trop, jeune épouse, hâte-toi, le jour s'avance.

Parais enfin, prête l'oreille à nos avis salutaires. Vois les flambeaux faire ondoyer leurs gerbes d'or ; parais, nouvelle épouse.

Ton époux n'ira point chercher dans un lit adultère des plaisirs honteux et faciles ; toujours amoureux, toujours fidèle, jamais il ne se dégagera de tes bras caressans.

Comme la vigne serpente autour de l'arbre qui la soutient, il s'enlacera de lui-même dans tes embrassemens.... Mais le jour fuit, jeune épouse, précipite tes pas.

O beata nec atra nox !
O cubile, quot omnibus
Candido pede lectulis !...
Sed moraris, abit dies,
Prodeas, nova nupta.

Quæ tuo veniunt hero,
Quanta gaudia, quæ vagâ
Nocte, quæ mediâ die
Gaudeat !.... Sed abit dies,
Prodeas, nova nupta.

Tollite, ô pueri, faces,
Flammeum video venire.
Ite, concinite, in modum,
Io, Hymen Hymenæe, io,
Io, Hymen Hymenæe !

Neu diù taceat procax
Fescennina locutio,
Neu nuces pueris neget
Desertum domini audiens
Concubinus amorem.

Da nuces pueris, iners
Concubine, satis diù
Lusisti nucibus : lubet
Jam servire Thalassio,
Concubine, nuces da.

O nuit voluptueuse! Lit brillant, que décore l'ivoire!....

Fortuné témoin du bonheur de ton maître, que de délices tu lui prépares ! que de plaisirs sans cesse renaissans! que de voluptés que le jour dispute à la nuit!

Enfans, emportez les flambeaux; je vois l'épouse qui s'avance, couverte du voile de la pudeur. Allez, répétez en chœur : Triomphe, Hymen, dieu d'hyménée.

Que les airs retentissent de vos chansons folâtres ; la fête permet un peu de licence ; et toi, favori d'hier, délaissé aujourd'hui, jette à ces enfans les noix que l'usage leur abandonne.

Ce jeu de leur âge ne convient plus au tien. L'hymen dont Mallius suit les loix, rend désormais ton ministère inutile.

Sordebant tibi villicæ,
Concubine, hodiè atque heri;
Nunc tuum cinerarius
Tondet os, miser ah miser
Concubine, nuces da.

Diceris malè te à tuis,
Unguentate, glabris, marite,
Abstinere, sed abstine;
Io, Hymen Hymenæe, io;
Io, Hymen Hymenæe!

Scimus hæc tibi quæ licent
Sola cognita: sed marito
Ista non eadem licent.
Io, Hymen Hymenæe, io;
Io, Hymen Hymenæe!

Nupta tu quoque, quæ tuus
Vir petet, cave ne neges,
Ne petitum aliundè eat.
Io, Hymen Hymenæe, io;
Io, Hymen Hymenæe!

En tibi domus ut potens,
Et beata viri tui,
Quæ tibi, sine, serviet,
Io, Hymen Hymenæe, io;
Io, Hymen Hymenæe!

Hier encore, fier de la faveur du maître, tu dédaignais les avances des jeunes filles. Aujourd'hui tes beaux cheveux vont tomber sous le fer; favori disgracié, donne à ces enfans les noix qu'ils attendent.

Mallius, ces esclaves, dont les joues ne sont pas encore ombragées d'un léger duvet, offraient, dit-on, des distractions à tes jeunes et impatiens desirs.

Ces plaisirs pouvaient être permis à la fougue de la jeunesse; mais les chastes loix de l'hymen te les interdisent désormais. Chante avec moi l'Hymen, &c.

Et toi, jeune épouse, garde-toi de rien refuser à ses desirs légitimes; ou crains que, fatigué de tes refus, il ne porte ailleurs son hommage. Chantons, &c.

Te voilà dans la maison d'un époux. L'opulence t'y accueille; permets-lui de prévenir tes moindres vœux.

Usque dum tremulum movens
Cana tempus anilitas
Omnia omnibus annuit.
Io, Hymen Hymenæe, io;
Io, Hymen Hymenæe!

Transfer omine cum bono
Limen aureolos pedes,
Rasilemque subi forem.
Io, Hymen Hymenæe, io;
Io, Hymen Hymenæe!

Adspice intùs ut accubans
Vir tuus Tyrio in toro,
Totus immineat tibi.
Io, Hymen Hymenæe, io;
Io, Hymen Hymenæe!

Illi non minùs, ac tibi
Pectore uritur intimo
Flamma, sed penitè magis.
Io, Hymen Hymenæe, io;
Io, Hymen Hymenæe!

Mitte brachiolum teres,
Prætextate, puellulæ;
Jam cubile adeat viri.
Io, Hymen Hymenæe, io;
Io, Hymen Hymenæe!

Un jour, cette belle tête, courbée sous le poids de l'âge, se couvrira de cheveux blancs; profite du temps qui s'envole. Chantons, &c.

Les augures sont favorables; que ton pied mignon franchisse le seuil brillant de la chambre nuptiale. Hymen, &c.

Ton époux t'attend sur ce lit de pourpre; ivre de desirs, ses yeux te dévorent, ses bras s'ouvrent pour te recevoir. Hymen, &c.

Comme le tien, et plus profondément encore, son cœur brûle de tous les feux de l'amour. Hymen, &c.

Jeune conducteur de l'épousée, quitte enfin son bras d'ivoire. Elle approche du lit nuptial. Hymen, &c.

Vos bonæ senibus viris
Cognitæ benè fœminæ,
Collocate puellulam.
Io, Hymen Hymenææ, io;
Io, Hymen Hymenææ!

Jam licet venias, marite.
Uxor in thalamo est tibi
Ore floridulo nitens:
Alba parthenice velut,
Luteumve papaver.

At, marite, ità me juvent
Cœlites! nihilominùs
Polcher es: neque te Venus
Negligit. Sed abit dies:
Perge, ne remorare.

Non diù remoratus es.
Jam venis. Bona te Venus
Juverit: quoniam palàm
Quod cupis, capis, et bonum
Non abscondis amorem.

Ille polviis Erythri
Siderumque micantium
Subducat numerum priùs,
Qui vostri numerare volt
Multa millia ludi.

Et vous, épouses respectables, dont les vertus éprouvées ont fait le bonheur d'un seul époux, placez la victime sur l'autel qui l'attend. Hymen, &c.

Heureux amant! il t'est permis d'approcher. Brillante de fraîcheur et de beauté, ton épouse va te laisser moissonner ses lys et ses roses. Hymen, &c.

Mais l'époux a-t-il moins de charmes? Non, les dieux m'en sont témoins. Il est également cher à Vénus.... Le jour fuit; Mallius, avance, ne te laisse pas desirer.

Le voici. Charmante impatience! Puisse Vénus te combler de ses faveurs! Jouis sans mystère; ton amour est légitime, et l'objet de tes feux est trop beau pour les dissimuler.

Quelle moisson de baisers! On compterait plutôt les feux brillans de la voûte étoilée, et les grains de sable des rivages.

Ludite, ut lubet, et brevi
Liberos date. Non decet
Tam vetus sine liberis
Nomen esse: sed indidem
Semper ingenerari.

Torquatus volo parvolus
Matris è gremio suæ
Porrigens teneras manus,
Dulce rideat ad patrem
Semihiante labello.

Sit suo similis patri
Mallio, et facilè insciis
Noscitetur ab omnibus,
Et pudicitiam suæ
Matris indicet ore.

Talis illius à bonâ
Matre laus genus adprobet,
Qualis unica ab optimâ
Matre Telemacho manet
Fama Penelopeo.

Claudite ostia, virgines:
Lusimus satis. At, boni
Conjuges, benè vivite, et
Munere assiduo valentem
Exercete juventam.

Livrez-vous à tous vos transports; que de vos jeux naissent de tendres rejetons qui propagent un nom trop illustre pour le laisser éteindre.

Puisse bientôt un aimable Torquatus tendre ses faibles mains, du sein de sa mère, vers l'auteur de ses jours, et lui sourire d'une bouche demi-close !

Puissent ses traits enfantins, garans des vertus maternelles, rappeler les traits de son père, et le faire reconnaître pour son fils!

Puisse la gloire méritée de sa mère attester la noblesse de sa race, comme la chasteté de Pénélope jadis rejaillit sur Télémaque!

Le sanctuaire va se fermer, cessez vos chants, belles compagnes de l'épouse; et vous, époux assortis, jouissez dans les bras l'un de l'autre de tous les trésors du bel âge et de l'amour.

HEROICA.

CARMEN NUPTIALE.

JUVENES.

VESPER adest, juvenes, consurgite; vesper Olympo
Expectata diù vix tandem lumina tollit.
Surgere jam tempus, jam pingues linquere mensas;
Jam veniet virgo, jam dicetur Hymenæus.
Hymen, ô Hymenææ, Hymen, ades, ô Hymenææ!

PUELLÆ.

Cernitis, innuptæ, juvenes? Consurgite contrà.
Nimirùm Oetæos ostendit Noctifer ignes.
Sic certè est; viden' ut perniciter exsiluêre?
Non temerè exsiluêre; canent quod vincere par est.
Hymen, ô Hymenææ, Hymen, ades, ô Hymenææ!

JUVENES.

Non facilis nobis, æquales, palma parata est.
Aspicite, innuptæ secum ut meditata requirant.

PIÈCES HÉROÏQUES.

CHANT NUPTIAL.

CHOEUR DE JEUNES GARÇONS.

Levons-nous, amis, l'étoile du soir vient de paraître. Hesper brille ; il annonce enfin l'heure desirée. Levons-nous ; il est temps de quitter ces tables somptueuses. L'épouse va venir, et tout va retentir des chants d'hymen. Viens, Hymen, dieu d'hyménée!

CHOEUR DE JEUNES FILLES.

Jeunes vierges! l'étoile du soir nous donne aussi le signal. Voyez-vous ces jeunes gens ! comme ils s'élancent ! comme ils bondissent ! Cet empressement annonce l'espoir de vaincre. Allons, imitons leur exemple, écoutons leurs chants, et tâchons de leur disputer la victoire. Viens, Hymen, &c.

LES JEUNES GARÇONS.

Amis, la palme ne sera pas facile à cueillir. Regardez nos rivales ! comme elles ont l'air

Non frustrà meditantur : habent memorabile quod sit.
Nec mirum : totâ penitùs quæ mente laborent.
Nos aliò mentes, aliò divisimus aures :
Jure igitur vincemur. Amat victoria curam.
Quare nunc animos saltem committite vestros :
Dicere jam incipient, jam respondere decebit.
Hymen, ô Hymenæe, Hymen, ades, ô Hymenæe!

PUELLÆ.

Hespere, qui cœlo fertur crudelior ignis?
Qui gnatam possis complexu avellere matris,
Complexu matris retinentem avellere gnatam,
Et juveni ardenti castam donare puellam?
Quid faciant hostes captâ crudelius urbe?
Hymen, ô Hymenæe, Hymen, ades, ô Hymenæe!

JUVENES.

Hespere, qui cœlo lucet jucundior ignis?
Qui desponsa tuâ firmes connubia flammâ,
Quæ pepigêre viri, pepigerunt ante parentes,
Nec junxêre priùs, quàm se tuus extulit ardor.
Quid datur à divis felici optatius horâ?
Hymen, ô Hymenæe, Hymen, ades, ô Hymenæe!

pensif ! Cette rêverie annonce de grands projets. Un seul objet les captive ; et nous, mille distractions ont égaré nos esprits et nos yeux. Nous serons vaincus, amis, et nous devons l'être. La victoire est coquette, et nous ne l'avons pas courtisée. Ayons au moins la gloire de la disputer. Bientôt elles vont commencer le chant nuptial, apprêtons-nous à répondre. Viens, Hymen, &c.

LES JEUNES FILLES.

Hesper ! astre cruel ! c'est toi qui ravis une fille timide aux embrassemens de sa mère, d'une mère éplorée qui la retient en vain. C'est toi qui livres ces trésors d'amour et d'innocence aux desirs ardens d'un jeune audacieux. Astre cruel ! que ferait de plus l'ennemi dans une ville prise d'assaut? Hymen, &c.

LES JEUNES GARÇONS.

Hesper ! astre charmant ! c'est à la lueur de ton flambeau que l'Amour serre les nœuds de l'hymen, de l'hymen convenu d'avance entre les parens des époux. Ce sont tes feux brillans qui président à leurs premières caresses. Hesper ! astre charmant ! l'heure fortunée de ton retour n'est-elle pas le plus doux bienfait des dieux? Viens, Hymen, &c.

PUELLÆ.

Hesperus è nobis, æquales, abstulit unam.
Namque tuo adventu vigilat custodia; semper
Nocte latent fures, quos idem sæpè revertens,
Hespere, mutato comprendis nomine eosdem.

JUVENES.

At lubet innuptis ficto te carpere questu.
Quid tum si carpunt, tacitâ quem mente requirunt?
Hymen, ô Hymenæe, Hymen, ades, ô Hymenæe!

PUELLÆ.

Ut flos in septis secretus nascitur hortis,
Ignotus pecori, nullo contusus aratro,
Quem mulcent auræ, firmat sol, educat imber,
Multi illum pueri, multæ optavêre puellæ:
Idem quùm tenui carptus defloruit ungui,
Nulli illum pueri, nullæ optavêre puellæ:
Sic virgo, dum intacta manet, dum cara suis est:
Quùm castum amisit polluto corpore florem,
Nec pueris jucunda manet, nec cara puellis.
Hymen, ô Hymenæe, Hymen, ades, ô Hymenæe!

LES JEUNES FILLES

Hesper ! tu nous enlèves une de nos compagnes. Vainement à ton lever notre amitié veille encore sur elle. Bientôt la nuit prête son ombre au ravisseur, dans les bras duquel tu la retrouves encore, lorsque, sous un autre nom, tu viens nous annoncer le jour. Hymen, &c.

LES JEUNES GARÇONS.

Hesper, ne t'offense pas de ces reproches simulés ; leur bouche t'accuse, mais leur cœur t'applaudit. Viens, Hymen, &c.

LES JEUNES FILLES.

Voyez cette fleur née dans un jardin solitaire, à l'abri des troupeaux indiscrets, respectée du fer ennemi, caressée du zéphyr, ménagee du soleil, abreuvée des pleurs de l'aurore; elle est l'objet des desirs des bergers et des bergères d'alentour. Mais à peine séparée de sa tige, flétrie, dédaignée, elle n'obtient plus même un regard. Telle une vierge pudique, tant qu'elle reste pure, captive tous les hommages. Mais a-t-elle laissé cueillir à l'hymen la fleur qui fait tout son prix, elle perd tous ses droits à l'amour d'un sexe, à l'amitié de l'autre. Hymen, &c.

JUVENES.

Ut vidua in nudo vitis quæ nascitur arvo,
Nunquàm se extollit, nunquàm mitem educat uvam,
Sed tenerum prono deflectens pondere corpus,
Jam jam contingit summum radice flagellum,
Hanc nulli agricolæ, nulli accoluêre juvenci:
At si fortè eadem est ulmo conjuncta marito,
Multi illam agricolæ, multi accoluêre juvenci.
Sic virgo, dum intacta manet, dum inculta senescit.
Quùm par connubium maturo tempore adepta est,
Cara viro magis, et minùs est invisa parenti.
Hymen, ô Hymenæe, Hymen, ades, ô Hymenæe!

CHORUS.

At tu ne pugna cum tali conjuge virgo!
Non æquum est pugnare, pater quoi tradidit ipse,
Ipse pater cum matre, quibus parere necesse est.
Virginitas non tota tua est; ex parte parentûm est:
Tertia pars patri data, pars data tertia matri,
Tertia sola tua est: noli pugnare duobus,
Qui genero sua jura simul cum dote dederunt.
Hymen, ô Hymenæe, Hymen, ades, ô Hymenæe!

LES JEUNES GARÇONS.

Voyez-vous cette vigne isolée dans un champ découvert ? Privée d'appui, jamais elle ne s'élève, jamais elle ne donne une grappe mûre et parfumée ; mais, courbée sous son propre poids, elle voit ses rameaux languissans ramper au niveau de ses racines, sans appeler ni les soins du vigneron, ni l'effort du taureau laborieux. Telle la vierge qui a fui les nœuds légitimes de l'hymen, sèche et vieillit dans un célibat triste et stérile. Mais cette vigne vient-elle à rencontrer l'appui marital d'un jeune ormeau ? Elle trouve bientôt des taureaux et des vignerons dont les sueurs la fécondent. Ainsi la vierge qu'un hymen assorti enchaîne dans la fleur de l'âge, devient chère à son époux, et cesse d'être à charge à ses parens. Viens, Hymen, &c.

CHOEUR GÉNÉRAL.

Vierge timide, cesse de résister aux desirs d'un époux. Il t'a reçue des mains d'un père tendre et d'une mère chérie. Tous deux lui ont remis leurs droits sur un trésor qui ne t'appartient qu'à moitié, mais qu'il aime à tenir tout entier de ton amour. Viens, Hymen, dieu d'hyménée.

DE BERECYNTHIA ET ATY.

SUPER alta vectus Atys celeri rate maria
Phrygium nemus citato cupidè pede tetigit,
Adiitque opaca silvis redimita loca deæ:
Stimulatus ubi furenti rabie, vagus animi
Devolvit illa acuta sibi pondera silice.
Itaque ut relicta sensit sibi membra sine viro:
Et jam recente terræ sola sanguine maculans,
Niveis citata cepit manibus leve tympanum.
Tympanum, tubam, Cybele, tua, mater, initia:
Quatiensque terga tauri teneris cava digitis,
Canere hoc suis adorta est tremebunda comitibus:
Agite, ite ad alta, Gallæ, Cybeles nemora simul,
Simul ite, Dindymenæ dominæ vaga pecora,
Aliena quæ petentes, velut exules, loca celerè
Sectam meam executæ duce me, mihi comites
Rapidum salum tulistis, truculentaque pelagi,
Et corpus evirâstis Veneris nimio odio
Hilarate concitatis erroribus animum.
Mora tarda mente cedat. Simul ite: sequimini
Phrygiam ad domum. Cybeles, Phrygia ad nemora deæ,
Ubi cymbalum sonat vox, ubi tympana reboant.
Tibicen ubi canit Phryx curvo grave calamo,

ATYS ET CYBÈLE.

Atys, franchissant les mers sur un vaisseau rapide, aborde impatient aux rivages Phrygiens, et s'enfonce dans les bois épais consacrés à la mère des dieux. Là, furieux, égaré, dans son fougueux délire, son bras s'arme d'une pierre tranchante, et le prive des attributs de la virilité. A peine a-t-il perdu la dignité d'homme, à peine son sang a-t-il rougi la terre, qu'il saisit brusquement le tambour sonore, et le clairon aigu, signal des mystères de Cybèle. Déjà retentit sous ses doigts délicats la peau bruyante du taureau, et bientôt, plein d'un trouble fanatique, sa voix efféminée rappelle autour de lui ses compagnons dégénérés comme leur chef. « Corybantes, s'écrie-t-il, » gravissons ces hauteurs et ces bois consacrés » à Cybèle. Troupeau vagabond de Dyndimène, » compagnons fidèles de ma fuite, vous qui, » sous mes ordres, avez fendu les flots écu» mans, bravé la mer en courroux, et, par » haine pour Vénus, dépouillé votre sexe, par» courons ensemble ces climats lointains où » nous a portés l'exil. Suivez-moi; la déesse

Ubi capita Mænades vi jaciunt hederigeræ,
Ubi sacra sancta acutis ululatibus agitant,
Ubi suevit illa divæ volitare vaga cohors.
Quò nos decet citatis celebrare tripudiis.

Simul hæc comitibus Atys cecinit nova mulier,
Thiasus repentè linguis trepidantibus ululat.
Leve tympanum remugit, cava cymbala recrepant :
Viridem citus adit Idam properante pede chorus,
Furibunda simul, anhelans, vaga, vadit, animi egens,
Comitata tympano Atys per opaca nemora dux,
Veluti juvenca vitans onus indomita jugi.
Rapidæ ducem sequuntur Gallæ properipedem.
Itaque, ut domum Cybeles tetigêre lassulæ,
Nimio è labore somnum capiunt sine Cerere.
Piger his labantes languore oculos sopor operit.
Abit in quiete molli rabidus furor animi.

» nous appelle à son sanctuaire et dans ses bois » mystérieux. Là vous attendent une sainte ex» tase et l'oubli de tous les maux. N'entendez» vous pas le tambour qui bat et la cymbale » qui résonne? Plus de délais; courons au tem» ple où les sons graves de la flûte recourbée » inspirent le recueillement, où, dans un saint » vertige, la Ménade agite sa tête couronnée de » lierre, où l'écho répète ses hurlemens pro» longés, où bondit à l'aventure la suite errante » de la déesse. Volons, amis, et que nos bonds » impétueux s'associent à leurs danses sau» vages ».

A ces chants frénétiques de la Bacchante nouvelle, la troupe convulsive concerte d'affreux hurlemens. Le tambour résonne, la cymbale répond par un bruit éclatant, le chœur fanatique franchit les coteaux verdoyans du mont Ida. Furieuse, haletante, éperdue, hors d'elle-même, la prêtresse dégradée, Atys, le tambour en main, court à travers les halliers, comme la génisse indomptée qui fuit le joug. Ses compagnes la suivent d'un pas rapide. Enfin, parvenues au seuil du temple, épuisées, hors d'haleine, elles succombent sous le poids de la fatigue et de la faim. Un sommeil de plomb baisse leurs paupières appesanties, et leur rage s'éteint dans les douceurs du repos.

Sed ubi oris aurei sol radiantibus oculis
Lustravit æthera album, sola dura, mare ferum,
Pepulitque noctis umbras vegetis sonipedibus,
Ibi somnus excitum Atyn fugiens citus abiit,
Trepidantem eum recepit dea Pasithea sinu.
Ità de quiete molli rapidâ sine rabie,
Simul ipsa pectore Atys sua facta recoliiit,
Liquidâque mente vidit, sinè queis, ubique foret,
Animo æstuante rursùm reditum ad vada tetulit.
Ibi maria vasta visens lacrymantibus oculis,
Patriam adlocuta mœsta est ità voce miseriter:

Patria, ô mea creatrix; patria, ô mea genetrix,
Ego quam miser relinquens, dominos ut herifugæ
Famuli solent, ad Idæ tetuli nemora pedem.
Ut apud nivem et ferarum gelida stabula forem,
Et earum omnia adirem, furibunda, latibula:
Ubinam, aut quibus locis te positam, patria, rear?
Cupit ipsa pupula ad te sibi dirigere aciem,
Rabie ferâ carens dum breve tempus animus est;
Egone à meâ remota hæc ferar in nemora domo?

Patriâ, bonis, amicis, genitoribus abero?
Abero foro, palæstrâ, stadio, et gymnasiis?

Mais dès que le soleil a, de ses premiers rayons, doré la voûte éthérée, la terre opaque et la mer orageuse, dès que ses coursiers vigoureux ont chassé devant eux les ombres de la nuit, le sommeil s'envole d'une aile légère, et retourne dans les bras de sa fidelle Pasithée. Atys s'éveille en sursaut. Un doux assoupissement a calmé ses sens agités. Rendu à lui-même, il se rappelle ce qu'il a fait, ce qu'il a perdu, en quels lieux il se trouve; et, dans un nouveau délire, court aux funestes bords où son destin l'a jeté. Là, les yeux baignés de larmes et fixés sur l'immensité des mers, il soupire après sa patrie, et lui adresse ces mots d'une voix lamentable :

« O ma patrie, ô toi qui m'as vu naître; toi » dont les soins ont élevé mon enfance; toi » qu'Atys a fuie, comme un esclave qui se dé- » robe aux fers; toi que j'ai quittée pour les » antres glacés d'Ida, pour ces repaires qu'il » me faut disputer aux monstres qui les habi- » tent, où te chercher? où te retrouver? Que » ne peut, dans cet intervalle de raison, ma » vue devenir assez perçante, pour reconnaître » encore les bords heureux où j'ai reçu le » jour?

» Patrie, palais, champs fertiles, amis, fa- » mille, c'est donc pour ces forêts sombres et

Miser, ah miser! querendum est etiam atque etiam, anime.
Quod enim genus figuræ est, ego non quod obierim?
Ego puber, ego adolescens, ego ephœbus, ego puer,
Ego gymnasii fui flos, ego eram decus olei:
Mihi januæ frequentes, mihi limina tepida,
Mihi floridis corollis redimita domus erat,
Linquendum ubi esset orto mihi sole cubiculum.
Egone deûm ministra, et Cybeles famula ferar?
Ego Mænas, ego mei pars, ego vir sterilis ero?
Ego viridis algida Idæ nive amicta loca colam?
Ego vitam agam sub altis Phrygiæ columinibus
Ubi cerva silvicultrix, ubi aper nemorivagus?
Jam jam dolet, quod egi, jam jamque pœnitet.

Roseis ut huic labellis palans sonitus abît,
Geminas deorum ad aures nova nuncia referens,
Ibi juncta juga resolvens Cybele leonibus,
Lævumque pecoris hostem stimulans ita loquitur:
Agedum, inquit, age ferox, i, face ut hinc furoribus,
Face ut hinc furoris ictu reditum in nemora ferat,
Mea liberè nimis qui fugere imperia cupit:

» lointaines qu'Atys a pu vous abandonner ! » Adieu, cirque; adieu, gymnase, stade, arêne, » témoins de ma gloire et de mes triomphes, » vous n'entendrez pas mes plaintes et mes » regrets éternels. Malheureux Atys ! as-tu assez » subi d'étranges métamorphoses ? Enfant, » adulte, adolescent, jeune homme, tu fus un » temps l'honneur du ceste et du pugilat; où » sont ces courtisans, dont les flots inondaient » tes portiques? où sont ces guirlandes de fleurs » dont les colonnes de ton palais étaient ornées, » quand l'aurore t'arrachait aux bras du som- » meil? J'ai tout perdu; je ne suis plus qu'une » vile suivante de Cybèle, une Ménade, une » moitié de moi-même, frappée d'une honteuse » stérilité, condamnée à partager le sort du » cerf sauvage et la bauge du sanglier solitaire, » à traîner le reste de ma vie dans ces horribles » déserts, sous ces bois surchargés de neiges » éternelles. Qu'ai-je fait ?... Regrets impuis- » sans ! Inutile et tardif repentir ! »

A peine ces plaintes sont-elles échappées de ses lèvres de rose, et parvenues aux oreilles des dieux, que Cybèle détache de son char le plus farouche de ses lions; et, par ces mots, aiguillonne sa rage native : « Ministre de mes » vengeances, anime-toi de mes fureurs; fais- » les rentrer dans l'ame du parjure qui veut se

Age, cæde terga caudâ : tua verbera patere.
Face cuncta mugienti fremitu loca retonent.
Rutilam ferox torosâ cervice quate jubam.

Ait hæc minax Cybele, religatque juga manu,
Ferus ipse sese adhortans rapidum incitat animum :
Vadit, fremit, et refringit virgulta pede vago.
At ubi ultima albicantis loca littoris adiit,
Tenerumque vidit Atyn propè marmora pelagi;
Facit impetum. Ille demens fugit in nemora fera.
Ibi semper omne vitæ spatium famula fuit.

Dea, magna dea, Cybele, Dindymi dea domina,
Procul à meâ tuus sit furor omnis, hera, domo.
Alios age incitatos, alios age rabidos.

DE NUPTIIS PELEI

ET THETIDOS.

PELIACO quondam prognatæ vertice pinus
Dicuntur liquidas Neptuni nâsse per undas
Phasidos ad fluctus, et fines Aetæos :

» révolter contre mes loix. Va, cours, bats tes » flancs de ta queue terrible; hérisse sur ton » col musculeux ta crinière éclatante, et que » tout frémisse au loin de tes horribles rugis- » semens. »

Ainsi parla l'impitoyable déesse. Libre enfin, le monstre s'excite, irrite sa fureur, frémit de rage, et renverse les arbrisseaux qu'il heurte en bondissant. Déjà il touche aux bords que la mer a blanchis de son écume, apperçoit Atys, s'élance.... Atys fuit en femme timide, et c'est pour jamais que Cybèle l'enchaîne en esclave au pied de ses autels.

Cybèle! redoutable souveraine de Dindyme, écarte de mon asyle tes pieuses fureurs. Porte ailleurs ton enthousiasme divin, tes inspirations prophétiques, faveurs terribles qu'il faudrait acheter trop cher.

LES NOCES DE THÉTIS ET DE PÉLÉE.

JADIS le Phase et Colchos virent les pins antiques du Pélion flotter sur la plaine liquide, lorsque l'élite des héros de la Grèce, méditant

Quùm lecti juvenes Argivæ robora pubis
Auratam optantes Colchis avertere pellem,
Ausi sunt vada salsa citâ decurrere puppi,
Cærula verrentes abiegnis æquora palmis:
Diva quibus retinens in summis urbibus arces
Ipsa levi fecît volitantem flamine currum,
Pinea conjungens inflexæ texta carinæ.
Illa rudem cursu prima imbuit Amphitriten;
Quæ simul ac rostro ventosum proscidit æquor,
Tortaque remigio spumis incanuît unda,
Emersêre feri candente è gurgite vultus
Æquoreæ monstrum Nereides admirantes:
Illâque haudque aliâ viderunt luce marinas
Mortales oculi nudato corpore Nymphas
Nutricum tenùs extantes è gurgite cano.
Tum Thetidis Peleus incensus fertur amore,
Tum Thetis humanos non despexit hymenæos,
Tum Thetidi pater ipse jugandum Pelea sensit.

O nimis optato sæclorum tempore nati
Heroes, salvete, deûm genus, ô bona mater:
Vos ego sæpè meo, vos carmine compellabo.
Teque adeò eximiæ tædis felicibus aucte,
Emathiæ columen Peleu, quoî Juppiter ipse,
Ipse suos divûm genitor concessit amores.
Tene Thetis tenuit pulcherrima Neptunine?

la conquête de la toison d'or, osa sur un frêle vaisseau parcourir les domaines de Neptune, et faire gémir l'onde sous l'effort de l'aviron. La déesse, protectrice des citadelles, daigna, de sa main savante, dessiner les contours de ce nouveau char, qui devait voler au gré d'un vent favorable, et le premier effleurer le sein vierge encore d'Amphytrite. A peine la proue au bec recourbé a-t-elle sillonné la vague mugissante; à peine l'onde, battue par les rames, les a-t-elle blanchies de son écume; les monstres de la mer, les Néréides étonnées, bondissent du fond des abîmes, pour admirer ce flottant prodige. Alors des yeux humains osèrent contempler les appas des nymphes immortelles, et ces gorges ravissantes autour desquelles le flot amoureux bouillonne et frémit de desir. Alors Pélée brûla pour Thétis; alors une déesse ne dédaigna pas les feux d'un mortel; alors le dieu des mers lui-même scella de son aveu cet hymen auguste.

Salut! race des immortels! héros nés en des temps plus heureux! Déesse dont ils éprouvèrent les soins maternels! daignez tous sourire à mes chants; c'est pour votre propre gloire que je vous invoque, toi sur-tout, ô Pélée, qu'une si glorieuse alliance pouvait seule honorer; toi, Pélée, à qui Jupiter même céda

Tene suam Tethys concessit ducere neptem ?
Oceanusque, mari totum qui amplectitur orbem ?

Quæ simul optatæ finito tempore luces
Advenêre, domum conventu tota frequentat
Thessalia. Oppletur lætanti regia cœtu;
Dona ferunt : præ se declarant gaudia voltu.
Deseritur Scyros : linquunt Phthiotica Tempe,
Cranonisque domos, ac mœnia Larissæa.
Pharsaliam coëunt, Pharsalia tecta frequentant.
Rura colit nemo, mollescunt colla juvencis.
Non humilis curvis purgatur vinea rastris :
Non glebam prono convellit vomere taurus :
Non falx attenuat frondatorum arboris umbram.
Squalida desertis robigo infertur aratris.

Ipsius at sedes, quacumque opulenta recessit
Regia, fulgenti splendent auro, atque argento,
Candet ebur soliis, conlucent pocula mensâ,
Tota domus gaudet regali splendida gazâ.
Pulvinar verò divæ geniale locatur
Sedibus in mediis, Indo quod dente politum
Tincta tegit roseo conchylî purpura fuco.
Hæc vestis priscis hominum variata figuris,
Heroum mirâ virtutes indicat arte.

l'objet de ses amours. La plus belle des filles de Neptune va t'enlacer de ses bras caressans ; Téthys sa mère te juge digne de sa race, et son choix a le suffrage du vieux Océan, dont l'humide ceinture embrasse l'univers.

L'heureux jour vient de luire. Tous les peuples de la Thessalie se rassemblent ; une foule joyeuse, l'allégresse dans les yeux, inonde le vestibule du palais, et vient apporter ses offrandes ; Scyros, Tempé, Larisse sont déserts ; la Grèce entière accourt dans les murs de Pharsale, et se presse autour de la demeure du prince. Les champs restent sans culture ; le col oisif du taureau s'amollit, le râteau recourbé ne purge plus la vigne rampante des herbes parasites ; le soc a cessé d'ouvrir la glèbe endurcie, le croissant d'élaguer le vain luxe des vergers, et la rouille commence à ronger la charrue inactive.

Cependant la main de la magnificence a décoré le palais. Par-tout l'or et l'argent resplendissent. Ici l'ivoire enrichit les siéges ; là brillent, sur les buffets, des vases précieux ; de tous côtés éclatent les trésors et la pompe des rois. Au centre des appartemens s'élève le lit nuptial de la déesse. La pourpre des mers en a teint les riches draperies, et l'ivoire le plus pur qu'envoie l'Inde, en a fourni les supports. Un

Namque fluentisono prospectans littore Diæ
Thesea cedentem celeri cum classe tuetur.
Indomitos in corde gerens Ariadna furores,
Necdum etiam sese, quæ visit, visere credit;
Utpote fallaci quæ tum primùm excita somno
Desertam in solâ miseram se cernit arenâ.
Immemor at juvenis fugiens pellit vada remis,
Inrita ventosæ linquens promissa procellæ.
Quem procul ex algâ mœstis Minoïs ocellis,
Saxea ut effigies bacchantis prospicit Evoe,
Prospicit, et magnis curarum fluctuat undis.

Non flavo retinens subtilem vertice mitram,
Non contecta levi velatum pectus amictu,
Non tereti strophio luctantes vincta papillas:
Omnia quæ toto delapsa è corpore passim
Ipsius ante pedes fluctus salis adlidebant.
Sed neque tum mitræ, neque tum fluitantis amictus
Illa vicem curans, toto ex te pectore, Theseu,
Toto animo, totâ pendebat perdita mente.
Ah miseram assiduis quam luctibus externavit
Spinosas Erycina serens in pectore curas.
Illâ tempestate, ferox, quo tempore Theseus

art savant y traça mille groupes divers, et les faits immortels des héros.

On y voit l'infortunée Ariane, de l'amour ayant toutes les fureurs, qui, des rivages bruyans de Naxos, regarde fuir au loin le vaisseau trop rapide de l'ingrat qui l'abandonne. A peine sortie des bras trompeurs du sommeil, seule, délaissée sur la plage sablonneuse, son cœur ne peut en croire le rapport de ses yeux. Cependant l'infidèle Thésée fend les flots à force de rames; les vents emportent ses vaines promesses: tandis que la fille de Minos, absorbée, immobile, comme un marbre qu'un habile ciseau a changé en bacchante, muette image de la douleur, poursuit des yeux son parjure; elle le suit, sa langue est enchaînée; mais son cœur se brise et se déchire.

Les tresses de ses blonds cheveux échappent du réseau d'or qui les captive, son voile léger ne couvre plus ses épaules d'albâtre, l'écharpe cesse de contenir une gorge indocile, et les flots de la mer viennent à ses pieds baigner ses vaines parures. Eh! qu'importent à sa douleur et le réseau d'or et le voile qui fuit en voltigeant? C'est toi, Thésée, qui remplis son ame, toi qui occupes toutes ses pensées, toi qu'appelle sa voix défaillante. Infortunée! à quel deuil profond, à quels soucis cuisans te con-

Egressus curvis è littoribus Piræi
Attigit injusti regis Gortynia tecta.

Nam perhibent olim crudeli peste coactam,
Androgeoneæ pœnas exsolvere cædis,
Electos juvenes simul et decus innuptarum
Cecropiam solitam esse dapem dare Minotauro.
Queis angusta malis quùm mœnia vexarentur,
Ipse suum Theseus pro caris corpus Athenis
Projicere optavit potiùs, quàm talia Cretam
Funera Cecropiæ ne funera portarentur.
Atque ita nave levi nitens, ac lenibus auris,
Magnanimum ad Minoa venit, sedesque superbas.
Hunc simul ac cupido conspexit lumine virgo
Regia, quam suaves expirans castus odores
Lectulus in molli complexu matris alebat:
Quales Eurotæ progignunt flumina myrtus,
Aurave distinctos educit verna colores:
Non priùs ex illo flagrantia declinavit
Lumina, quàm cuncto concepit pectore flammam
Funditùs, atque imis exarsit tota medullis,
Heu miserè exagitans immiti corde furores.

Sancte puer, curis hominum qui gaudia misces,
Quæque regis Golgos, quæque Idalium frondosam,

damna l'impitoyable Vénus, lorsqu'elle permit au fier Athénien de s'éloigner de sa terre natale, et d'aborder dans les Etats de ton injuste père!

Athènes, dévastée par une peste cruelle, expiait tous les neuf ans le meurtre d'Androgée, en sacrifiant l'élite de ses jeunes guerriers et de ses vierges pures à la faim dévorante du Minotaure. Témoin des maux de sa patrie, Thésée se dévoue lui-même, et ne veut plus qu'Athènes paye ce tribut homicide à l'orgueil de la Crète. Animé de ce généreux dessein, il monte un vaisseau léger; et, favorisé des vents, aborde aux pieds des superbes remparts du terrible Minos. La princesse le voit, et ses yeux s'enivrent d'amour. Un lit chaste et parfumé l'avait vu jusqu'alors s'élever dans les doux embrassemens d'une mère. Tel fleurit le myrte amoureux sur les rives de l'Eurotas. Telles, au souffle du printemps, les fleurs s'empressent d'éclore. Ses regards brûlans ne peuvent se détacher du héros; une flamme subtile pénètre son sein, le poison dévorant circule de veine en veine, et l'infortunée prend soin elle-même d'attiser le feu qui la consume.

Cruel enfant, qui mêles tant d'amertume aux plaisirs des mortels, reine de Golgos et

Qualibet incensam jactâstis mente puellam
Fluctibus, in flavo sæpè hospite suspirantem!
Quantos illa tulit languenti corde timores!
Quantùm sæpè magis fulgore expalluit auri!
Quùm sævum cupiens contrà contendere monstrum,
Aut mortem oppeteret Theseus, aut præmia laudis.
Non ingrata, tamen frustrà, munuscula divis
Promittens, tacito suspendit vota labello.

Nam velut in summo quatientem brachia Tauro
Quercum, aut conigeram sudanti corpore pinum,
Indomitus turbo contorquens flamine robur
Eruit: illa procul radicibus exturbata
Prona cadit, latè quæcumvis obvia frangens:
Sic domito sævum prostravit corpore Theseus
Nequicquàm vanis jactantem cornua ventis.
Indè pedem victor multâ cum laude reflexit,
Errabunda regens tenui vestigia filo,
Ne labyrintheis è flexibus egredientem
Tecti frustraretur inobservabilis error.

Sed quid ego à primo digressus carmine, plura
Commemorem? ut linquens genitoris filia voltum,
Ut consanguineæ complexum, ut denique matris,
Quæ misera in gnatâ fleret deperdita, læta
Omnibus his Thesei dulcem præoptârit amorem?
Aut ut vecta ratis spumosa ad littora Diæ?
Aut ut eam tristi devinctam lumina somno

d'Idalie, à quels flots orageux livrez-vous l'ame de la princesse! Que de soupirs lui arrache la vue du jeune étranger! Comme la crainte, tantôt fait palpiter son sein, tantôt voile ses traits d'une pâleur mortelle, lorsque le héros brûle de combattre le monstre indomptable, et d'obtenir la victoire ou la mort! Que d'offrandes faites vainement aux dieux! Que de vœux la pudeur fait expirer sur ses lèvres tremblantes!

Le destin ne devait les exaucer qu'à moitié. Tel que l'ouragan bat de son souffle impétueux et fait fléchir la tête majestueuse du chêne ou du pin résineux; l'arbre déraciné chancelle, tombe, et brise au loin tout ce qu'il rencontre dans sa chute; tel l'intrépide Thésée terrasse et dompte le monstre redoutable, qui frappe en vain l'air de sa corne menaçante. Sans blessure, et couvert de gloire, le héros revient à la faveur du fil salutaire dont l'amour arma sa main, et qui dirige ses pas errans à travers les inextricables détours du labyrinthe.

Mais pourquoi prolonger les écarts de ma muse? Dirai-je comment l'infortunée préféra l'amour d'un étranger aux doux regards d'un père, aux embrassemens d'une sœur, aux caresses d'une mère que sa fuite devait livrer au désespoir, comment elle aborda aux rivages de Naxos, et comment un perfide époux profita

Liquerit immemori discedens pectore conjux ?
Sæpè illam perhibent ardenti corde furentem
Clarisonas imo fudisse è pectore voces.
Aut tum præruptos tristem conscendere montes,
Unde aciem in pelagi vastos protenderet æstus :
Tum tremuli salis adversas procurrere in undas
Mollia nudatæ tollentem tegmina suræ :
Atque hæc extremis mœstam dixisse querelis,
Frigidulos udo singultus ore cientem :

Siccine me patriis avectam, perfide, ab oris,
Perfide, deserto liquisti in littore, Theseu ?
Siccine discedens neglecto numine divûm
Immemor ah ! devota domum perjuria portas ?
Nullane res potuit crudelis flectere mentis
Consilium ? tibi nulla fuit clementia præsto,
Immite ut nostri vellet miserescere pectus ?
At non hæc quondam nobis promissa dedisti
Voce : mihi non hoc miseræ sperare jubebas :
Sed connubia læta, sed optatos hymenæos ;
Quæ cuncta aërii discerpunt irrita venti.
Tum jam nulla viro juranti fœmina credat,
Nulla viri speret sermones esse fideles :
Qui dum aliquid cupiens animus prægestit apisci,
Nil metuunt jurare, nihil promittere parcunt.
Sed simul ac cupidæ mentis satiata libido est,
Dicta nihil metuêre, nihil perjuria curant.
Certè ego te in medio versantem turbine leti

de son sommeil paisible, pour la laisser seule et sans appui? Combien de fois furieuse, éperdue, frappa-t-elle les échos de gémissemens arrachés du fond de son cœur! Tantôt elle gravit au sommet des montagnes, et plonge ses regards perçans dans l'immensité des mers; tantôt elle court au-devant des vagues dont l'écume vient blanchir ses brodequins. Là, de ses lèvres humides et glacées, sa douleur s'exhale en ces plaintes touchantes :

« Ainsi donc, perfide! tu ne m'as enlevée du » palais d'un père, que pour me délaisser sur » ce triste rivage! Ainsi donc, au mépris des » dieux, au mépris de tes sermens, tu vas re- » voir Athènes en t'applaudissant de ton par- » jure! Rien n'a donc pu te faire renoncer à la » plus noire perfidie! La pitié n'a pas un mo- » ment effleuré ce cœur impitoyable! Barbare! » sont-ce là tes promesses? Est-ce là l'espoir » dont tu berçais une crédule amante? La » pompe de l'hyménée, les douceurs d'un » amour légitime, voilà l'avenir que tu fis bril- » ler à mes yeux. Vain espoir! frivoles pro- » messes! qui se sont envolées sur l'aile des » vents! Ah! que désormais nulle femme ne » croie aux sermens de ce sexe trompeur! Ja- » mais la vérité ne reposa sur leurs lèvres. Sont- » ils embrasés des feux du desir? Sermens et

Eripui, et potiùs germanum amittere crevi,
Quàm tibi fallaci supremo in tempore deessem:
Pro qua dilaceranda feris dabor, alitibusque
Præda, neque injectâ tumulabor mortua terrâ.
Quænam te genuit solâ sub rupe leæna?
Quod mare conceptum spumantibus expuit undis?
Quæ Syrtis, quæ Scylla rapax, quæ vasta Charybdis,
Talia qui reddis pro dulci præmia vitâ?

Si tibi non cordi fuerant connubia nostra,
Sæva quòd horrebas prisci præcepta parentis,
Attamen in vostras potuisti ducere sedes,
Quæ tibi jucundo famularer serva labore,
Candida permulcens liquidis vestigia lymphis,
Purpureâve tuum consternens veste cubile.

Sed quid ego ignaris nequicquàm conqueror auris,
Externata malo, quæ nullis sensibus auctæ,
Nec missas audire queunt, nec reddere voces?
Ille autem propè jam mediis versatur in undis,

» promesses, rien ne leur coûte : mais ces desirs » une fois satisfaits, ils oublient tout, promes- » ses et sermens. Traître ! qui t'eût ravi, sans » Ariane, aux ombres de la mort? J'ai mieux » aimé avoir à pleurer la perte d'un frère, que » de t'abandonner aux horreurs de ta destinée ; » et pour prix de tant d'amour, tu me livres à » la dent des monstres de ces bois, à la serre » cruelle des oiseaux de proie !... Je vais mourir » sur ces bords sauvages, sans qu'une main » pieuse rende à mon corps glacé les derniers » devoirs. Tigre ! dans quel antre, de quelle » lionne as-tu reçu la vie ? Quelle mer orageuse » t'a vomi parmi ses écumes ? Est-ce l'insatiable » Charybde, est-ce la dévorante Scylla, qui » t'ont appris à récompenser ainsi l'amante qui » sauva tes jours ?

» Si ton respect pour les ordres d'un père en » cheveux blancs éloignait ton cœur d'un hymen » qu'il réprouve, tu pouvais du moins me con- » duire dans ta patrie. Là, qu'il m'eût été doux » de te servir en esclave fidelle, de verser sur » tes pieds l'eau pure des fontaines, et de cou- » vrir ta couche d'un tapis de pourpre !

» Insensée ! pourquoi, dans mon égarement, » adresser aux vents mes plaintes inutiles ? » Hélas ! ils ne peuvent ni m'entendre, ni me » répondre ; et déjà les flots emportent l'infidèle

Nec quisquam apparet vacuâ mortalis in algâ.
Sic nimis insultans extremo tempore sæva
Fors etiam nostris invidit questubus aures.
Juppiter omnipotens, utinam ne tempore primo
Gnosia Cecropiæ tetigissent littora puppes:
Indomito nec dira ferens stipendia tauro
Perfidus in Cretam religâsset navita funem:
Nec malus hic celans dulci crudelia formâ,
Consilia in nostris quæsîsset sedibus hospes.
Nam quò me referam? quali spe perdita nitar?
Idomeniosne petam montes, ah! gurgite lato
Discernens pontum truculentum ubi dividit æquor?
An patris auxilium sperem, quemne ipsa reliqui
Respersum juvenem fraternâ cæde secuta?
Conjugis an fido consoler memet amore,
Quine fugit lentos incurvans gurgite remos?
Prætereà littus, nullo sola insula tecto:
Nec patet egressus pelagi cingentibus undis.
Nulla fugæ ratio, nulla spes, omnia muta,
Omnia sunt deserta, ostentant omnia letum.

Non tamen ante mihi languescent lumina morte,
Nec priùs à fesso secedent corpore sensus:
Quàm justam à divis exposcam prôdita multam,
Cœlestûmque fidem postremâ comprecer horâ.
Quare, facta virûm multantes vindice pœnâ
Eumenides, quibus anguineo redimita capillo

» loin de moi, et pas un être sensible ne s'offre » à mes regards sur cette plage inhabitée. Ainsi » le sort barbare insulte à mes tourmens, et » refuse jusqu'à des témoins à mes vaines dou» leurs! Plût aux dieux que jamais les ports de » Crète ne se fussent ouverts au perfide porteur » du tribut exigé par le terrible Minotaure, et » qu'un étranger, cachant un cœur barbare » sous les traits les plus doux, ne fût venu ja» mais implorer les secours d'Ariane! Où fuir! » quel espoir embrasser dans mon naufrage? » Revoir les monts de Crète? Une mer irritée » m'en sépare. Attendre la pitié d'un père? Je » l'ai quitté pour suivre un ingrat tout couvert » du sang de mon frère. Chercher des consola» tions dans l'amour d'un époux fidèle? L'in» grat n'a point assez de voiles ni de rames » pour me fuir. Un rivage solitaire, point de » compagne, point d'abri, une mer menaçante » qui m'investit de toutes parts! Fuite, espoir, » tout m'est ravi, tout est muet, tout est dé» sert, et par-tout l'image de la mort.

» Mais la mort ne fermera point mes yeux à » la lumière, mon ame ne s'exhalera point de » ce corps froissé par la douleur, sans que ma » voix réclame la justice du ciel, sans qu'à ma » dernière heure j'invoque les dieux contre le » parjure qui les outrage. Furies vengeresses,

Frons expirantes præportat pectoris iras,
Huc huc adventate, meas audite querelas,
Quas ego, væ miseræ! extremis proferre medullis
Cogor inops, ardens, amenti cæca furore.
Quæ quoniam veræ nascuntur pectore ab imo,
Vos nolite pati nostrum vanescerè luctum:
Sed quali solam Theseus me mente reliquit,
Tali mente, deæ, funestet seque suosque?

Has postquàm mœsto profudit pectore voces,
Supplicium sævis exposcens anxia factis:
Annuit invicto cœlestûm numine rector,
Quo tunc et tellus, atque horrida contremuerunt
Æquora, concussitque micantia sidera mundus.
Ipsè autem cœcâ mentem caligine Theseus
Consitus oblito dimisit pectore cuncta,
Quæ mandata priùs constanti mente tenebat.

Dulcia nec mœsto sustollens signa parenti,
Sospitem Erechtheum se ostendit visere portum.
Namque ferunt, olim classi quùm mœnia divæ
Linquentem gnatum, ventis concrederet Ægeus,
Talia complexum juveni mandata dedisse:

» vous dont la tête se hérisse de serpens, dont
» la bouche haletante ne respire que la rage,
» accourez, recevez mes plaintes, ces plaintes
» que l'amour trahi, la fureur, le désespoir
» arrachent du fond de mon cœur. Elles sont
» justes, elles partent d'une ame déchirée ; ne
» souffrez pas qu'elles restent sans effet. Puisse
» bientôt Thésée éprouver lui-même, et faire
» souffrir aux siens, l'isolement, l'abandon, et
» tous les maux auxquels il a condamné la
» malheureuse Ariane ! »

Ces vœux d'une victime de la douleur, ces vœux qui appellent la vengeance des dieux sur la tête d'un barbare, sont entendus du souverain moteur de l'univers ; au signe de sa tête auguste, la terre tremble, l'onde mugit, l'univers s'ébranle, l'Olympe agite ses flambeaux étincelans. Un épais nuage aveugle Thésée ; les ordres paternels, jusqu'alors si présens à son esprit, échappent de sa mémoire. Il oublie de substituer au pavillon funèbre le signal heureux qui doit terminer les alarmes d'un père, et lui apprendre sa victoire et son retour.

En effet, au moment où la flotte de Thésée quittait les murs de Pallas, avant de livrer son fils à l'inconstance des vents, Egée avait joint ces ordres à ses derniers embrassemens : « O
» mon fils, toi qui m'es plus cher que le jour,

Gnate, mihi longâ jucundior unice vitâ,
Gnate, ego quem in dubios cogor dimittere casus,
Reddite in extremæ nuper mihi fine senectæ:
Quandòquidem fortuna mea, ac tua fervida virtus
Eripit invito mihi te, quoi languida nondùm
Lumina sunt gnati carâ saturata figurâ:
Non ego te gaudens lætanti pectore mittam,
Nec te ferre sinam fortunæ signa secundæ,
Sed primùm multas expromam mente querelas,
Canitiem terrâ, atque infuso polvere fœdans;
Indè infecta vago suspendam lintea malo,
Nostros ut luctus, nostræque incendia mentis
Carbasus obscurâ dicat ferrugine Hibera
Quod tibi si sancti concesserit incola Itoni,
Quæ nostrum genus, has sedes defendere fretis
Annuit, ut Tauri respergas sanguine dextram:
Tum verò facito, ut memori tibi condita corde
Hæc vigeant mandata, nec ulla obliteret ætas:
Ut simul ac nostros invisent lumina colles,
Funestam antemnæ deponant undique vestem,
Candidaque intorti sustollant vela rudentes,
Lucida quà splendent summi carchesia mali,
Quamprimùm cernens ut lætâ gaudia mente
Agnoscam, quùm te reducem ætas prospera sistet.

Hæc mandata priùs constanti mente tenentem
Thesea, ceu pulsæ ventorum flamine nubes

» toi que le sort me force d'abandonner à tant » de hasards, toi qui venais de m'être rendu » pour consoler ma vieillesse, puisque ta destinée et ton bouillant courage t'arrachent des » bras d'un père désolé, dont les yeux languissans n'ont encore pu se rassasier de la vue » d'un fils, je ne feindrai point une joie qui » n'est point dans mon cœur; non, je ne veux » pas que tu arbores l'étendard d'une victoire » encore douteuse. Laisse-moi, avant tout, exhaler ma douleur plaintive; laisse-moi souiller de poussière mes cheveux blancs. Que des » banderoles funèbres suspendues au mât de » ton vaisseau, que des voiles d'une teinte » sombre annoncent en ce moment le deuil de » ta famille, et le désespoir d'un père. Si la » chaste déesse, qui daigne protéger ma race » et ces remparts, te réserve la gloire de tremper tes mains dans le sang du Minotaure, » grave dans ton cœur, en caractères ineffaçables, mes ordres paternels. Dès que ces hauteurs frapperont tes regards, souviens-toi de » dépouiller tes antennes de leurs signes lugubres, et d'élever en leur place des voiles dont » la blancheur m'annoncera de loin ton retour » et ta victoire. »

Ces instructions, dont rien n'avait pu jusqu'alors effacer le souvenir, fuient de la mé-

Aërium nivei montis, liquêre, cacumen.
At pater, ut summâ prospectum ex arce petebat,
Anxia in assiduos absumens lumina fletus,
Quùm primùm inflati conspexit lintea veli,
Præcipitem sese scopulorum è vertice jecit,
Amissum credens immiti Thesea fato.
Sic funesta domûs ingressus tecta paternâ
Morte, ferox Theseus, qualem Minoïdi luctum
Obtulerat mente immemori, talem ipse recepit.
Quæ tamen adspectans cedentem mœsta carinam
Multiplices animo volvebat saucia curas.

At parte ex aliâ florens volitabat Iacchus,
Cum thiaso satyrorum, et Nysigenis Silenis,
Te quærens, Ariadna, tuoque incensus amore:
Qui tum alacres passim lymphatâ mente furebant,
Evoe bacchantes, evoe capita inflectentes.
Horum pars tectâ quatiebant cuspide thyrsos,
Pars è divolso raptabant membra juvenco,
Pars sese tortis serpentibus incingebant,
Pars obscura cavis celebrabant orgia cistis,
Orgia quæ frustrà cupiunt audire profani.
Plangebant aliæ proceris tympana palmis,
Aut tereti tenues tinnitus ære ciebant.
Multi raucisonos efflabant cornua bombos,
Barbaraque horribili stridebat tibia cantu.

moire de Thésée, comme les nuages poussés par les vents se détachent du sommet glacé des montagnes. Cependant Egée ne quitte point le haut des remparts, et ses yeux fatigués s'éteignent dans les larmes. Du plus loin qu'il apperçoit la voile funeste, qui se gonfle au gré du vent, il croit son fils moissonné par le destin, et se précipite du haut du rocher. Ainsi l'impitoyable Thésée, en rentrant dans le palais de son père, éprouve par son oubli coupable les maux qu'il a causés, tandis que la triste Ariane, après avoir vu fuir le vaisseau du perfide, roule dans son ame les noirs chagrins qui la consument.

Plus loin, Bacchus, brillant de l'éclat de la jeunesse, voltige au milieu d'un chœur de satyres et de silènes. Il te cherche, Ariane, et son cœur brûle déjà pour toi. Pleines d'une sainte ivresse, les bacchantes agitent leurs têtes égarées, bondissent, et chantent : Evoë. Les unes secouent le thyrse orné de lierre ; les autres s'arrachent les membres palpitans d'un jeune taureau ; d'autres ceignent leurs corps de serpens entrelacés ; d'autres, le van mystique à la main, vont, dans l'obscurité des antres, célébrer les orgies, dont la vue est interdite aux profanes. On croit entendre le tambour qui résonne sous la main qui le frappe, la cymbale d'airain qui rend un son clair et perçant, le

Talibus amplificè vestis decorata figuris
Polvinar complexa suo velabat amictu.
Quæ postquàm cupidè spectando Thessala pubes
Expleta est, sanctis cœpit decedere divis.
Hîc quali flatu placidum mare matutino
Horrificans Zephyrus proclivas incitat undas
Aurorâ exoriente vagi sub lumina solis :
Quæ tardè primùm clementi flamine pulsæ
Procedunt, leni resonant plangore cachinni :
Post vento crescente, magis magis increbrescunt,
Purpureâque procul nantes à luce refulgent :
Sic tum vestibuli linquentes regia tecta
Ad se quisque vago passim pede discedebant.

Quorum post abitum, princeps è vertice Pelî
Advenit Chiron portans silvestria dona.
Nam quotcunque ferunt campi, quos Thessala magnis
Montibus ora creat, quos propter fluminis undas
Aura parit flores tepidi fœcunda Favonî,
Hos indistinctis plexos tulit ipse corollis,
Queis permulsa domus jucundo risit odore.

Confestim Peneos adest : viridantia Tempe,
Tempe, quæ silvæ cingunt superimpendentes,

cornet enroué qui bourdonne, et le fifre aigu qui glapit de barbares accords.

Tels étaient les chefs-d'œuvre dont l'aiguille de Pallas avait enrichi ces magnifiques draperies. Ils captivent long-temps les regards curieux de la jeunesse Thessalienne, qui laisse enfin le couple divin à son amoureuse impatience. Comme on voit, au lever du soleil, la surface de la mer dorée par les premiers rayons du jour se rider sous la douce haleine du zéphyre ; d'abord, l'onde mollement agitée se déroule à longs replis et vient en murmurant mourir sur le rivage; bientôt le vent augmente, les vagues s'enflent, se pressent, et réfléchissent en s'éloignant les teintes de pourpre qui les colorent : telle cette foule immense s'écoule à grands flots du royal péristyle, et se disperse de tous les côtés.

Descendu des hauteurs du Pélion, le centaure Chiron les remplace, et vient présenter ses offrandes champêtres; fleurs des plaines et des montagnes, fleurs que le souffle du zéphyre a fait éclore sur les rives des fleuves, il a tout moissonné; il en a tressé des guirlandes habilement nuancées, et dont les suaves odeurs parfument tout le palais.

Pénée a quitté le délicieux vallon de Tempé, que d'antiques forêts ombragent et ceignent

Mnemonidum linquens doctis celebranda choreis,
Non vacuus; namque ille tulit radicitùs altas
Fagos, ac recto proceras stipite laurus,
Non sine nutanti platano lentâque sorore
Flammati Phaëtontis, et aëriâ cupressu:
Hæc circum sedes latè contexta locavit,
Vestibulum ut molli velatum fronde vireret.

Post hunc consequitur solerti corde Prometheus,
Extenuata gerens veteris vestigia pœnæ:
Quam quondàm silici restrictus membra catenâ
Persolvit, pendens è verticibus præruptis.
Indè pater divûm sanctâ cum conjuge, natisque
Advenit cœlo, te solum, Phœbe, relinquens,
Unigenamque simul cultricem montibus Idri;
Pelea nam tecum pariter soror aspernata est,
Nec Thetidis tædas voluit celebrare jugales.

Qui postquàm niveos flexerunt sedibus artus,
Largè multiplici constructæ sunt dape mensæ.
Quùm intereà infirmo quatientes corpora motu
Veridicos Parcæ cœperunt edere cantus.
His corpus tremulum complectens undique quercus
Candida purpureâ talos intexerat orâ.
At roseo niveæ residebant vertice vittæ,
Æternumque manus carpebant ritè laborem.
Læva colum molli lanâ retinebat amictum,

d'un dôme de verdure, théâtre riant de danses et de jeux. Il apporte pour hommage des hêtres avec leurs racines, des lauriers à la taille élancée, des platanes flexibles, le peuplier qui rappelle les sœurs de l'audacieux Phaéton, et le cyprès dont la cîme se perd dans les nues. Dociles à sa main industrieuse, ces arbres se courbent, s'entrelacent, et forment autour du parvis un voile de verdure.

L'ingénieux Prométhée le suit de près. Il porte encore les traces presque effacées de la chaîne qui le suspendit jadis à la pointe escarpée du Caucase. Enfin le père des dieux, sa respectable épouse et son auguste famille abandonnent le séjour de l'Olympe. Toi seul, Phébus, tu restas dans les bosquets de Delphes, avec ta sœur qui, dédaignant comme toi les noces de Pélée, ne voulut pas les honorer de sa présence.

Cependant l'auguste assemblée se place autour des tables somptueuses, et les Parques commencent à dévoiler l'avenir dans des chants dont leur pied débile marque la cadence.

Une robe blanche, bordée de pourpre, environne leur corps chancelant, et tombe jusqu'à leurs pieds. Des bandelettes, dont la blancheur contraste avec l'éclat des roses, s'entrelacent dans leurs cheveux, et leurs mains in-

Dextera tum leviter deducens fila supinis
Formabat digitis: tum prono in pollice torquens
Libratum tereti versabat turbine fusum:
Atque ità decerpens æquabat semper opus dens,
Laneaque aridulis hærebant morsa labellis,
Quæ priùs in leni fuerant extantia filo.
Antè pedes autem candentis mollia lanæ
Vellera virgati custodibant calathisci.
Hæ tum clarisonâ pellentes vellera voce,
Talia divino fuderunt carmine fata,
Carmine, perfidiæ quod post nulla arguet ætas:

O decus eximium, et magnis virtutibus augens,
Emathiæ tutamen opis, clarissime nato:
Accipe, quod lætâ tibi pandunt luce sorores,
Veridicum oraclum. Sed vos, quæ fata sequuntur,
Currite ducentes subtemina, currite, fusi.

Adveniet tibi jam portans optata maritis
Hesperus, adveniet fausto cum sidere conjux,
Quæ tibi flexanimo mentem perfundat amore,
Languidulosque paret tecum conjungere somnos,
Lævia substernens robusto brachia collo.
Currite ducentes subtemina, currite, fusi.

fatigables s'occupent de leurs travaux éternels. La gauche tient la quenouille chargée d'une laine choisie, tandis que la droite l'effile, et la roule dans ses doigts humectés, et que le pouce flexible imprime au fuseau d'ivoire un mouvement circulaire. Leurs dents promenées sur la trame, en rendent égal le tissu, et en arrachent la laine qui s'attache à leurs lèvres desséchées. A leurs pieds, des joncs tressés en corbeilles, enferment les toisons précieuses. Enfin, sans suspendre leurs travaux, leur voix sonore déroule, dans un chant prophétique, les destins de Pélée, oracles certains que les siècles futurs ne doivent jamais démentir.

« Honneur de la Thessalie, dont tes vertus » relèvent la splendeur, père d'un héros qui » fera ta gloire! écoute en ce jour de fète l'ora» cle flatteur que t'annonce la bouche véridique » des Parques; et vous, éternels fuseaux, vous » à qui s'enchaînent les destins, tournez, filez » les beaux jours que je chante.

» Hesper va briller à tes yeux, Hesper qu'ap» pelle le desir impatient des époux; son heu» reux flambeau va guider l'épouse adorée qui » doit verser dans ton ame le délire de l'amour, » et qui, soutenant de ses bras d'ivoire ta tête » robuste, goûtera près de toi les douceurs d'un

Nulla domus tales unquam contexit amores :
Nullus amor tali conjunxit fœdere amantes ,
Qualis adest Thetidi, qualis concordia Peleo.
Currite ducentes subtemina, currite, fusi.

Nascetur vobis expers terroris Achilles,
Hostibus haud tergo, sed forti pectore notus :
Qui persæpè vago victor certamine cursûs
Flammea prævortet celeris vestigia cervæ.
Currite ducentes subtemina, currite, fusi.

Non illi quisquam bello se conferet heros,
Quùm Phrygii Teucro manabunt sanguine rivi :
Troïaque obsidens longinquo mœnia bello
Perjuri Pelopis vastabit tertius hæres.
Currite ducentes subtemina, currite, fusi.

Illius egregias virtutes, claraque facta
Sæpè fatebuntur gnatorum in funere matres :
Quùm in cinerem canos solvent à vertice crines,
Putridaque infirmis variabunt pectora palmis.
Currite ducentes subtemina, currite, fusi.

Namque velut densas prosternens cultor aristas
Sole sub ardenti flaventia demetit arva :
Trojugenûm infesto prosternet corpora ferro.
Currite ducentes subtemina, currite, fusi.

» sommeil voluptueux. Tournez, éternels fu-» seaux, &c.

» Jamais toît ne couvrit de si belles amours; » jamais l'hymen ne serra de si beaux nœuds » que ceux qui joignent Pélée à Thétis. Tournez, » éternels fuseaux, &c.

» De vous doit naître Achille, Achille étran-» ger à la crainte, et dont l'ennemi ne verra » jamais que la mâle poitrine; Achille, toujours » vainqueur à la course, et dont le pied léger » devancera la biche, plus rapide que la flamme. » Tournez, éternels fuseaux, &c.

» Nul héros ne pourra se mesurer avec lui, » quand le sang des Troyens rougira les fleuves » de la Phrygie, et quand le troisième héritier » du parjure Pélops, après un siége de dix ans, » renversera les murailles de la superbe Troie. » Tournez, éternels fuseaux, &c.

» Combien de mères, souillant de poussière » leurs cheveux blancs, et se meurtrissant le » sein d'une main défaillante, verront dans les » funérailles de leurs fils les trophées de sa » gloire et l'éloge de ses hauts faits! Tournez, » éternels fuseaux, &c.

» Tel que le tranchant de la faux fait tomber » les épis mûris par le soleil d'été, tel le glaive » d'Achille moissonnera l'élite des guerriers » Phrygiens. Tournez, éternels fuseaux, &c.

Testis erit magnis virtutibus unda Scamandri,
Quæ passim rapido diffunditur Hellesponto :
Quojus iter cæsis angustans corporum acervis
Alta tepefaciet permixtâ flumina cæde.
Currite ducentes subtemina, currite, fusi.

Denique testis erit morti quoque reddita præda :
Quum teres excelso coacervatum aggere bustum
Excipiet niveos perculsæ virginis artus.
Currite ducentes subtemina, currite, fusi.

Nam simul ac fessis dederit fors copiam Achivis
Urbis Dardaniæ Neptunia solvere vincla :
Alta Polyxeniâ madefient cæde sepulchra.
Quæ, velut ancipiti succumbens victima ferro,
Projiciet truncum submisso poplite corpus.
Currite ducentes subtemina, currite, fusi.

Quare, agite, optatos animi conjungite amores;
Accipiat conjux felici fœdere divam ;
Dedatur cupido jam dudùm nupta marito.
Currite ducentes subtemina, currite, fusi.

Non illam nutrix orienti luce revisens
Hesterno collum poterit circumdare filo.
Currite ducentes subtemina, currite, fusi.

Anxia nec mater discordis mœsta puellæ
Secubitu caros mittet sperare nepotes.
Currite ducentes subtemina, currite, fusi.

» Témoin de ses exploits, le Scamandre, qui » porte au rapide Hellespont le tribut de ses » ondes, se plaindra de voir son lit resserré » par les cadavres, et ses eaux attiédies et » fumantes de sang. Tournez, éternels fu- » seaux, &c.

» Tu n'attesteras aussi que trop sa valeur, » victime dévouée au trépas, dont le bûcher » attend déjà les membres d'albâtre, infortunée » Polyxène, toi qui, dans les murs de Neptune » livrés aux Grecs par un destin ennemi, dois » arroser de ton sang la tombe d'un héros, et » dont le corps mutilé, s'affaissant sur ses ge- » noux débiles, doit tomber sous la hache meur- » trière. Tournez, éternels fuseaux, &c.

» Heureux amans, hâtez-vous donc de céder » à vos brûlans desirs. Epoux cher aux immor- » tels, reçois dans tes bras une déesse; épouse » chérie, rends-toi aux vœux de l'époux qui » t'adore. Tournez, éternels fuseaux, &c.

» Demain, à l'aube du jour, ta nourrice cu- » rieuse s'applaudira de ne pouvoir plus cein- » dre ton col de cygne avec ton collier de la » veille. Tournez, éternels fuseaux, &c.

» Jamais ta mère n'aura la douleur de voir » sa fille, exilée du lit nuptial, lui ravir la douce » espérance de revivre dans ses petits-fils. Tour- » nez, éternels fuseaux, hâtez-vous de filer les

Talia præfantes quondam felicia Pelei
Carmina divino cecinerunt omine Parcæ.
Præsentes namque antè domos invisere castas
Sæpiùs, et sese mortali ostendere cœtu
Cœlicolæ nondùm spretâ pietate solebant.
Sæpè pater divûm templo in fulgente revisens,
Annua dum festis venissent sacra diebus,
Conspexit terrâ centum procurrere currus.
Sæpè vagus liber Parnassi vertice summo
Thyadas effusis evantes crinibus egit:
Quùm Delphi totâ certatim ex urbe ruentes
Acciperent læti divûm fumantibus aris.
Sæpè in letifero belli certamine Mavors,
Aut rapidi Tritonis Hera, aut Rhamnusia virgo
Armatas hominum est præsens hortata catervas.

Sed postquàm tellus scelere est imbuta nefando,
Justitiamque omnes cupidâ de mente fugârunt:
Perfudêre manus fraterno sanguine fratres:
Destitit extinctos natus lugere parentes:
Optavit genitor primævi funera nati,
Liber ut innuptæ poteretur flore novercæ:
Ignaro mater substernens se impia nato,

» brillantes destinées que nous venons de pré-
» dire ».

C'est en ces chants divins que les Parques révélèrent l'avenir glorieux de l'époux de Thétis. Ainsi, tant que la piété eut des autels sur la terre, les dieux daignaient honorer de leur présence les chastes demeures des héros, et paraître au milieu des cercles des mortels. Souvent, au retour de la pompe solennelle des fêtes, le roi des dieux lui-même venait visiter son temple resplendissant de lumière, et contempler cent chars roulans dans la carrière olympique. Souvent, du haut du Parnasse, Bacchus descendit, précédé de ses Ménades échevelées et vagabondes, tandis que tout Delphes, dans l'ivresse d'une sainte joie, se précipitait au-devant du dieu et faisait fumer l'encens sur ses autels. Souvent, au milieu des combats sanglans, Mars, la belliqueuse Pallas et la vindicative Rhamnusie, animaient les guerriers par leur exemple.

Mais une fois que le crime eut souillé la terre, que la cupidité eut banni la justice de tous les cœurs, que la main du frère fut teinte du sang fraternel, que le fils eut cessé de pleurer le trépas d'un père; quand le père, à son tour, eut desiré la mort de son premier-né, pour être libre de cueillir la fleur d'une seconde

Impia non verita est divos scelerare penates.
Omnia fanda, nefanda malo permista furore,
Justificam nobis mentem avertêre deorum.
Quare nec tales dignantur visere cœtus,
Nec se contingi patiuntur lumine claro.

épouse ; quand une mère impie, trompant l'innocence d'un fils, eut outragé ses dieux pénates par un inceste ; quand le coupable délire des humains, confondant le sacré et le profane, eut forcé les dieux de détourner leurs regards, la divinité ne daigna plus visiter une race criminelle, et se déroba pour toujours à des yeux qui n'étaient plus dignes de la voir.

ELEGIACA.

AD HORTALUM.

Etsi me assiduo confectum cura dolore
Sevocat à doctis, Hortale, virginibus:
Nec potis est dulces Musarum expromere fœtus
Mens animi, tantis fluctuat ipsa malis.
Namque mei nuper Lethæo gurgite fratris
Pallidulum manans alluit unda pedem,
Troïa Rhœteo quem subter littore tellus
Ereptum nostris obterit ex oculis.
Ergò ego te audiero nunquàm tua dicta loquentem?
Nunquàm ego te, vitâ frater amabilior,
Aspiciam posthac? at certè semper amabo,
Semper mœsta tuâ carmina morte legam:
Qualia sub densis ramorum concinit umbris
Daulias, absumpti fata gemens Ityli.
Sed tamen in tantis mœroribus, Hortale, mitto
Hæc expressa tibi carmina Battiadæ:
Ne tua dicta vagis nequicquàm credita ventis
Effluxisse meo fortè putes animo:
Ut missum sponsi furtivo munere malum
Procurrit casto virginis è gremio,

POÉSIES ÉLÉGIAQUES.

A HORTALUS.

En proie à la douleur qui me consume, Hortalus, je fuis la cour des doctes Sœurs. Absorbée par ses tristes ennuis, mon ame se refuse à leurs douces inspirations. Ma verve est éteinte, depuis que l'onde du Léthé baigne les pieds glacés de mon frère, depuis que le sable des rivages de Troie presse sa cendre insensible, et le dérobe à mes regards.

Toi qui m'étais plus cher que la vie, ô mon frère, je n'entendrai donc plus cette voix si douce à mon oreille; je ne verrai plus ces traits chéris! mais je t'aimerai toujours; mais toujours je soupirerai des chants plaintifs sur ta tombe. Telle, sous l'ombre épaisse des bocages, Progné gémissante déplore la perte de son Itys.

Mais, Hortalus, au milieu de mes douleurs, je n'ai point oublié ma promesse, et je t'envoie ces vers imités du fils de Battus. Non, l'aile des vents n'a point emporté tes desirs. Ils ne se sont point échappés de ma mémoire, comme à l'as-

Quod miseræ oblitæ molli sub veste locatum
  Dum adventu matris prosilit, excutitur,
Atque illud prono præceps agitur decursu:
  Huic manat tristi conscius ore rubor.

DE COMA BERENICES.

Omnia qui magni dispexit lumina mundi,
  Qui stellarum ortus comperit, atque obitus:
Flammeus ut rapidi solis nitor obscuretur,
  Ut cedant certis sidera temporibus,
Ut Triviam furtim sub Latmia saxa relegans
  Dulcis amor gyro devocet aërio:
Idem me ille Conon cœlesti munere vidit
  E Bereniceo vertice cæsariem
Fulgentem clarè: quam multis illa deorum,
  Levia protendens brachia, pollicita est.
Quâ rex tempestate novo auctus Hymenæo
  Vastatum fines iverat Assyrios,
Dulcia nocturnæ portans vestigia rixæ,
  Quam de virgineis gesserat exuviis.
Est-ne novis nuptis odio Venus? anne parentum
  Frustrantur falsis gaudia lacrymulis,
Ubertim thalami quas intra limina fundunt?
  Non, ità me divi, vera gemunt, juerint!

pect imprévu d'une mère, la pomme, don furtif d'un amant, échappe du sein de la vierge distraite, roule à ses pieds, et colore ses joues d'une indiscrète rougeur.

LA CHEVELURE DE BÉRÉNICE

MISE AU RANG DES ASTRES.

Celui dont l'œil perçant compta tous les flambeaux des cieux, calcula le lever et le coucher des étoiles, assigna les causes qui obscurcissent le disque enflammé du soleil, et traça le cours régulier des planètes; celui qui découvrit comment l'amour fait descendre Diane des sphères éternelles pour s'égarer dans la grotte mystérieuse de Latmie, Conon enfin m'a vue, détachée du noble front de Bérénice, étinceler au milieu des astres. Cette princesse, les bras levés aux cieux, avoit voué mes boucles flottantes aux immortels, pour les rendre favorables au roi son époux, lorsque Ptolémée volait à la gloire dans les plaines d'Assyrie, Ptolémée à peine lié des nœuds d'hyménée, et portant encore les marques glorieuses de la victoire remportée dans les premiers combats

Id mea me multis docuit regina querelis,
  Invisente novo prælia torva viro :

At tu non orbum luxti deserta cubile,
  Sed fratris cari flebile discidium :
Quùm penitùs mœstas exedit cura medullas,
  Ut tibi nunc toto pectore sollicitæ
Sensibus ereptis mens excidit ? atqui ego certè
  Cognôram à parvâ virgine magnanimam.
Anne bonum oblita es facinus, quo regium adepta es
  Conjugium ? quod non fortior ausit alis?
Sed tum mœsta virum mittens, quæ verba locuta es ?
  Juppiter, ut trîsti lumina sæpè manu !
Quis te mutavit tantus deus ? an quòd amantes
  Non longè à caro corpore abesse volunt ?
At quæ ibi, me, cunctis pro dulci conjuge divis
  Non sinè taurino sanguine pollicita es,
Si reditum tetulisset is haud in tempore longo, et
  Captam Asiam Ægypti finibus adjiceret ?
Queis ego pro factis cœlesti reddita cœtu,
  Pristina vota novo munere dissoliio.

amoureux. O Vénus! tes mystères sont-ils donc odieux à la pudeur virginale, et les larmes que verse la vierge timide, en entrant au lit nuptial, ne sont-elles que des larmes simulées? Tendres mères! rassurez-vous; oui, ces larmes ne sont qu'une feinte. Les plaintes et les soupirs de ma reine, au moment que son époux allait affronter de nouveaux hasards, m'ont révélé ce secret de toutes les belles.

Mais ce n'est point le veuvage d'une couche solitaire qui cause les regrets de Bérénice. C'est une sœur qui pleure l'éloignement d'un frère; voilà le motif de la douleur qui la consume, de ces alarmes qui font palpiter son cœur, de ce délire qui égare tous ses sens. Princesse, dont tant de courage honora la jeunesse, ne vous souvient-il plus de l'héroïsme qui vous éleva au-dessus de votre sexe, et qui vous valut la couronne? Non, elle a tout oublié, pour ne songer qu'au départ de son époux. Un autre dieu l'inspire, lui dicte de touchans adieux, et baigne ses yeux de larmes. Tant il est vrai que les tourmens de la plus courte absence passent les forces des amans! Que de vœux offerts! que de sacrifices promis à tous les dieux, si cet époux adoré revenait vainqueur de l'Asie! Vœux funestes, que j'acquitte aujourd'hui à regret! Non, Bérénice, le rang que je tiens dans les

Invita, ô regina, tuo de vertice cessi,
   Invita : adjuro teque, tuumque caput,
Digna ferat, quod si quis inaniter adjurârit.

   Sed qui se ferro postulet esse parem?
Ille quoque eversus mons est, quem maximum in oris
   Progenies Phthyæ clara supervehitur :
Quùm Medi properâre novum mare: quùmque juventus
   Per medium classi barbara navit Athon.
Quid facient crines, quum ferro talia cedant ?
   Juppiter, ut telorum omne genus pereat !
Et qui principio sub terrâ quærere venas
   Institit, ac ferri frangere duritiem !

Abruptæ paulò antè comæ mea fata sorores
   Lugebant, quùm se Memnonis Æthiopis
Unigena impellens nutantibus aëra pennis
   Obtulit Arsinoes Chloridos ales equus :
Isque per ætherias me tollens advolat umbras,
   Et Veneris casto conlocat in gremio.
Ipsa suum Zephyritis eò famulum legârat,
   Grata Canopîis incola littoribus :
Scilicet in vario ne solùm lumine cœli
   Ex Ariadneis aurea temporibus
Fixa corona foret : sed nos quoque fulgeremus
   Devotæ flavi verticis exuviæ.
Uvidulum à fletu cedentem ad templa deûm, me
   Sidus in antiquis diva novum posuit.

cieux ne me dédommage pas de l'honneur de briller sur votre front. J'en jure par ce front lui-même, et périsse mille fois quiconque pourrait être infidèle à ce serment!

Mais qui peut résister au tranchant du fer impitoyable? C'est le fer qui renversa ce mont orgueilleux que venait franchir une jeunesse intrépide, lorsque les flancs étonnés de l'Athos ouvrirent un passage aux flottes du Mède. Que pouvaient des boucles légères, contre un pareil ennemi? Maudit soit le mortel qui le premier chercha l'acier homicide dans les veines de la terre, et tenta d'en amollir la dureté!

Vous fûtes sensibles à la rigueur de notre séparation, tresses mes compagnes, vous qui, plus heureuses que moi, parez encore le front de ma maîtresse, quand l'amant de Flore, fidèle aux ordres de son épouse, fendit l'air de ses ailes brillantes, vint m'enlever à travers les plaines éthérées, et me déposa dans le sein de Vénus, pour que le bandeau d'Ariane n'eût pas seul la gloire de briller au rang des astres, et qu'une blonde chevelure, dépouille sacrée d'une tête royale, servît à son tour d'ornement aux voûtes étoilées.

Humide encore des pleurs de ma princesse, à peine avais-je touché le sanctuaire, que les dieux m'ont élevée au rang des anciens flam-

Virginis et sævi contingens namque leonis
  Lumina, Callisto juncta Lycaonide,
Vertor in occasum, tardum dux antè Booten,
  Qui vix serò alto mergitur Oceano.
Sed quanquam me nocte premunt vestigia divûm,
  Luce autem canæ Tethyi restituor:
(Pace tuâ fari hâc liceat Rhamnusia virgo:
  Namque ego non ullo vera timore tegam,
Nec si me infestis discerpant sidera dictis,
  Condita quin veri pectoris evolüam)
Non his tam lætor rebus, quàm me abfore semper,
  Abfore me à dominæ vertice discrucior.
Quîcum ego, dum virgo quondam fuit, omnibus expers
  Unguentis, unà millia multa bibi.

Nunc vos, optato quæ junxit lumine tæda,
  Non priùs unanimis, corpora, conjugibus
Tradite, nudantes rejectâ veste papillas,
  Quàm jucunda mihi munera libet onyx:
Voster onyx, casto petitis quæ jura cubili:
  Sed quæ se impuro dedit adulterio,
Illius ah mala dona levis bibat invita polvis.
  Namque ego ab indignis præmia nulla peto.

Sic magis, ô nuptæ, semper concordia vostras,
  Semper amor sedes incolat adsiduus.

beaux de l'Olympe. Placée entre la Vierge et le Lion redoutable, près de la fille de Lycaon, je guide vers l'Occident le Bouvier tardif, qui descend le plus lentement qu'il peut dans le sein d'Amphytrite. Mais quoique, la nuit, je sois pressée sous les pas des immortels ; quoique, le jour, je me repose dans le sein de Téthys, dût Némésis s'en offenser, dussent les astres irrités s'élever contre moi, la vérité m'est trop chère pour la trahir : non, tant de gloire ne calme point mes regrets; je ne puis me consoler de me voir loin d'une maîtresse adorée, dont la main ne cessa de m'abreuver d'essences précieuses.

Pour vous, jeunes vierges aux yeux desquelles vient de briller le flambeau d'hyménée, gardez-vous de dévoiler vos charmes aux yeux d'un époux amoureux ; gardez-vous d'exposer à ses brûlans desirs les trésors de votre sein virginal, avant de faire des libations d'essence en mon honneur. Que la chevelure de ma reine soit désormais l'astre des épouses fidelles. Mais que l'encens de l'adultère s'évapore sans parvenir jusqu'à moi. Loin de moi les offrandes dont un cœur pur ne fait pas tout le prix!

Mais vous, chastes épouses, puissent vos demeures paisibles être à jamais le sanctuaire de la concorde et de l'amour! Et toi, belle reine,

Tu verò, regina, tuens quùm sidera divam
  Placabis festis luminibus Venerem:
Unguinis expertem non siveris esse; tuam me
  Sed potiùs largis effice muneribus.

Sidera cur iterent? utinam coma regia fiam!
  Proximus Hydrochoi fulgeret Oarion.

AD JANUAM
MŒCHAE CUJUSDAM.

CATULLUS.

O DULCI jucunda viro, jucunda parenti,
  Salve, teque bonâ Juppiter auctet ope,
Janua: quam Balbo dicunt servîsse benignè
  Olim, quum sedes ipse senex tenuit:
Quamque ferunt rursus voto servîsse maligno,
  Postquàm est porrecto facta marita sene.
Dic agedum nobis, quare mutata feraris
  In dominum veterem deseruisse fidem?

JANUA.

Non, ità Cæcilio placeam, quoi tradita nunc sum!

lorsque les yeux attachés au ciel, tu invoqueras Vénus à la clarté des flambeaux, n'épargne pas les offrandes, et souviens-toi que j'eus l'honneur de t'appartenir.

Destins rigoureux, qui forcez les astres de poursuivre leur cours, ah! que ne pouvez-vous me permettre de reprendre ma place sur la tête de ma belle maîtresse? dussent l'Orion et le Verseau rapprocher et confondre leurs pluvieuses influences!

DIALOGUE ENTRE LE POÈTE ET LA PORTE D'UNE FEMME GALANTE.

CATULLE.

Porte du vieux Balbus, tu fus jadis fidelle à tes anciens maîtres, au fils comme au père, et puisse Jupiter t'en récompenser! Mais quel motif a pu te porter à fausser ta foi, et à favoriser les vœux coupables de l'épouse adultère qui brûlait de se voir délivrée d'un époux suranné? Mille bruits en courent à ta honte.

LA PORTE.

Mille bruits! la faute n'en est pas à moi.

Culpa mea est, quanquàm dicitur esse mea.
Nec peccatum à me quisquam pote dicere quidquam.
Verùm isti populo Janua quid faciat?
Qui, quacunque aliquid reperitur non benè factum,
Ad me omnes clamant: Janua, culpa tua est.

CATULLUS.

Non istuc satis est uno te dicere verbo,
Sed facere, ut quivis sentiat et videat.

JANUA.

Quid possum? nemo quærit, nec scire laborat.

CATULLUS.

Nos volumus, nobis dicere ne dubita.

JANUA.

Primum igitur, virgo quòd fertur tradita nobis,
Falsum est: non illam vir prior attigerat,
Languidior tenerâ quói pendens sicula betâ
Nunquàm se mediam sustulit ad tunicam.
Sed pater ille sui nati violasse cubile
Dicitur, et miseram conscelerâsse domum.
Sive quòd impia mens cæco flagrabat amore:
Seu quod iners sterili semine natus erat,

Ainsi puisse Cécilius, que je sers aujourd'hui, être content de mon zèle! Non, je suis irréprochable; mais ce peuple léger m'impute tous les torts d'autrui, et son injuste refrein ne cesse de me poursuivre.

CATULLE.

Il ne suffit pas de nier. Il faut des preuves palpables, démonstratives.

LA PORTE.

Des preuves? Me fait-on l'honneur de m'en demander, et d'ailleurs est-il quelqu'un qui prenne intérêt à la chose?

CATULLE.

Moi, oui, moi-même; ainsi, parle sans hésiter.

LA PORTE.

Volontiers. Eh bien! apprends d'abord que ma maîtresse n'a point apporté ici la fleur précieuse à l'hyménée, et que son mari n'a point eu ses prémices. Le pauvre homme! son dard émoussé n'a jamais su blesser personne. C'est son père, oui, son propre père, qui a souillé la couche nuptiale, et déshonoré la maison; soit que son cœur incestueux brûlât d'un amour

Et quærendum undè undè foret nervosius illud,
 Quod posset zonam solvere virgineam.

CATULLUS.

Egregium narras mirâ pietate parentem,
 Qui ipse sui nati minxerit in gremium.

JANUA.

Atqui non solum hoc se dicit cognitum habere
 Brixia Cycnææ supposita speculæ,
Flavus quam molli percurrit flumine Mela,
 Brixia Veronæ mater amata meæ:
Sed de Posthumii et Cornelî narrat amore,
 Cum quibus illa malum fecit adulterium.
Dixerit hîc aliquis: Quî tu isthæc, Janua, nôsti,
 Quoi nunquàm Domini limine abesse licet,
Nec populum auscultare; sed huic suffixa tigillo
 Tantùm operire soles, aut aperire domum?
Sæpè illam audivi furtivâ voce loquentem
 Solam cum ancillis hæc sua flagitia,
Nomine dicentem quos diximus, ut pote quæ mî
 Speraret nec linguam esse, nec auriculam.
Præthereà addebat quemdam, quem dicere nolo
 Nomine, ne tollat rubra supercilia.

coupable, soit qu'un époux énervé eût besoin d'auxiliaire pour dénouer la ceinture virginale.

CATULLE.

Quel excès de tendresse et de complaisance! Le bon père qui s'épuise pour ménager les forces de son fils!

LA PORTE.

Oh! il a plus d'un suppléant. Brescia, et ses hauteurs, et les bords rians du Méla, et Vérone, tout retentit des noms de Posthumius et de Cornélius, qui n'ont pas moins de part aux faveurs de la bonne dame. Tu vas me demander comment je suis si savante, moi qui ne bouge pas de place, et qui, loin d'aller recueillir les propos de la chronique scandaleuse, borne mon ministère à ouvrir et à fermer la maison? C'est une obligation que j'ai à l'indiscrétion de ma maîtresse, qui vient souvent sur le seuil chuchoter ces noms à l'oreille de ses entremetteuses, sans se défier de moi, qu'elle croit sourde et muette. Il est encore un autre galant: mais chut!... je me garderai de le nommer, car je le vois déjà froncer ses vilains sourcils. Je ne puis que le désigner. C'est ce grand efflanqué, au poil roux, dont

Longus homo est, magnas quoi lites intulit olim
  Falsum mendaci ventre supercilium.

AD MANLIUM.

Quod mihi fortunâ, casuque oppressus acerbo,
  Conscriptum lacrymis mittis epistolium:
Naufragum ut ejectum spumantibus æquoris undis,
  Sublevem, et à mortis limine restituam;
Quem neque sancta Venus molli requiescere somno,
  Desertum in lecto cœlibe perpetitur,
Nec veterum dulci scriptorum carmine Musæ
  Oblectant, quùm mens anxia pervigilat;
Id gratum est mihi, me quoniam tibi ducis amicum,
  Muneraque et Musarum hinc petis et Veneris.
Sed, tibi ne mea sint ignota incommoda, Manlî,
  Neu me odisse putes hospitis officium;
Accipe, queis merser fortunæ fluctibus ipse,
  Ne ampliùs à misero dona beata petas.

Tempore quo primùm vestis mihi tradita pura est,
  Jucundum quùm ætas florida ver ageret;
Multa satis lusi: non est dea nescia nostrî,
  Quæ dulcem curis miscet amaritiem.
Sed totum hoc studium luctu fraterna mihi mors

un procès scandaleux a détruit les prétentions et constaté la bâtardise.

A MANLIUS.

Ta lettre arrosée de tes larmes m'apprend le coup accablant qui vient de te frapper. Elle m'invite à tendre à mon ami la main dans son naufrage, et à le rappeler des portes du trépas. En proie aux regrets d'un chaste amour, tu ne trouves plus le sommeil sur ta couche solitaire, et les doctes chants des neuf Sœurs ne peuvent charmer ta douloureuse insomnie. Il m'est doux de te voir rendre justice à mon attachement, et, dans ton malheur, attendre de ma muse un adoucissement aux pertes de l'hymen. Mais ton cœur, Manlius, ignore mes peines; non, Catulle n'est point infidèle aux devoirs de l'amitié : apprends dans quelle mer d'infortunes le sort m'a plongé moi-même, et n'attends pas d'un malheureux les consolations du bonheur.

Dès le moment que je ceignis la toge virile, et que mon printemps fut dans sa fleur, les plaisirs bercèrent ma folâtre jeunesse, et mon nom ne fut pas inconnu de l'aimable déité qui mêle à nos soucis une si douce amertume. Mais

Abstulit. O misero frater ademte mihi!
Tu mea, tu moriens fregisti commoda, frater;
Tecum unà tota est nostra sepulta domus;
Omnia tecum unà perierunt gaudia nostra,
Quæ tuus in vitâ dulcis alebat amor.
Quojus ego interitu totâ de mente fugavi
Hæc studia, atque omnes delicias animi.

Quare, quod scribis, Veronæ turpe Catullo
Esse, quòd hîc quisquis de meliore notâ
Frigida deserto tepefecit membra cubili;
Id, Manlî, non est turpe, magis miserum est.
Ignosces igitur, si, quæ mihi luctus ademit,
Hæc tibi non tribuo munera, quùm nequeo,
Nam quòd scriptorum non magna est copia apud me,
Hoc fit, quòd Romæ vivimus; illa domus,
Illa mihi sedes, illic mea carpitur ætas;
Huc una ex multis capsula me sequitur.
Quod cum ità sit, nolim statuas, nos mente malignâ
Id facere, aut animo non satis ingenuo,
Quòd tibi non utriusque petenti copia facta est:
Ultrò ego deferrem, copia si qua foret.

Non possum reticere, deæ, quàm Manlius in re

tous ces goûts du bel âge, un frère les emporte au tombeau. O mon frère ! ô douleur ! Tu m'es donc ravi pour jamais ! Ta mort a mis un terme à toutes mes félicités ; avec toi est enseveli l'espoir d'une famille entière ! Avec toi ont fui sans retour ces joies pures que le bonheur de te posséder renouvelait sans cesse dans mon cœur. Goûts charmans, délices de la vie, tout s'est envolé sans retour, et n'a plus laissé qu'un vide affreux dans mon ame.

Cesse donc, ô Manlius, de me reprocher ma vie solitaire à Vérone, où les beautés du pays ne peuvent offrir à un galant homme la moindre distraction contre le veuvage. Crois-moi, je suis plus à plaindre qu'à blâmer, et ton indulgente amitié n'exigera pas sans doute des efforts dont la douleur me rend incapable. Ici je suis sans livres, sans écrits. Rome est mon séjour de prédilection. Ce n'est qu'à Rome que je recommence à vivre ; c'est à Rome que la vie s'écoule avec rapidité, et de tous mes portefeuilles, un seul m'a suivi à Vérone. N'en accuse donc ni l'humeur, ni l'ingratitude, ces deux vices sont loin de mon cœur ; mais l'impossibilité de satisfaire à tes demandes. Les prévenir eût été pour moi la plus douce des jouissances.

Muses, qui m'inspirez, non, je ne puis taire

Juverit, aut quantis juverit officiis;
Nec fugiens sæclis obliviscentibus ætas
Illius hoc cæcâ nocte tegat studium.
Sed dicam vobis, vos porrò dicite multis
Millibus, et facite hæc charta loquatur anus.

. . . .

Notescatque magis mortuus, atque magis;
Nec tenuem texens sublimis aranea telam,
Deserto in Manlî nomine opus faciat.

Nam, mihi quam dederit duplex Amathusia curam,
Scitis, et in quo me torruerit genere;
Quùm tantùm arderem, quantùm Trinacria rupes,
Lymphaque in Oetaeis Malia Thermopylis;
Mœsta neque assiduo tabescere lumina fletu
Cessarent, tristique imbre madere genæ.
Qualis in aërii pellucens vertice montis
Rivus, muscoso prosilit è lapide;
Qui, cum de pronâ præceps est valle volutus,
Per medium densi transit iter populi,
Dulce viatori lasso in sudore levamen,
Quùm gravis exustos æstus hiulcat agros:
Ac, velut in nigro jactatis turbine nautis
Leniùs adspirans aura secunda venit,
Jam prece Pollucis, jam Castoris implorатâ;
Tale fuit nobis Manlius auxilium.

les bienfaits de Manlius et ses nobles services. Puisse la nuit des temps ne jamais couvrir de son ombre cet hommage de ma reconnaissance! Muses, c'est à vous que je le confie; transmettez-le d'âge en âge, et que mes vers en parlent aux siècles les plus reculés! Que l'éloge de Manlius passe de bouche en bouche à nos derniers neveux! Que la mort ne fasse que mettre le sceau à sa renommée, et que jamais Arachné n'ourdisse sa trame sur l'inscription qui consacre à la gloire le nom d'un ami généreux!

Muses, il vous en souvient de ces jours de délire, où Vénus allumait dans mon sein toutes les flammes de l'amour. Moins de feux bouillonnent dans les entrailles de l'Etna, moins brûlantes sont les sources des Thermopyles. L'habitude de la douleur avait flétri mes tristes yeux; et mes joues étaient sillonnées de larmes intarissables. Tel qu'un ruisseau limpide qui, du haut de la colline, bondit en cascade sur un lit de mousse et de cailloux, se précipite dans la vallée, et traverse en serpentant un bourg populeux, pour offrir un doux soulagement au voyageur brûlé par les ardeurs de l'été; ou tel qu'un vent favorable qui, sur une mer en fureur, vient rendre l'espoir aux matelots dont les vœux imploraient Castor et Pollux; tel, et

Is clausum lato patefecit limite campum,
Isque domum nobis, isque dedit dominam;
Ad quam communes exerceremus amores,
Quò mea se molli candida diva pede
Intulit, et trito fulgentem in limine plantam
Innixa, argutâ constitit in soleâ.
Conjugis ut quondàm flagrans advenit amore
Protesilaëam Laodamia domum,
Inceptam frustrà, nondùm cum sanguine sacro
Hostia cœlestes pacificâsset heros.
Nil mihi tam valdè placeat, Rhamnusia virgo,
Quod temerè invitis suscipiatur heris.
Quàm jejuna pium desideret ara cruorem
Docta est amisso Laodamia viro;
Conjugis antè coacta novi dimittere collum,
Quàm veniens una atque altera rursùs hiems
Noctibus in longis avidum saturâsset amorem,
Posset ut abrupto vivere conjugio.

Quod scîbant Parcæ non longo tempore abesse,
Si miles muros îsset ad Iliacos.
Nam tum Helenæ raptu primores Argivorum
Cœperat ad sese Troja ciere viros;
Troja (nefas!) commune sepulcrum Asiæ Europæque,
Troja virûm, et virtutum omnium acerba cinis;
Quæne etiam id nostro letum miserabile fratri
Attulit! hei misero frater adempte mihi!

non moins secourable, Manlius apparut à mes yeux. C'est sa main qui recula les limites de mon modeste patrimoine; c'est à lui que je dus cet objet charmant qui fit mon bonheur, et cet humble toit que l'amour changeait en élysée; heureux asyle que vint embellir la déesse de mon cœur, et dont le seuil fut effleuré de son pied mignon, de son élégante chaussure. Telle autrefois Laodamie, brûlant d'amour pour Protésilas, entra dans le palais de son époux, vainement préparé pour une fête que les dieux négligés ne virent pas d'un œil propice. Me préserve Némésis de livrer mon cœur à des vœux qu'ils réprouvent! Il faut du sang pour les fléchir; c'est ce que l'infortunée apprit bientôt par la perte d'un époux, ravi à ses embrassemens, avant que les longues nuits d'hiver eussent comblé ses desirs, et que l'amour satisfait lui eût permis de survivre à la séparation la plus douloureuse.

Les Parques ne l'ignoraient pas, que la mort attendait ce guerrier sur le rivage phrygien. Alors, en effet, l'enlèvement d'Hélène appelait l'élite de la Grèce sous les remparts d'Ilion. Troie funeste! tombe immense de l'Asie et de l'Europe! fatal écueil où vinrent échouer tant de héros et tant de hauts faits! c'est encore sous tes murs abhorrés que mon frère vient de

Hei misero fratri jucundum lumen ademptum :
Tecum unà tota est nostra sepulta domus.
Omnia tecum unà perierunt gaudia nostra,
Quæ tuus in vitâ dulcis alebat amor.
Quem nunc tam longè non inter nota sepulcra,
Nec propè cognatós compositum cineres,
Sed Trojâ obscœnâ, Trojâ infelice sepultum
Detinet extremo terra aliena solo.

Ad quam tum properans fertur simul undique pubes
Græca penetrales deseruisse focos;
Ne Paris abductâ gavisus libera mœchâ
Otia paçato degeret in thalamo.
Quo tibi tum casu, pulcherrima Laodamia,
Ereptum est, vitâ dulcius atque animâ
Conjugium. Tanto te absorbens vortice amoris
Æstus in abruptum detulerat barathrum;
Quale ferunt Graïi Pheneum prope Cylleneum
Siccari emulsâ pingue palude solum;
Quod quondàm cæsis montis fodisse medullis
Audet falsiparens Amphitryoniades,
Tempore quo certâ Stymphalia monstra sagittâ
Perculit, imperio deterioris heri;
Pluribus ut cœli tereretur janua divis,
Hebe nec longâ virginitate foret.
Sed tuus altus amor barathro fuit altior illo,

trouver le trépas. O mon frère! tu m'es donc ravi pour jamais! ta mort a mis un terme à toutes mes félicités. Avec toi est enseveli l'espoir d'une famille entière. Avec toi ont fui sans retour ces joies pures que le bonheur de te posséder renouvelait sans cesse dans mon cœur. Encore si je voyais ta tombe parmi celles de nos ancêtres! si ta cendre était mêlée à celle de tes proches! Mais non, c'est l'impure Troie, c'est un sol maudit des dieux, une terre étrangère, qui te retient loin de moi!

C'est vers cette ville impie que marcha la jeunesse Argienne, quand elle déserta ses foyers, pour troubler les plaisirs adultères d'un lâche ravisseur et de sa coupable conquête. Ce fut là, belle Laodamie, qu'un coup du sort te ravit un époux plus cher que la vie; coup fatal qui te plongea dans un abîme de douleur. Moins profond autrefois fut le gouffre desséché par Alcide, quand, soumis aux caprices d'un tyran jaloux, ce héros ouvrit d'un bras vigoureux les flancs des montagnes, perça de ses flèches inévitables les monstres de Stymphale, et mérita, par ses exploits immortels, les honneurs de l'Olympe et les prémices d'Hébé. Hélas! le vieillard, dont un avide collatéral menaçait les cheveux blancs, voit avec moins de ravissement, sur le sein d'une fille

Qui tunc indomitum ferre jugum docuit.
Nam neque tam carum confecto ætate parenti
Una caput seri nata nepotis alit;
Qui cum, divitiis vix tandem inventus avitis,
Nomen testatas intulit in tabulas,
Impia derisi gentilis gaudia tollens,
Suscitat à cano volturium capite:
Nec tantùm niveo gavisa est pulla columbo
Compar, quæ multò dicitur improbiùs
Oscula mordenti semper decerpere rostro;
Quanquàm præcipuè multivola est mulier.
Sed tu horum magnos vicisti sola furores,
Ut semel es flavo conciliata viro.

Aut nihil, aut paulò quoi tum concedere digna,
Lux mea se nostrum contulit in gremium;
Quam circumcursans hinc illinc sæpè Cupido
Fulgebat crocinâ candidus in tunicâ.
Quæ tamenetsi uno non est contenta Catullo,
Rara verecundè furta feremus heræ;
Ne nimiùm simus stultorum more molesti.
Sæpè etiam Juno, maxima Cœlicolûm,
Conjugis in culpâ flagravit quottidianâ,
Noscens omnivoli plurima furta Jovis.

. . . .

Atqui nec divis homines componier æquum est.
Ingratum tremuli tolle parentis onus.

adorée, perpétuer un nom prêt à s'éteindre, et tromper l'espoir insultant du vautour; et la colombe au blanc plumage, dont le bec amoureux donne et reçoit plus de baisers que l'amante la plus passionnée, n'égale point les transports d'amour que Laodamie avait fait éclater, lorsque l'hymen la remit entre les bras de son jeune époux.

Aussi belle, aussi tendre parut à mes yeux la lumière de ma vie, quand, sous l'escorte de l'Amour, elle vint se jeter dans mes bras. La coquette, il est vrai, ne se contente pas d'un seul hommage. Mais supportons, amant discret, de légers caprices. On cesse bientôt de plaire, quand on a la sottise d'être jaloux. Junon, s'il est permis à un mortel de se comparer aux dieux, Junon même, la plus grande des déesses, vit souvent son repos troublé par les outrages d'un infidèle époux, outrages qu'il eût été pour elle plus heureux d'ignorer.

Un malheur plus réel est ce père importun qui observe tous ses pas. Eh! pourquoi cette

Nec tamen illa mihi dextrâ deducta paternâ
  Fragrantem Assyrio venit odore domum;
Sed furtiva dedit mirâ munuscula nocte,
  Ipsius ex ipso dempta viri gremio.
Quare illud satis est, si nobis is datur unus,
  Quem lapide illa diem candidiore notat.

Hoc tibi, quod potui, confectum carmine munus
  Pro multis, Manlî, redditur officiis;
Ne vostrum scabrâ tangat robigine nomen
  Hæc atque illa dies, atque alia, atque alia.
Huc addent divi quàm plurima, quæ Themis olim
  Antiquis solita est munera ferre piis.
Sitis felices et tu simul, et tua vita,
  Et domus ipsa, in quâ lusimus, et domina;
Et qui principiò domino tibi nos dedit, à quo
  Sunt primo nobis omnia nata bona;
Et longè ante omnes mihi quæ me carior ipso est;
  Lux mea, quâ vivâ vivere dulce mihi est.

surveillance? Ce n'est point à lui que je la dois. Ce n'est point lui qui la conduisit dans cet asyle, parfumé pour la recevoir. Quand elle vint couronner mon amour, elle s'était dérobée des bras d'un époux, et la nuit couvrit de son ombre les doux larcins qu'elle permit à mes transports : trop heureux que sa tendresse me ménage quelques momens semblables, que je mettrai, comme elle, au rang des plus beaux jours !

Et toi, Manlius, puisse ton amitié trouver dans ces écarts d'une muse égarée par la douleur, un faible tribut de ma reconnaissance ! Que jamais la rouille des temps ne s'attache à ton nom respectable, et qu'un jour le redise à l'autre ! Puissent les justes dieux ajouter à tes années, et Thémis répandre sur toi les dons qu'elle réserve aux cœurs vertueux ! Puisse un bonheur constant couronner et toi-même, et l'objet charmant qui te fait aimer la vie, et cet asyle, riant théâtre des jeux de l'amour, et l'ami qui me fit connaître le bienfaisant auteur de toutes mes félicités, et, sur-tout, cette lumière de mes jours qui m'est plus chère que moi-même, et qui fait tout le charme de mon existence !

AD SEIPSUM.

Si qua recordanti benè facta priora voluptas
  Est homini, cùm se cogitat esse pium;
Nec sanctam violâsse fidem, nec fœdere in ullo
  Divûm ad fallendos numine abusum homines;
Multa parata manent in longâ ætate, Catulle,
  Ex hoc ingrato gaudia amore tibi.
Nam quæcumque homines benè quoiquam aut dicere possunt,
  Aut facere, hæc à te dictaque, factaque sunt:
Omnia quæ ingrata perierunt credita menti.
  Quare jam te cur ampliùs excrucies?
Quin tu animo offirmas, teque istinc usque reducis?
  Et, Dîs invitis, desinis esse miser?
Difficile est longum subitò deponere amorem.
  Difficile est, verùm hoc quà lubet efficias.
Una salus hæc est, hoc est tibi pervincendum.
  Hoc facies, sive id non pote, sive pote.
O Dî, si vostrum est misereri, aut si quibus unquàm
  Extremâ jam ipsâ in morte tulistis opem;
Me miserum adspicite; et, si vitam puriter egi,
  Eripite hanc pestem, perniciemque mihi:
Quæ mihi subrepens imos, ut torpor, in artus,
  Expulit ex omni pectore lætitias!
Non jam illud quæro, contrà ut me diligat illa,
  Aut, quod non potis est, esse pudica velit.

A LUI-MÊME.

Si la mémoire du bien qu'on a fait est la volupté de l'honnête homme et la jouissance d'un bon cœur, s'il est doux de pouvoir se dire : « Je n'ai jamais trahi ma foi ; jamais, pour » tromper les hommes, je n'ai profané le nom » des dieux » ; cet amour, ô Catulle, cet amour qui fait aujourd'hui ton supplice, te prépare un jour de délicieux souvenirs. Tout ce que peut dire ou faire le plus tendre des amans, tu l'as dit, tu l'as fait pour l'infidelle qui t'a trompé, et qui n'a payé tant de soins que d'ingratitude. Cesse donc de te tourmenter toi-même, reprends courage ; que la raison t'éclaire ; et si le destin te poursuit, sache mettre un terme à tes maux. Mais qu'il est difficile d'oublier tout-à-coup un amour si constant ! difficile sans doute ; mais rien ne doit te coûter pour y parvenir. Ton repos est à ce prix ; possible ou non, il faut sortir vainqueur de cette lutte pénible. Et vous, grands dieux ! si la pitié peut troubler un instant votre céleste quiétude, si jamais vous tendîtes une main secourable à l'infortuné en proie aux dernières angoisses de la mort, mon malheur est digne de

Ipse valere opto, et tetrum hunc deponere morbum.
O Dî, reddite mî hoc pro pietate meâ.

AD JUVENTIUM.

Surripui tibi, dum ludis, mellite Juventi,
Suaviolum dulci dulcius ambrosiâ.
Verùm id non impunè tuli, namque ampliùs horam
Suffixum in summâ me memini esse cruce:
Dum tibi me purgo, nec possum fletibus ullis
Tantillùm vostræ demere sævitiæ.
Nam simul id factum est, multis diluta labella
Guttis abstersisti omnibus articulis:
Ne quidquam nostro contractum ex ore maneret,
Tamquàm comminctæ spurca saliva lupæ.
Præthereà infesto miserum me tradere amori
Non cessâsti, omnique excruciare modo,

fixer vos regards, et la pureté de mon cœur devrait me mettre à l'abri du fatal poison qui me dévore, et qui, circulant dans mes veines brûlantes, a banni de mon ame le calme et la joie. Je ne demande plus que la volage me rende amour pour amour, ou que ses bras caressans ne s'ouvrent que pour moi seul; non, je ne demande pas l'impossible; mais la guérison d'un cœur profondément blessé, mais l'oubli d'une passion funeste : si Catulle est digne de votre pitié, voilà, justes dieux, la seule grace qu'il en attend.

A JUVENTIUS.

Aimable Juventius, ma bouche, au milieu de nos jeux, t'a ravi un baiser plus doux que le miel et l'ambroisie. Mais qu'il m'en a coûté cher! Quelles tortures ont été les miennes, lorsqu'une heure entière ton inflexible rigueur a dédaigné mes excuses et mes larmes! Avec quel soin humiliant tes doigts délicats ont essuyé tes lèvres humectées, comme si l'impression de ma bouche les eût souillées, comme si un serpent venimeux les eût flétries de son haleine impure! Et ce n'est pas assez. Il n'est pas de rebuts, de dédains que ton hu-

Ut mî ex ambrosiâ mutatum jam foret illud
  Suaviolum, tristi tristius helleboro.
Quam quoniam pœnam misero proponis amori,
  Non unquàm posthàc basia surripiam.

INFERIÆ

AD FRATRIS TUMULUM.

MULTAS per gentes, et multa per æquora vectus
  Advenio has miseras, frater, ad inferias,
Ut te postremo donarem munere mortis,
  Et mutum nequidquam alloquerer cinerem.
Quandòquidem fortuna mihi tete abstulit ipsum,
  Heu miser indignè frater adempte mihi!
Nunc tamen intereà prisco quæ more parentum
  Tradita sunt tristes munera ad inferias,
Accipe fraterno multùm manantia fletu:
  Atque in perpetuum, frater, have, atque vale.

meur altière ne m'ait fait éprouver, au point de changer en poison amer la douceur de l'ambroisie. Cruel ! c'est donc là le traitement que tu réserves à l'amour le plus tendre ! Eh bien ! calme ton courroux ; je ne m'aviserai plus de te ravir des baisers que tu fais payer si cher !

SUR LE TOMBEAU

DE SON FRÈRE.

Après de longs voyages et de périlleuses navigations, ô mon frère ! j'aborde au rivage où tes restes reposent. Je viens rendre à tes mânes les derniers devoirs, et m'entretenir avec tes cendres muettes. Puisqu'un destin barbare t'a moissonné dans ta fleur et te dérobe à mes embrassemens, permets au moins que, fidèle aux usages pieux de nos pères, je dépose sur ta tombe ces offrandes funèbres, interprètes de ma douleur. Daigne agréer ces dons baignés de mes larmes, et reçois, ô mon frère, les derniers adieux d'un frère qui te pleurera toujours.

EPIGRAMMATA.

IN RUFUM.

Noli admirari quare tibi fœmina nulla,
Rufe, velit tenerum supposuisse femur :
Non si illam raræ labefactes munere vestis,
Aut pelluciduli deliciis lapidis.
Lædit te quædam mala fabula, quâ tibi fertur
Valle sub alarum trux habitare caper.
Hunc metuunt omnes: nèque mirum; nam mala valdè est
Bestia, nec quîcum bella puella cubet.
Quare aut crudelem nasorum interfice pestem,
Aut admirari desine, cur fugiunt.

DE INCONSTANTIA FOEMINEI AMORIS.

Nulli se dicit mulier mea nubere malle,
Quàm mihi : non si se Juppiter ipse petat.

ÉPIGRAMMES.

CONTRE RUFUS.

Point de femme, ô Rufus, qui ne se dérobe à tes caresses. L'offre séduisante d'une robe de prix ou d'un brillant, ne peut même en tenter une seule. Cesse de t'en étonner. Il court par la ville un bruit qui ne t'est pas favorable. Certain parfum, dit-on, t'annonce de loin comme l'ennemi des nez, et te fait redouter à la ronde. Or, cette essence n'est pas celle dont nos jeunes beautés aiment à voir leur couche parfumée. Ainsi tâche de te mettre en meilleure odeur auprès d'un sexe délicat, ou ne t'émerveille plus de le voir fuir à ton aspect.

INCONSTANCE DES FEMMES.

Lesbie, à l'entendre, me préfère à tout l'univers; Jupiter en personne verrait dédai-

Dicit : sed mulier cupido quod dicit amanti,
In vento, et rapidâ scribere oportet aquâ.

AD VIRRONEM.

Si quoi Virro bono sacer alarum obstitit hircus,
Aut si quem meritò tarda podagra secat;
Æmulus iste tuus, qui vostrum exercet amorem,
Mirificè est à te nactus utrumque malum.
Nam quoties futuit, toties ulciscitur ambos;
Illam affligit odore, ipse perit podagrâ.

AD LESBIAM.

Dicebas quondam, solum te nôsse Catullum:
Lesbia : nec, præ me, velle tenere Jovem.
Dilexi tum te, non tantùm ut vulgus amicam,
Sed pater ut gnatos diligit et generos.
Nunc te cognovi. Quare, etsi impensiùs uror,
Multo mî tamen es vilior, et levior.

gner son hommage. L'en croirai-je ? Dupes crédules que nous sommes ! Qui ne sait que les sermens des belles sont écrits sur l'aile des papillons et sur le crystal des ondes ?

A VIRRON.

Trop heureux Virron ! laisse à ton rival le soin de ta vengeance. Infect et goutteux, ce rival te fait raison d'un ami perfide et d'une maîtresse parjure. Chaque jouissance porte avec elle sa punition, puisqu'elle afflige l'odorat de l'une, et ne fait qu'ajouter aux douleurs de la goutte qui tuera l'autre.

A LESBIE.

QUAND tu disais, ô Lesbie : « Catulle seul » a trouvé le chemin de mon cœur ; l'hommage » même du grand Jupiter ne saurait m'éblouir » ; je t'aimais, non pas de cet amour volage qu'inspire une maîtresse, mais avec la tendresse qu'un père a pour des enfans chéris. Mais à présent, infidelle ! j'ai trop appris à te connaître. Funestes lumières, qui, sans guérir mon cœur,

Quî potis est? inquis. Quòd amantem injuria talis
Cogit amare magis, sed benè velle minùs.

IN INGRATUM.

Desine de quoquam quicquam benè velle mereri,
Aut aliquem fieri posse putare pium.
Omnia sunt ingrata : nihil fecisse benignè est :
Imò etiam tædet, tædet, obestque magis:
Ut mihi, quem nemo graviùs, nec acerbiùs urget,
Quàm modò qui me unum, atque unicum amicum habuit.

IN GELLIUM.

Gellius audierat, patruum objurgare solere,
Si quis delicias diceret, aut faceret.
Hoc ne ipsi accideret, patrui perdepsuit ipsam
Uxorem, et patruum reddidit Harpocratem.

ont éclairé mon esprit! Cruelle perfidie, qui m'ôte l'illusion de l'estime, en me laissant tout le délire de l'amour!

CONTRE UN INGRAT.

Insensé qui se flatte de quelque reconnaissance, et qui attend des hommes le prix de ses services! Ce siècle de fer compte pour rien les bienfaits; c'est un poids pour les cœurs ingrats qui souvent même en prennent droit de haïr la main dont ils les ont reçus. J'en suis un triste exemple; et je trouve le plus acharné de mes persécuteurs, dans celui qui vit naguères en moi le plus zélé, le plus tendre des amis.

CONTRE GELLIUS.

Les oncles sont grondeurs; Gellius n'ignorait pas que le sien déclamait en rigoriste outré contre les propos gais et les galantes fredaines. L'habile neveu a commencé par intéresser sa

Quod voluit, fecit. Nam, quamvis inrumet ipsum
Nunc patruum, verbum non faciet patruus.

AD LESBIAM.

Nulla potest mulier tantùm se dicere amatam
Verè, quantùm à me, Lesbia, amata, mea, es.
Nulla fides ullo fuit unquàm fœdere tanta,
Quanta in amore tuo ex parte reperta meâ est.
Nunc est mens adducta tuâ, mea Lesbia, culpâ,
Atque ita se officio perdidit ipsa pio:
Ut jam nec benè velle queam tibi, si optima fias,
Nec desistere amare, omnia si facias.

AD RUFUM.

Rufe, mihi frustrà, ac nequicquàm credite amice,
Frustrà? imò magno cum pretio atque malo:
Siccine subrepsti mî, atque intestina perurens
Mî misero, eripuisti omnia nostra bona?

tante en sa faveur, et a fini par faire de son oncle un Harpocrate. C'était le moyen de réussir ; car, pour faire taire la censure, il n'y a rien de mieux que de fermer la bouche au censeur.

A LESBIE.

Non, jamais femme, ô Lesbie, n'a pu se dire autant aimée que toi. Jamais la foi des traités ne fut plus religieusement gardée que ne l'ont été mes sermens. Quelle est la récompense d'un sentiment si tendre? Des perfidies qui troublent ma raison, sans que, dans le délire où tu me plonges, ta fidélité puisse te rendre mon estime, ou tes trahisons diminuer rien de mon amour.

A RUFUS.

Perfide! dont j'ai appris à mes dépens à connaître la fausse amitié, as-tu donc pu me porter la mort dans le sein, en m'enlevant ce que j'ai de plus cher? Perte fatale, qui empoisonne mes jours, et qui m'arrache une double illu-

Eripuisti, heu heu nostræ crudele venenum
Vitæ, heu heu nostræ pestis amicitiæ?
Sed nunc id doleo, quòd puræ impura puellæ
Suavia comminxit spurca saliva tua.
Verùm id non impunè feres: nam te omnia sæcla
Noscent, et qui sis, fama loquetur anus.

DE GALLO.

Gallus habet fratres, quorum est lepidissima conjux
Alterius, lepidus filius alterius.
Gallus homo est bellus: nam dulces jungit amores,
Cum puero ut bello bella puella cubet.
Gallus homo est stultus, nec se videt esse maritum,
Qui patruus patrui monstret adulterium.

IN GELLIUM.

Gellius est pulcher: quidni? quem Lesbia malit,
Quam te cum totâ gente, Catulle, tuâ.

sion! Quoi, malheureux! ta bouche impure a donc pu flétrir la bouche de rose de ma belle? Non, cette insulte ne sera pas impunie. Je vais te peindre aux siècles à venir, et je charge la renommée du soin de ma vengeance.

SUR GALLUS.

Des deux frères de Gallus, l'un a une jolie femme, et l'autre un fils fort joli garçon. Ma foi! vive Gallus, pour servir les amours, et pour appareiller un couple aimable et bien épris! ou plutôt Gallus est un grand sot, d'oublier qu'il est marié, et de ne pas songer que son front peut un jour porter la peine des leçons qu'il donne à un fripon de neveu.

CONTRE GELLIUS.

Le bel homme que Gellius!... Oh! oui sans doute, puisque Lesbie le préfère à Catulle et à toute sa race. A la bonne heure. Mais en dépit de toute sa beauté, je consens qu'il me vende, toute ma race et moi, s'il trouve sur sa bonne

Sed tamen hic polcher vendat cum gente Catullum,
Si tria notorum suavia reppererit.

AD GELLIUM.

Quid dicam, Gellî, quare rosea ista labella
Hibernâ fiant candidiora nive?
Mane domo quùm exis, et quùm te octava quiete
E molli longo suscitat hora die:
Nescio quid certè est. An verè fama susurrat,
Grandia te medii tenta vorare viri?
Sic certè: clamant Victoris rupta miselli
Ilia, et emulso labra notata sero.

AD JUVENTIUM.

Nemone in tanto potuit populo esse, Juventî,
Bellus homo, quem tu diligere inciperes?
Præterquàm iste tuus moribundâ à sede Pisauri
Hospes, inauratâ pallidior statuâ,
Qui tibi nunc cordi est, quem tu præponere nobis
Audes? Ah nescis, quod facinus facias.

mine un seul galant homme qui puisse soutenir son dégoûtant baiser.

A GELLIUS.

Nous diras-tu, Gellius, pourquoi tes lèvres de rose ont pris la blancheur de la neige, lorsque, dans les longs jours d'été, la huitième heure t'arrache à la mollesse d'un repos voluptueux? En croirons-nous les bruits qui t'accusent de prêter ta bouche à d'infâmes complaisances? Il le faut bien; l'épuisement de ton ami Victor, et les traces honteuses que conservent tes lèvres décolorées, ne déposent que trop contre vous deux.

A JUVENTIUS.

Ou sont tes yeux, Juventius? Comment! parmi tant de gens aimables qui t'adressent leurs hommages, ton choix va tomber sur un déterré de Pisaure, au teint de cuivre, à la face cadavéreuse! et tu lui donnes ton cœur et ta tendresse! Etrange prédilection! Ah! Juventius, un pareil goût est un crime que l'amour ne peut pardonner.

AD QUINCTIUM.

QUINCTI, si tibi vis oculos debere Catullum,
Aut aliud, si quid carius est oculis;
Eripere ei noli, multò quod carius illi
Est oculis, seu quid carius est oculis.

IN LESBIÆ MARITUM.

LESBIA mî, præsente viro, mala plurima dicit.
Hoc illi fatuo maxima lætitia est.
Mule, nihil sentis. Si nostri oblita taceret,
Sana esset. Quòd nunc gannit, et obloquitur,
Non solùm meminit: sed, quæ multò acrior est res,
Irata est: hoc est uritur et loquitur.

DE ARRIO.

CHOMMODA dicebat, siquando commoda vellet
Dicere, et *hinsidias* Arrius insidias.

A QUINCTIUS.

Veux-tu, Quinctius, que Catulle te doive la vie, et plus encore, s'il est possible? Ne cherche point à lui ravir l'objet adoré qui charme ses yeux, et qui lui est mille fois plus cher que la vie.

CONTRE LE MARI DE LESBIE.

En présence de son mari, Lesbie m'accable d'injures. Le sot en est enchanté. La bonne dupe! Tu ne vois donc pas, nigaud, que son silence serait une preuve d'oubli, un symptôme d'indifférence? Mais tout cet emportement n'est qu'un dépit déguisé. Lesbie est piquée, elle brûle, elle ne peut se taire, et sa colère même trahit l'excès de son amour.

SUR ARRIUS.

Arrius ouvrait une grande bouche pour dire *chommode* et *hembûche*, et ne croyait jamais être

Et tum mirificè sperabat se esse locutum,
Quùm, quantùm poterat, dixerat *hinsidias*.
Credo sic mater, sic Liber, avunculus ejus,
Sic maternus avus dixerit, atque avia.
Hoc misso in Syriam, requiêrant omnibus aures;
Audîbant eadem hæc leniter, et leviter.
Nec sibi post illa metuebant talia verba,
Quùm subitò adfertur nuntius horribilis:
Ionios fluctus, postquàm illuc Arrius isset,
Jam non Ionios esse, sed *Hionios*.

IN LESBIAM.

ODI, et amo. Quare id faciam, fortasse requiris.
Nescio: sed fieri sentio, et excrucior.

QUINCTIAM LESBIÆ CONFERT.

QUINCTIA formosa est multis: mihi candida, longa,
Recta est. Hæc et ego singula confiteor.
Totum illud, FORMOSA, nego. Nam nulla venustas,
Nulla in tam magno est corpore mica salis.

plus beau parleur, que lorsqu'il donnait à chaque mot une aspiration barbare. Cette prononciation était héréditaire dans sa famille; c'est ainsi qu'on y parlait de père en fils. Enfin il part pour la Syrie, et laisse en repos nos oreilles que ses sons âpres et durs ne menaçaient plus d'écorcher. Tout-à-coup, horrible nouvelle ! on apprend que depuis l'arrivée d'Arrius, la mer d'Ionie a changé de nom, et qu'elle est devenue la mer *Hionienne*.

CONTRE LESBIE.

J'aime et je hais. — Comment se peut-il ? — Je l'ignore; mais je le sens, et ce double sentiment déchire mon cœur.

QUINCTIA COMPARÉE A LESBIE.

Quinctia est belle, dit-on ; oui, aux yeux du vulgaire. Aux miens, passe pour blanche, droite et grande; détails que je ne conteste point, mais qui ne font pas la beauté. Statue froide, inanimée, Quinctia est sans graces, sans attraits. O ma Lesbie ! c'est toi qui vrai-

Lesbia formosa est: quæ cum pulcherrima tota est,
Tum omnibus una omnes surripuit Veneres.

AD GELLIUM.

Quid facit is, Gellî, qui cum matre atque sorore
Prurit, et abjectis pervigilat tunicis?
Quid facit is, patruum qui non sinit esse maritum?
Ecquid scis, quantùm suscipiat sceleris?
Suscipit, ô Gellî, quantùm non ultima Tethys,
Non genitor nympharum abluit Oceanus.
Nam nihil est quicquam sceleris, quod prodeat ultrà,
Non si demisso se ipse voret capite.

DE GELLIO.

Gellius est tenuis, quidni? quoi tam bona mater,
Tamque valens vivat, tamque venusta soror,
Tamque bonus patruus, tamque omnia plena puellis
Cognatis. Quare is desinat esse macer?

ment es belle, toi que Vénus, par un heureux larcin, a parée de tous les attraits, de toutes les graces ravies aux autres beautés.

A GELLIUS.

De quels crimes se souille, ô Gellius ! celui dont le délire incestueux brave toutes les loix de la décence, ne respecte ni sa mère, ni sa sœur, et ravit même un oncle au lit conjugal? De forfaits inouis que ne peuvent laver tous les flots de l'Océan; de forfaits que ne peut surpasser le coupable lui-même, quand il réaliserait sur sa propre personne les raffinemens de la plus dégoûtante débauche.

CONTRE LE MÊME.

Gellius est maigre et fluet, rien de plus naturel. Il en coûte pour avoir une mère aussi facile, une sœur aussi vive, aussi belle, un oncle aussi complaisant, et tant de jolies cousines. Un service aussi fatigant ne fait pas revenir l'embonpoint. Quand on ne lui tiendrait

Qui ut nihil adtingit, nisi quod fas tangere non est,
  Quantumvis quare sit macer, invenies.

IN GELLIUM.

NASCATUR Magus ex Gellî, matrisque nefando
  Conjugio, et discat Persicum haruspicium.
Nam Magus ex matre et gnato gignatur oportet,
  (Si vera est Persarum impia relligio,)
Gnatus ut accepto veneretur carmine divos,
  Omentum in flammâ pingue liquefaciens.

AD EUMDEM.

NON ideò, Gellî, sperabam te mihi fidum
  In misero hoc nostro hoc perdito amore fore:
Quòd te cognôssem benè, constanterque putarem
  Haud posse à turpi mentem inhibere probro.
Sed quòd nec matrem, nec germanam esse videbam
  Hanc tibi, quojus me magnus edebat amor.

compte que de ses exploits incestueux, on trouverait encore aisément la cause de sa maigreur.

CONTRE LE MÊME.

S'il faut en croire les dogmes impies des Perses, c'est de l'union monstrueuse d'une mère et d'un fils que naît le Mage, dont la voix doit implorer les dieux, et dont les sacrifices doivent désarmer leur colère. Si ta mère devient féconde, Gellius, mets son fils à l'école des Mages; ce sera un élève digne de leurs leçons et de leurs autels.

AU MÊME.

J'en conviens, Gellius, je m'étais flatté que tu ne chercherais pas à me souffler l'objet dont l'amour fait le charme et le tourment de ma vie; non que je crusse à ta bonne-foi, à ta délicatesse, à ta répugnance pour toute trahison. Non, je te connaissais trop bien pour te juger si mal. Mais celle que j'aime n'était ni ta mère,

Et quamvis tecum multo conjungerer usu,
Non satis id causæ credideram esse tibi.
Tu satis id duxti, tantum tibi gaudium in omni
Culpâ est, in quâcunque est aliquid sceleris!

DE LESBIA.

Lesbia mî dicit semper malè, nec tacet unquam
De me : Lesbia me, dispeream, nisi amat!
Quo signo? quasi non totidem mox deprecor illi
Assiduè : verùm dispeream, nisi amo!

IN CÆSAREM.

Nil nimiùm studeo, Cæsar, tibi velle placere,
Nec scire utrùm sis albus, an ater homo.

ni ta sœur. Voilà ce qui me rassurait. A la vérité notre liaison était intime ; mais je ne voyais là rien d'assez piquant pour toi. C'est-là pourtant ce qui t'en a plu : tant il est vrai que l'ombre seule du crime suffit pour te faire trouver de l'attrait aux fautes les plus ordinaires !

DE LESBIE.

Lesbie ne cesse de dire du mal de moi, et jamais ne se tait sur mon compte. Que je meure, si Lesbie ne m'aime à la rage ! — La preuve ?... J'en juge par moi-même. Je la maudis sans cesse, et je l'aime à la folie.

CONTRE CÉSAR.

Moi, César ! moi ! me mettre en frais pour obtenir tes bonnes graces ! Je ne veux pas même savoir si ton front est chauve ou chevelu.

IN MENTULAM.

MENTULA mœchatur, mœchatur Mentula certè.
Hoc est, quod dicunt: Ipsa olera olla legit.

DE ZMYRNA CINNÆ POETÆ.

ZMYRNA mei Cinnæ nonam post denique messem
Quàm cœpta est, nonamque edita post hyemem:
Millia quùm intereà quingenta Hortensius uno
. . . .
Zmyrna cavas Atracis penitùs mittetur ad undas,
Zmyrnam incana diù sæcula pervolüent.
At Volusî Annales * Aduam morientur ad ipsum,
Et laxas scombris sæpè dabunt tunicas.
Parva mei mihi sunt cordi monimenta *sodalis*;
At populus tumido gaudeat Antimacho.

CONTRE MAMURRA.

Mignon suranné, Mamurra fraye avec les belles; et comme dit le proverbe, ce qui vint par la flûte, s'en va par le tambour.

SUR LA SMYRNA

DU POÈTE CINNA.

Neuf étés ont vu sur le métier la *Smyrne* de mon cher Cinna, et neuf hivers se sont écoulés avant qu'il la jugeât digne du grand jour, tandis que les mauvais vers coulent par torrens de la veine trop féconde d'Hortensius. Lu de tous les gens de goût, le poëme de mon ami fait les délices de son siècle, et fera celles de la postérité. Mais les Annales de Volusius expireront sur les bords qui les ont vu naître, digne enveloppe des sardines et des anchois. C'est la perfection, et non pas la longueur, qui fait à mes yeux le mérite de l'ouvrage de mon ami, et je laisse le sot vulgaire admirer le poëme long et boursoufflé d'Antimachus.

AD CALVUM, DE QUINTILIA.

Si quicquam mutis gratum acceptumve sepulchris
  Accidere à nostro, Calve, dolore potest,
Quo desiderio veteres renovamus amores,
  Atque olim amissas flemus amicitias:
Certè non tanto mors immatura dolori est
  Quintiliæ, quantùm gaudet amore tuo.

DE ÆMILIO.

Non, ità me dii ament, quidquam referre putavi,
  Utrùmne os an culum olfacerem Æmilio.
Nil immundius hoc, nihil est immundius illo:
  Verùm etiam culus mundior, et melior.
Nam sine dentibus est. Hoc dentes sesquipedales,
  Gingivas vero ploxemi habet veteris.
Præthereà rictum, qualem diffissus in æstum
  Mejentis mulæ cunnus habere solet.
Hic futuit multas, et se facit esse venustum,

A CALVUS.

Si les muets habitans des tombeaux ne sont pas insensibles au deuil des vivans, s'ils sont touchés des regrets qui rappellent nos anciennes amours, des pleurs données aux souvenirs de l'amitié, ta Quintilie, cher Calvus, doit, sur les sombres bords, oublier sa mort prématurée, pour ne plus penser qu'aux pieuses douleurs dont son amant fidèle honore sa mémoire.

CONTRO DI EMILIO.

No (m'agiutin gli dei) non molto importa
Che d'Emilio s'odori, o bocca, o culo.
Perchè non v'è di lei cosa più immonda,
E niente v'è chi più di lui sia immondo:
Pur della bocca è quegli assai più netto;
E gli denti non ha, ma di costui
Son lunghi un piede e mezzo i denti in bocca,
E d'una cassa sgangherata, e vecchia,
Rosicchiata dal tarlo, ha le gengive.

Et non pistrino traditur atque asino?
Quem si qua attingit, non illam posse putemus
Ægroti culum lingere carnificis?

AD VECTIUM.

In te si in quemquam, dici pote, putide Vectî,
Id quod verbosis dicitur, et fatuis :
Istâ cum linguâ, si usus veniat tibi, possis
Culos et crepidas lingere carbatinas.
Si nos omninò vis omnes perdere, Vectî,
Hiscas. Omninò, quod cupis, efficies.

DE CŒLIO ET QUINCTIO.

Cœlius Aufilenum, et Quinctius Aufilenam
Flos Veronensium depereunt juvenum,

La bocca di costui mai sempre è aperta,
Qual d'una mula suole in tempo estivo,
Allorche piscia, la vescica stanca.
Ama molte donzelle, e si dà vanto
D'essere fra gli amanti il più vezzoso:
E non v'è chi costui cacci al mulino
L'asina a stimolar, che volge il sasso!
Ma se pur qualcheduna a lui porgesse
Qualche bacio legger, potrebbe ancora
Lecar, quando se purga, il culo al boja.

A VECTIUS.

Bavard et sot Vectius, à ce double titre le plus vil ministère réclame ta langue empoisonnée, qui du moins ainsi deviendrait bonne à quelque chose. Mais puisque la diffamation est plus de ton goût, veux-tu nous perdre tous? Ouvre seulement la bouche, et tes desirs seront satisfaits.

DE CŒLIUS ET DE QUINCTIUS.

Coelius et Quinctius, la fleur de la jeunesse de Vérone, brûlent tous deux, l'un pour Aufi-

Hic fratrem, ille sororem; hoc est, quod dicitur illud
  Fraternum verè dulce sodalitium.
Quoi faveam potius? Cœlî, tibi; nam tua nobis
  Perspecta exigit hoc unica amicitia,
Quùm vesana meas torreret flamma medullas.
  Sis felix, Cœlî, sis in amore potens!

AD CORNELIUM.

Si quicquam tacitè commissum est fido ab amico,
  Quojus sit penitùs nota fides animi:
Meque esse invenies illorum jure sacratum,
  Cornelî, et factum me esse puta Harpocratem.

AD SILONEM.

Aut sodes mihi redde decem sestertia, Silo,
  Deindè esto quamvis sævus et indomitus;

lénus, l'autre pour Aufiléna. Voilà ce qu'on peut appeler une charmante confraternité. Pour qui seront mes vœux ? Pour l'ami du frère, ou pour l'amant de la sœur ? O Cœlius ! j'ai trop reconnu la sincérité de ton amitié, lorsque les feux d'amour qui m'embrasaient me rendaient son indulgence nécessaire. Puisse donc l'amour couronner tes ardeurs ! Puisses-tu te montrer digne des faveurs de l'amour !

A CORNÉLIUS.

S'il est quelqu'un dont la fidélité éprouvée soit digne des confidences de l'amitié, c'est ton ami, Cornélius : la foi du serment fut toujours sacrée pour lui. Dépose tes secrets dans son sein. Harpocrate lui-même a moins de discrétion.

A SILON.

Rends-moi, Silon, les dix mille sesterces que je t'ai prêtés, et deviens ensuite aussi impertinent qu'il te plaira. Mais, si tu veux garder l'argent, songe que la première vertu d'un

Aut, si te nummi delectant, desine, quæso,
Leno esse, atque idem sævus et indomitus.

AD QUEMDAM, DE LESBIA.

Credis, me potuisse meæ maledicere vitæ,
Ambobus mihi quæ carior est oculis?
Non potui, nec si possem, tam perditè amarem:
Sed tu cum caupone omnia monstra facis.

IN MENTULAM.

Mentula conatur Pimplæum scandere montem,
Musæ furcillis præcipitem ejiciunt.

maquignon d'amour est la complaisance, et prends l'esprit de ton métier.

A UN CALOMNIATEUR.

As-TU réellement cru que ma bouche sacrilége ait pu blesser ma belle amie, celle qui m'est plus chère que l'air que je respire? Noble écho des tavernes, ces bruits injurieux, que dément l'excès de mon amour, sont des propos dignes des lieux que tu fréquentes.

CONTRE MAMURRA.

MAMURRA veut en vain gravir au Parnasse. Les Muses le repoussent à coups de fourches ; c'est-là la foudre qu'il convient de lancer contre cet autre Phaéton.

DE PUERO ET PRÆCONE.

Cum puero bello præconem qui videt, ipse
Quid credat, nisi se vendere discupere?

AD LESBIAM.

Si quicquam cupidoque, optantique obtigit unquam
Insperanti, hoc est gratum animo propriè.
Quare hoc est gratum, nobis quoque carius auro,
Quòd te restituis, Lesbia, mî cupido.
Restituis cupido, atque insperanti ipsa refers te:
Nobis ô lucem candidiore notâ!
Quis me uno vivit felicior, aut magis hâc quid
Optandum vitâ, dicere quis poterit?

D'UN JEUNE GARÇON
ET D'UN CRIEUR PUBLIC.

Un crieur paraître en public à côté d'un jeune et beau garçon ! C'est donc pour afficher qu'il est à vendre et qu'il cherche chaland ?

A LESBIE.

Si les desirs les plus ardens, si le charme d'une surprise inattendue donnent un nouveau prix aux faveurs qu'on reçoit, quel ravissement, ô Lesbie, doit me causer le bonheur que j'éprouve ! Dieux bienfaisans ! Lesbie est rendue à mes vœux ! Lesbie revient à l'amant qui n'espérait plus de recouvrer le plus précieux de tous les trésors ! Jour trois et quatre fois prospère ! quel mortel est aussi heureux que moi ? Qui peut avoir autant de droits à chérir la vie ?

AD COMINIUM.

Si, Cominî, populi arbitrio tua cana senectus
Spurcata impuris moribus intereat:
Non equidem dubito quin primùm inimica bonorum
Lingua exsecta avido sit data volturio:
Effossos oculos voret atro gutture corvus:
Intestina canes, extera membra lupi.

AD LESBIAM.

Jucundum, mea vita, mihi proponis amorem
Hunc nostrum inter nos, perpetuumque fore.
Dî magni, facite, ut verè promittere possit,
Atque id sincerè dicat, et ex animo:
Ut liceat nobis totâ producere vitâ
Alternum hoc sanctæ fœdus amicitiæ.

A COMINIUS.

Cominius, si tôn infâme vieillesse est livrée à la vengeance du peuple, tes cheveux blancs ne te sauveront pas du sort que tu mérites. On commencera par t'arracher cette langue ennemie de tous les gens de bien, pour la donner à l'avide vautour. Tes yeux, crevés à coups de bec, seront la proie du noir corbeau; tes entrailles, la pâture des chiens dévorans; et les loups se disputeront le reste de tes membres déchirés.

A LESBIE.

Tu m'assures, ô ma vie! que les liens de notre amour vont se resserrer pour jamais. Grands dieux! faites que cette promesse de Lesbie soit sincère, et que son cœur ait dicté le serment prononcé par sa bouche! Puissent ces nœuds sacrés embrasser le cours entier de ma vie, et cette union si chère se prolonger jusqu'à mon dernier jour!

AD AUFILENAM.

Aufilena, bonæ semper laudantur amicæ:
Accipiunt pretium, quæ facere instituunt.
Tu quod promîsti mihi, quod mentita inimica es,
Quòd nec das, et fers sæpè, facis facinus.
Aut facere ingenuæ est, aut non promîsse pudicæ,
Aufilena, fuit. Sed data corripere
Fraudando, effexit plusquàm meretricis avaræ,
Quæ sese toto corpore prostituit.

AD EAMDEM.

Aufilena, viro contentas vivere solo, est
Nuptarum laus è laudibus eximiis.
Sed quoivis quamvìs potiùs succumbere fas est,
Quàm matrem fratres efficere ex patruo.

IN NASONEM.

Multus homo est Naso (nam tecum multus homo es) qui
Descendit? Naso, multus es et pathicus.

A AUFILÉNA.

L'ESTIME, Aufiléna, est le prix de la fidélité, et l'argent celui des faveurs vénales. Mais toi, qui promets toujours sans jamais rien tenir, qui prends volontiers sans rien rendre, l'amour te déclare criminelle au premier chef. Il faut, friponne, ne rien promettre, ou tout tenir. Mais garder l'argent et la marchandise, c'est une escroquerie qui te met au-dessous de la courtisane la plus avide et la plus éhontée.

A LA MÊME.

AUFILÉNA, l'honnête femme garde son cœur à l'époux qui reçut sa main. C'est-là la vraie gloire de ton sexe. Mais une fois sortie des limites du devoir, tout lui est permis, hors de devenir la mère de ses cousins-germains.

A NASON.

A TES yeux, Nason, tu es un grand personnage. Mais comment concilier cette haute opi-

AD CINNAM.

CONSULE Pompeïo primùm duo, Cinna, solebant
Mœchi : illo facto consule nunc iterùm
Manserunt duo : sed creverunt millia in unum
Singula, fœcundum semen adulterio.

IN MENTULAM.

FIRMANUS saltûs non falsò Mentula dives
Fertur : qui quot res in se habet egregias !
Aucupia omne genus, pisces, prata, arva, ferasque.
Nequicquàm : fructus sumptibus exuperat.
Quare, concedo sit dives, dum omnia desint :
Saltum laudemus, dum modò ipse egeat.

nion de toi-même avec l'étrange humiliation à laquelle tu te soumets?

A CINNA.

Sous le premier consulat de Pompée, Rome ne compta que deux corrupteurs du lit conjugal. Son second consulat n'en vit pas davantage. Mais l'adultère est une semence malheureusement trop féconde, et chacun des deux galans a produit des milliers d'imitateurs.

CONTRE MAMURRA.

La belle terre du Picénum a sans doute de quoi faire la fortune du propriétaire. Chasse, pêche, prairies, terres à blé, que ne réunit-elle pas? Mais tous ces avantages sont en pure perte pour Mamurra. Pourquoi? parce que sa dépense excède son revenu. A la bonne heure, passons-lui cette richesse nécessiteuse, vantons même son opulence, pourvu qu'elle lui laisse toutes les horreurs du besoin.

IN EUMDEM.

Mentula habet juxta triginta jugera prati,
Quadraginta arvi, cætera sunt maria.
Cur non divitiis Crœsum superare potis sit,
Uno qui in saltu tot bona possideat?
Prata, arva, ingentes silvas, saltusque, paludesque
Usque ad Hyperboreos, et mare ad Oceanum.
Omnia magna hæc sunt. Tamen ipse est maximus, ultrò
Non homo, sed verè mentula magna, minax.

AD GELLIUM.

Sæpè tibi studioso animo venante requirens
Carmina uti possem mittere Battiadæ,
Queis te lenirem nobis, neu conarere
Telis infestum mî terere usque caput:
Hunc video mihi nunc frustrà sumptum esse laborem,
Gellî, nec nostras hinc valuisse preces.
Contrà nos tela ista tua evitamus amictu:
At fixus nostris tu dabi' supplicium.

CONTRE LE MÊME.

Mamurra possède environ trente arpens de prairies, quarante de terres labourables.... Vouloir compter le reste, ce serait vouloir arpenter les mers. Le voilà donc l'égal de Crésus! Prés, champs, forêts immenses, vastes marais qui s'étendent jusqu'aux bords de l'Océan; toutes ces possessions sont bien riches; mais Mamurra est encore plus grand que tout cela, non par ses vertus, mais par ses profusions et par ses débauches.

A GELLIUS.

Plus d'une fois je me suis proposé de t'adresser des vers de Callimaque, pour désarmer ton courroux, et mettre ma tête à l'abri des traits dont tu la menaces. Mais, puisque mes efforts sont vains, mes prières inutiles, Gellius, je brave ta haine. Tes traits impuissans peuvent à peine m'effleurer, au lieu que les miens te perceront jusqu'au cœur, et la plaie qu'ils feront ne pourra jamais se cicatriser.

POÉSIES
DE GALLUS.

VIE

DE CORNÉLIUS GALLUS.

Cornélius Gallus naquit à Fréjus, ville de la Gaule Narbonnaise. On ignore comment il vint en Italie, et en quel temps il se fit connaître d'Auguste. Cet empereur devait avoir éprouvé sa valeur et sa capacité en différentes occasions, puisqu'il le fit son lieutenant dans la guerre d'Egypte. Cornélius Gallus répondit à sa confiance, et justifia son choix. La défaite de la flotte d'Antoine, dont il brûla une partie et submergea l'autre, prépara les voies à la conquête d'Egypte, et lui en valut le gouvernement.

Dirigé par Auguste, Cornélius Gallus signala son zèle et sa capacité. Par ses

soins furent réparés plusieurs canaux du Nil qui s'étaient comblés; de nouveaux furent ouverts au commerce, et l'Egypte reprit sa première fertilité. La suite ne répondit pas à ces heureux commencemens. Loin d'imiter Agrippa, qui renvoya toujours au prince la gloire des entreprises qu'il avait conseillées ou exécutées, Cornélius Gallus se laissa enivrer par le pouvoir, se fit ériger des statues, et s'exprima sur le compte de son maître avec une légèreté peu décente. Ces propos parvinrent bientôt aux oreilles d'Auguste : il rappela Cornélius Gallus, et se contenta de lui interdire son palais et ses provinces; c'est-à-dire, celles où les troupes étaient cantonnées.

Les malheureux n'ont point d'amis. Un favori disgracié en a encore moins. Ce n'était pas assez pour Cornélius Gallus de voir une solitude profonde faire place à la cour adulatrice qui avait encensé en lui la faveur. Un Romain qu'il

avait admis à ses plaisirs, lui intenta une accusation juridique. D'autres dénonciateurs lui supposèrent en même temps de nouveaux crimes. Il avait, disaient-ils, fait graver son nom sur les pyramides, dépouillé Thèbes des principaux ornemens dont les anciens rois d'Egypte l'avaient embellie, affecté de rabaisser Auguste dans ses discours, et, pour comble d'ingratitude, conspiré contre sa personne.

Du sein de l'Espagne où ces accusations lui parvinrent, Auguste nomma des commissaires choisis dans le sénat. Quand on est dans la disgrace du maître, on est rarement absous par les courtisans. Il fut condamné : l'exil parut une peine trop légère ; on y ajouta la confiscation de ses biens au profit d'Auguste. On ordonna même des sacrifices, pour remercier les dieux d'avoir délivré la patrie d'un citoyen si dangereux. Cornélius Gallus ne put soutenir le contraste

de son abaissement avec la situation brillante où il s'était vu, et il se délivra d'une existence qui n'était plus pour lui qu'un fardeau insupportable.

Sans doute il était moins coupable que ne l'avaient prétendu ses délateurs, puisqu'Auguste, en apprenant sa condamnation et sa mort, s'attendrit jusqu'à verser des larmes, et s'écria : « Maître du » monde, faut-il que je sois le seul qui » ne puisse donner à la punition de mes » amis les bornes que je voudrais » ? Aussi Ovide ne lui reproche-t-il que des discours peu mesurés, échappés dans la liberté de la table. Peut-être est-ce le sentiment de cette injustice qui fit desirer à Auguste que Virgile substituât l'épisode d'Aristée à l'éloge de Gallus, qui aurait rappelé au prince le sort funeste d'un ancien ami.

Aux talens administratifs et militaires, Cornélius Gallus joignait ceux de poëte et d'orateur. Il avait commencé sa car-

rière poétique par une traduction des Élégies d'Euphorion, poëte Grec qui avait décrit les tragiques effets de l'amour. Bientôt il se mit lui-même sur les rangs des poëtes élégiaques. La passion qu'il avait conçue pour Lycoris lui inspira un grand nombre d'élégies qui furent distribuées en quatre livres, et qui mirent le sceau à sa réputation. Quoique le temps nous en ait envié la connaissance, on peut juger du caractère de ces poésies et de la passion qui les animait, par l'état où le représente Virgile après l'infidélité de Lycoris. (V. *Eglog. x.*)

Plus heureux que les Élégies de Cornélius Gallus, les éloges qui lui furent prodigués par les poëtes ses contemporains, ont triomphé du courroux d'Auguste et de l'injure des temps : c'est qu'il n'est point de puissance assez forte pour priver les talens supérieurs de l'immortalité qui leur est due. Parthénius lui dédia ses Érotiques. Ovide l'a placé,

comme poëte élégiaque, dans les Champs Élysées, avec Tibulle. Virgile, qui lui devait sa présentation à Auguste et la faveur du prince, après l'avoir peint errant sur les rives du Permesse, le fait conduire sur l'Hélicon par une des Muses, et montre toute l'assemblée se levant à son arrivée pour lui faire honneur. Quintilien lui trouve une dureté relative, en le comparant avec Tibulle et Properce; mais il ne l'en compte pas moins parmi les Latins qui ont excellé dans le genre élégiaque.

On sait que les six élégies qui sont placées ordinairement à la suite de Properce, n'ont de Gallus que le nom. Le style en est barbare, la mesure y est souvent défectueuse, et l'histoire presque toujours défigurée. Nul sentiment, nulle délicatesse, nulle intelligence de l'art. Aussi les attribue-t-on assez généralement à un certain Maximien, Étrusque de nation, qui vivait sous l'empire

d'Anastase, et dont il porte le nom dans le manuscrit de Vossius; et, par cette raison, je n'ai cru devoir en reproduire ni le texte, ni la traduction. On ne trouvera donc ici qu'une élégie, dont l'auteur, quel qu'il soit, me semble avoir le langage de la passion et cette vérité de sentiment qui, de l'ame de l'écrivain, se communique à celle du lecteur. Les autres petites pièces qui suivent, sont assez communément attribuées à Cornélius Gallus, et assez délicatement pensées pour justifier cette opinion, contre celle de l'estimable auteur du *Dictionnaire des Auteurs Classiques*, le C. Sabbatier, de Châlons-sur-Marne, qui prétend qu'il ne nous reste de Cornélius Gallus qu'un seul vers conservé par un écrivain peu connu.

ELEGIA

AD LYCORIDEM.

Non fuit Arsacidum tanti expugnare Seleucen,
Italaque ultori signa referre Jovi;
Ut desiderio nostri curaque Lycoris
Heu jaceat menses pænè sepulta novem!
Nec tantùm morbus, quantùm gravat ira parentis:
Sic premitur geminis una puella malis.

Æqua tamen matris causa est. Cupit illa paternam
Impleat ut pulchrâ filia prole domum.
Quid, quod lena meos advertere tentat amores,
Portat et occulto grandia dona sinu?
Et juvenem laudat, qui munera misit, ab altâ
Indole . . . .
Candida quod nulla lanugine vestiat ora,
Quòd fluat ex toto vertice flava comâ,
Quòd citharæ cantûsque sciens: deindè horrida bella,
Atque ingrata notat tempora militiæ.
Me quoque jam canis narrat splendere capillis,
Et quòd . . . . vulnere tardus eam.

ÉLÉGIE
A LYCORIS.

Remparts des Arsacides, qui venez de tomber sous l'effort de nos armes, drapeaux victorieux qu'attendait de moi Jupiter vengeur, étiez-vous donc d'un assez grand prix, pour que Lycoris, livrée neuf mois aux tourmens de l'absence, fût sur le point d'être ravie à mon amour? pour qu'elle eût à soutenir le poids de sa douleur et le courroux maternel, trop faible pour résister à ce double malheur?

Au moins puis-je respecter le vœu d'une mère, qui desire se voir renaître dans les tendres rejetons d'une tige chérie. Mais ce n'est pas assez d'une ennemie. Sans doute, une matrone infâme, pour séduire ma bien-aimée, lui porte furtivement des dons corrupteurs. Elle lui vante le jeune amant qui les lui envoie, et son brillant caractère, et ce teint fleuri que nul duvet n'ombrage encore, et cette belle tête parée de blonds cheveux flottans sur ses épaules, et cette voix flexible qu'accompagnent les accords d'une lyre harmonieuse. Tantôt elle

Multa quoque affingit, mentitur et omnia : fluxâ
Quàm vereor ne sit nostra puella fide!

Fœmina naturâ varium et mutabile semper :
Diligat, ambiguum est, oderit anne magis.
Nil adeò medium . . . .
Et tantùm constans in levitate suâ est.

Filius Europæ Minos, seu poneret arcum,
Sive comam premeret casside, pulcher erat.
Non priùs è muris pugnantem regia virgo
Viderat, ac dirus crimina suasit amor.
Acer Amor deus est : feras domat ille leænas.
Excuset facinus vindice Scylla deo.

At, pius æternam servet nî Juppiter urbem,
Scilicet occiderat virginis illa dolo.
Sic pereat, patrias quicumque insanus in arces
Mente ruit, pœnas ut scelerata dedit.

lui décrit les horreurs de la guerre, et les ennuis dont l'absence afflige l'amante d'un guerrier; tantôt elle oppose aux avantages de mon rival les cheveux blancs dont ma tête s'argente dans ses récits imposteurs, et la lenteur de ma démarche affaiblie par les blessures; fictions, mensonges, rien ne lui coûte pour me nuire.

Ah! que je tremble que mon amante ne puisse se défendre de tant de piéges! Sexe fragile, né volage et changeant, quel est le plus violent de ton amour ou de ta haine? Extrême en tout, tu n'es constant que dans ta légèreté.

Témoin cette princesse, que séduisirent les traits du fils d'Europe. A peine du haut des remparts eut-elle vu ce jeune héros, qu'un amour funeste lui inspira le plus grand des crimes. Amour! dieu terrible! tu domptes les lionnes rugissantes; que pouvait opposer une jeune fille à ton pouvoir, et aux charmes d'un guerrier également beau, soit lorsque sa tête était désarmée, soit lorsqu'un casque d'airain pressait sa blonde chevelure!

Moins excusable sans doute fut cette Romaine impie, dont la perfidie eût consommé la ruine de la cité de Romulus, sans la protection de Jupiter qui veut que ses remparts soient immortels. Ah! périsse, comme elle, quicon-

Obruta virgo jacet; servat quoque nomina turris
  Illa, triumphator Juppiter undè tonat.

Quid loquor, ah! demens? Roseæ nec flore juventæ,
  Nec capitur missis lux mea muneribus.
Non patris imperium, matris non aspera jussa
  Sollicitant; firmo pectore durat amor.
Non secùs Ægæo moles objecta fragori:
  Illa manet, frustrà ventus et aura furit.
Nec minùs, ut vires paulatim colligit ignis,
  Purior accenso fomite flamma micat.
Illa meos reditus spe non præsumit inani,
  Et fovet in tacito gaudia certa sinu.
Me vocat absentem, me me suspirat in unum,
  Et de me noctes cogitat atque dies.

Quin etiam argento, puroque intexitur auro
  Altera jam castris parta lacerna meis.
Illic bellantum juvenum studiosa figuras,
  Atque audita levi prælia pingit acu.
Pingit et Euphratis currentes mollius undas,
  Victricesque Aquilas sub duce Ventidio,
Qui nunc Crassorum manes, direptaque signa
  Vindicat, Augusti Cæsaris auspiciis.

que, dans un coupable délire, ose conspirer contre sa patrie! Une mort affreuse fut le digne prix de sa trahison, et son nom reste encore à cette tour d'où tonne Jupiter triomphateur.

Mais, que dis-je? insensé! Non, rien ne peut séduire celle que j'aime; ni les présens d'un rival, ni les roses de sa jeunesse, ni l'ordre absolu d'un père, ni les instances d'une mère irritée. Un amour à toute épreuve est l'égide qui me garde son cœur. Tel le roc, qui s'élève au sein de la mer Egée, brave les vents et les flots qui le battent avec furie. Tel, dans le foyer qui le couve, le feu rassemblant de nouvelles forces, jaillit bientôt en flammes plus brillantes. Son cœur jouit en idée de mon retour, et nourrit dans le silence un espoir que l'amour doit couronner. Absent, elle m'appelle; c'est pour moi qu'elle soupire, à moi qu'elle songe la nuit, à moi qu'elle pense le jour.

Déjà même, sur un tissu d'or et d'argent, elle brode un riche manteau pour ma nouvelle campagne. Son aiguille savante y trace nos jeunes guerriers et les exploits de son amant. On y voit l'Euphrate qui roule plus tranquillement ses ondes captives, et les aigles victorieuses de Ventidius, qui, sous les auspices de César-Auguste, venge les mânes des Crassus, et nos

Parthe, tumens animis, et nostrâ clade superbe,
  Hîc quoque Romano stratus ab hoste jaces.
At mea cum primis victrix apparet imago,
  Exigit hoc pietas et benè fidus amor.
Ipsa quoque exprimitur dejecto pallida vultu.
  Stat lacrymans, et me pænè vocare putes.

Quàm benè, cum ferrum nondùm prodiret in auras,
  Omnia pacis erant, et sua cuique satis.
Dives erat, si quis, parvi possessor agelli;
  Severat ille priùs, deindè coquebat olus.
Non locus invidiæ, quamvis vicinus abundè
  Et pecus, et messes, mustaque haberet ager.
Liber Amor, nulli mulier suspecta marito:
  Casta satis, nôrat si qua negare palàm.
Tunc Venus . . . . spirabat dulciter ignes,
  Spiculaque in silvis tuta vibrabat Amor.

Cur mihi non illis nasci, mea vita, diebus
  Contigit? Invidit quis bona tanta deus?
O niveas luces, ô tempora dulcia! verè
  Aurea Saturni sæcla fuere senis.
Nunc ferrum erupit, rabiesque asperrima ferri,
  Nunc furor, et cædes . . . .
. . . .
  . . . .

drapeaux enlevés. Parthe farouche, trop longtemps fier de nos défaites, ta tête altière s'y courbe aussi sous le fer des Romains. On y distingue sur-tout mes traits, qu'un amour tendre et fidèle a dû rendre parlans. L'infortunée s'y peint elle-même, pâle, les yeux baignés de larmes, et sa bouche semble s'ouvrir pour appeler son amant.

Heureux temps, où le fer n'était pas encore sorti des entrailles de la terre ! Tout était en paix; à chacun suffisait son avoir. Le possesseur d'un champ était riche à ses propres yeux, et vivait des légumes que ses mains avaient semés, sans regarder avec envie les troupeaux, les vignes, les moissons d'un voisin opulent. L'amour était libre, l'époux confiant, et la femme assez chaste, tant que la pudeur colorait ses refus. Alors Vénus inspirait de douces flammes, alors l'Amour ne blessait que de flèches dorées les humains, habitans des forêts.

O ma vie ! pourquoi le sort ne plaça-t-il pas ma naissance à cette époque fortunée ? Quel dieu jaloux a pu m'envier un si touchant destin? Jours purs et sereins ! âge de bonheur ! siècle d'or, où régna le vieux Saturne ! combien tu fus digne de ce nom ! Mais le nôtre !.... ah ! c'est un siècle de fer : une rage aveugle nous met le fer à la main; par-tout règnent la fureur

Forsan et hic noster tinget cruor hospitis arma,
  Aut cadet unanimis frâter ab ense meo.

Quid mihi cum bello? Pugnent, quibus inclyta regna,
  Aut quibus . . . . Marte petuntur opes.
Nos alias pugnas, aliis pugnemus in armis:
  Inflet Amor lituos, et fera signa canat.
Fortis ad occasum nî pugnem solis ab ortu,
  Detrahat ignavo protinùs arma Venus.

Sin cadat ex votis, et res benè gesta feratur,
  Cesserit emerito cara puella mihi.
Quam . . . . . sinu, cui basia jungam,
  Dum lateri vires, nec sit amare pudor.
Tunc me vina juvent nardo confusa rosisque,
  Sertaque, et unguentis sordida facta coma.
Nec dominæ pudeat gremio captare soporem,
  Surgere nec mediâ jam veniente die.
Si quis amore vacans irriserit, imprecor illi,
  Ardeat, et quid sit, discat, amare senex.

et le carnage.... Peut-être mon sang va-t-il teindre le glaive d'un hôte et d'un ami ; peut-être un frère chéri va-t-il tomber sous les coups du mien !

Eh ! que me fait à moi la guerre ? Qu'il coure aux combats, l'ambitieux ou l'avare, qui cherche un trône ou des richesses ! Mais nous, de plus doux combats nous appellent ; demandons à l'Amour de plus douces armes ; c'est à l'Amour de faire résonner le clairon ; c'est à l'Amour de donner le signal. Je veux combattre depuis l'aurore jusqu'au coucher du soleil. Si mon courage se trahit un moment, puisse Vénus elle-même arracher les armes de mes mains déshonorées !

Mais si mes vœux sont remplis, si la victoire a ceint mon front, puisse la belle que j'adore céder enfin à mes transports brûlans ! Viens, ô ma vie, que je te presse contre mon sein ; rends-moi baisers pour baisers, caresses pour caresses, tant que la force répond à mes desirs, tant que je puis aimer sans rougeur. Qu'alors les vins parfumés coulent à grands flots ; que nos têtes se couronnent de roses et de fleurs nouvelles ; que nos sens se raniment aux vapeurs des essences de l'Arabie ! Qu'alors le sommeil vienne me surprendre dans les bras de mon amante, pour ne me quitter qu'au milieu

Servus et ut nostros incassùm laudet amores,
Et sapit hic, dicat, saucius igne novo.

Heu malè, (crede mihi) si quis sua gaudia differt!
Dum loquimur, nox est, mortis et umbra subit.

EPIGRAMMA, SINE TITULO.

Occurris cum mane mihi, nî purior ipsa
Luce novâ exoreris, lux mea, dispeream!
Quòd si nocte venis, jam verò ignoscite, divi,
Talis ab occiduis Hesperus exit aquis.

AD GEMINAS SORORES.

. . . .
. . . . Matris amor, deliciumque meum.

du jour. Malheur à l'indifférent qui oserait insulter à mes transports! Puisse-t-il aimer lui-même, et éprouver tous les dédains réservés à des vieillards amoureux! Appesanti sous le poids de ses fers, puisse-t-il vanter en vain ce que j'aime, et applaudir avec dépit au beau feu dont je brûle encore!

Mais malheur aussi à qui diffère de jouir! Nous parlons, le temps fuit, la nuit s'avance, et nous enveloppe des ombres de la mort.

MADRIGAL.

Lorsqu'au matin je te rencontre, ô lumière de mes yeux, moins pur me paraît l'éclat de l'aurore naissante. Est-ce le soir que tu t'offres à mes regards? telle et moins brillante, l'étoile de Vénus sort du sein des ondes.

A DEUX SŒURS.

Objets de l'amour d'une mère, délices de Gallus, sœurs charmantes, cessez de vous dis-

Ne verò inter vos odio certate sorores,
  Utrius alba magis, vel minùs atra cutis.
Hoc unum certate, suos magis urat amores,
  Altera nonne oculis, altera nonne comis.
Anne coma ex auro flava est tibi, Gentia? an auri
  Ex ipsâ magis est bractea flava comâ?
È Beronicæo detonsum vertice crinem
  Rettulit esuriens Græcus in astra Conon:
Gentia, rapta tibi fiat coma protinùs astrum,
  Et regat Illyricas certior ursa rates.

Cum quatit, et caudam Junonius explicat ales,
  Mille oculos, gemmas mille decenter habet.
. . . . Huc illuc flectat ocellos,
  Hinc illinc videas currere mille faces.

IN IMAGINEM PUELLÆ.

SUBRIDES si, virgo, faces jacularis ocellis,
  Et tua nescio quo murmure labra sonant:

puter l'éclat du teint et la transparence de la peau. Ah! plutôt disputez entre vous à qui fera des blessures plus profondes, l'une par ses beaux yeux, l'autre par sa blonde chevelure.

Gentia, tes tresses ne sont-elles pas d'or pur, ou l'or n'emprunte-t-il pas lui-même la couleur de tes boucles flottantes? Jadis un Grec flatteur plaça parmi les astres les cheveux dont le fer avait dépouillé la tête de Bérénice. Gentia, que les tiens brillent à leur tour dans les cieux, et que cet astre nouveau dispute à l'Ourse céleste l'honneur de diriger sur les mers les vaisseaux Illyriens.

Et toi, vive Chloé, tu as sans doute vu l'oiseau de Junon étaler avec complaisance les cent yeux et les saphirs dont sa queue étincelle. Eh bien! fixe un instant tes beaux yeux sur nous, et nous verrons en jaillir mille fois plus de feux encore.

SUR LE PORTRAIT

D'UNE JEUNE FILLE.

QUAND tu souris, des éclairs s'échappent de tes yeux, et tes lèvres se rapprochent avec le

Cur non ora mihi jamdudùm in verba resolvis?

. . . .

AD AUGUSTUM.

DE MORTE VIRGILII.

Temporibus lætis tristamur, maxime Cæsar,
  Hoc uno amisso, quem gemo, Virgilium.
Sed vetuit relegi, si tu patiêre, libellos,
  In quibus Æneam condidit ore sacro.
Roma rogat, precibus totus tibi supplicat orbis;
  Ne pereant flammis tot monumenta ducum.
Atque iterùm Trojam, sed major flamma, cremabit:
  Fac laudes Italùm, fac tua fata legi;
Æneamque suum fac major nuntius ornet:
  Plus fatis possunt Cæsaris ora dei.

plus doux murmure. Ah ! pourquoi cette bouche divine ne s'ouvre-t-elle pas enfin, pour m'annoncer mon bonheur ?

A AUGUSTE,

SUR LA MORT DE VIRGILE.

Ne t'étonne pas, ô César, que sous tes heureuses loix nous connaissions la tristesse. C'est la perte de Virgile qui cause nos regrets. Hélas ! un arrêt injuste proscrit ces beaux vers par qui Enée est immortel. Ne le souffre pas, ô César ! Rome t'en conjure ; tout l'univers joint ses prières à celles de Rome. Ne permets pas que le feu dévore les glorieux exploits de tant de héros, et que Troie soit encore la victime d'un incendie plus funeste que le premier. Que l'éloge de l'Italie, que tes hautes destinées soient l'entretien de ton siècle et celui des âges à venir ; que cet Enée, l'auteur de ton origine, trouve un panégyriste digne de lui. La volonté de César doit triompher des rigueurs du destin.

AD LYDIAM.

Lydia, bella puella, candida,
Quæ benè superas lac, et lilium,
Albam simul rosam rubidam,
Aut expolitum ebur Indicum,
Pande, puella, pande capillulos
Flavos, lucentes ut aurum nitidum
Productum benè candidis humeris.
Pande, puella, stellatos oculos,
Flexaque super nigra cilia.
Pande, puella, genas roseas,
Perfusas rubro purpuræ Tyriæ.
Porrige labra, labra corallina,
Da columbatim mitia basia:
Sugis amentis partem animi:
Cor mihi penetrant hæc tua basia,
Quid mihi sugis vivum sanguinem?
Conde papillas, conde gemipomas,
Compresso lacte quæ modò pullulant.
Sinus expansa profert cinnama:
Undique surgunt ex te deliciæ.
Conde papillas, quæ me sauciant
Candore et luxu nivei pectoris.

A LYDIE.

Belle Lydie, toi dont la blancheur surpasse celle du lait, du lys des jardins, de la rose blanche, et de l'ivoire des Indes; toi, dont le teint nous retrace l'incarnat de la rose pourprée, déroule à mes yeux ces tresses blondes, plus brillantes que l'or, et qui se jouent sur ce col de cygne, sur ces épaules d'albâtre. Montre-moi ces yeux brillans comme deux étoiles, et ces noirs sourcils dessinés en arc. Laisse-moi voir ces joues rosées, qui font honte à la pourpre de Tyr. Rends-moi ces lèvres, ces lèvres de corail; donne-moi ces doux baisers, plus voluptueux que ceux de la colombe. Dieux! où suis-je? tu pompes une partie de mon ame; tes baisers pénètrent mon cœur; ils aspirent le plus pur de mon sang. Ah! dérobe à mes regards ces pommes d'amour, ces fraises vermeilles qui les couronnent, et d'où jaillit un lait pur. De ton sein s'exhalent les plus doux parfums. Tout est chez toi délices et jouissances d'amour. Ah! cache-les donc ces boutons de rose, cette gorge indocile, ce sein de neige, qui renouvellent mes transports. Cruelle! n'as-tu pas pitié de ma langueur?

Sæva non cernis, quòd ego langueo?
Sic me destituis jam semimortuum?

Q. CATULI
IN ROSCIUM
EPIGRAMMA.

Constiteram, exorientem auroram fortè salutans,
Cum subitò à lævâ Roscius exoritur.
Pace mihi liceat, Cœlestes, dicere vestrâ!
Mortalis visus pulchrior esse deo.

J'expire d'amour.... Rends-moi la vie dont tu m'as déjà ravi la moitié.

ÉPIGRAMME

DE Q. CATULUS,

A LA LOUANGE DE ROSCIUS.

L'Aurore venait de paraître; je me levais pour saluer son éclat naissant. Tout-à-coup à mes côtés se montre Roscius. Habitans de l'Olympe, n'en soyez point jaloux : le mortel me sembla plus beau que la déesse.

PERVIGILIUM

VENERIS.

AVERTISSEMENT.

On ne doute plus aujourd'hui que cette pièce, reste précieux de l'antiquité, ne soit pas de Catulle; mais les savans sont partagés sur le véritable auteur. « Les uns, dit le » P. Sanadon, l'attribuent à un Valère Ca» tulle, faiseur de mimes, surnommé *Urba» nus, Urbicus*, ou *Urbicarius*, dont il est » parlé dans Juvénal et dans Martial ». D'autres le donnent à un des Sénèques, qui serait apparemment Florus, poète et historien, ou au Florus qui vivait du temps de l'empereur Adrien. J. Lipse pense que ce poëme, dont il ne devine pas l'auteur, doit avoir été composé sur la fin du règne d'Auguste. L'abbé de Longuerue en fixe la composition au temps de Claude ou de Néron. Saumaise en croit l'auteur contemporain de Solin, et la Monnoye le recule jusqu'au troisième siècle. Enfin Scrivérius a déterré un certain Luxurius, poète Africain, qui écrivait à Carthage du temps de Trasimond, roi des Vandales; et le fait

auteur du *Pervigilium ;* ce qui est absolument détruit par le vers 132e, où le poète loue la famille des Césars, éloge qui n'aurait pas été du goût du tyran. Au ton de la pièce, et à quelques expressions africaines qui s'y rencontrent, j'inclinerais assez vers le sentiment de ceux qui croyent le poète contemporain d'Apulée. Quoi qu'il en soit de ces divers sentimens, il paraît évident que l'auteur, quel qu'il soit, n'est pas du beau siècle de la latinité. Le style en offre trop de preuves, pour qu'il soit besoin d'insister davantage.

Lorsque ce poëme fut arraché à l'oubli par Pierre Pithou et Claude Saumaise, il était si informe, qu'à peine y lisait-on quatre ou cinq vers de suite, qui ne fussent point altérés. Ces deux savans critiques, J. Lipse, Rivinus, l'abbé de Longuerue, la Monnoye, le Père Sanadon, le président Bouhier, ont, par des efforts successifs, contribué à rétablir le texte, quoiqu'ils soient loin de s'accorder sur les difficultés principales. Le président Bouhier, qui reproche au P. Sanadon une audacieuse critique, a enchéri sur cette audace, en dépeçant le poëme, pour y retrouver une pièce du

siècle d'Auguste, tandis qu'il recule l'autre vers l'époque de la décadence du goût. Après un examen très-approfondi, je n'ai pu me convaincre de la nécessité de cette innovation, qui détruit toute l'ordonnance du poëme.

Pour la bien juger, voyons à quelle occasion le poète a monté sa lyre, et quel est l'ordre et l'enchaînement de ses idées.

Les Fêtes de Vénus sont le sujet du poëme. Au mois d'avril, l'Empire était sous la protection de cette déesse. Sa fête commençait au dernier jour de mars, et se célébrait pendant trois nuits consécutives. On dressait des tentes de verdure; des troupes de jeunes filles en faisaient l'ornement, se couronnaient de fleurs et chantaient des hymnes en l'honneur de la déesse.

Chez les anciens, Vénus n'est qu'un être allégorique, ami de la nature, lien des êtres, principe et symbole de la reproduction. C'est ce que prouvent le début si poétique du poëme de Lucrèce, et les vers charmans d'Ovide que j'insère ici, parce qu'ils sont moins connus.

Quò non livor abit? Sunt qui tibi mensis honorem
Eripuisse velint, invideantque, Venus.

Nam quia ver aperit tunc omnia, densaque cedit
Frigoris asperitas, fœtaque terra parit:
Aprilem memorant ab aperto tempore dictum,
Quem Venus injecto vindicat alma manu.
Illa quidem totum dignissima temperat orbem:
Illa tenet nullo regna minora deo.
Juraque dat cœlo, terræ et natalibus undis,
Perque suos initus continet omne genus.
Illa deos omnes, longum enumerare, creavit:
Illa satis causas arboribusque dedit.
Illa rudes animos hominum contraxit in unum,
Et docuit jungi cum pare quemque suâ.
Quid genus omne creat volucrum, nisi blanda voluptas?
Nec coeant pecudes, si levis absit amor.
Vis eadem, lato quodcumque sub æquore vivit,
Servat, et innumeris piscibus implet aquas.

C'est-à-dire, car on me pardonnera de substituer à ma faible prose les vers de Malfilâtre.

Applaudis-toi, grande divinité!
Applaudis-toi, contemple ton ouvrage:
D'un œil serein vois la félicité
De tant de cœurs qui te rendent hommage;
Vois cette scène, et ces groupes épars;
Quel lieu jamais offrit à tes regards
De ton pouvoir un plus beau témoignage,

Et du bonheur une plus vive image?
Où cependant, où ne portes-tu pas
Et le bonheur et l'innocente joie?
En quelque endroit que se tournent tes pas,
Sur tous les fronts la gaîté se déploie.
La paix te suit : les flots séditieux,
Quand tu parais, retombent et s'appaisent;
L'aquilon fuit, les tonnerres se taisent;
Et le soleil revient plus radieux
Dorer l'azur dont se peignent les cieux.
A ton aspect, la nature est émue;
En rugissant le lion te salue,
L'ours en grondant t'exprime ses plaisirs.
L'oiseau léger te chante dans la nue,
Et l'homme enfin, par la voix des soupirs,
Te rend honneur, et t'offre ses desirs.
Rien ne t'échappe, et l'abyme des ondes
S'embrase aussi de tes flammes fécondes;
Et sous tes traits, sous tes brûlans éclairs,
Pleins d'alégresse, en leurs grottes profondes,
Tu vois bondir tous les monstres des mers.
C'est toi par qui sont les êtres divers;
C'est toi, Vénus, qui rajeunis les mondes,
Et dont le souffle anime l'univers.

Voilà le fonds riche et poétique sur lequel l'auteur a semé, peut-être avec un peu trop de

profusion, les trésors d'une imagination vive et brillante. La physique, la fable, l'histoire, la poésie, sont mises à contribution, et concourent au même but. Vénus y joue le premier rôle, et tous les accessoires ne servent qu'à relever son triomphe. Elle est le principe de toutes les productions de la nature. Elle embellit le printemps, réunit les troupeaux, anime le ramage des oiseaux, fait la fertilité des terres, le bonheur des hommes, et la gloire de l'Empire Romain.

Le vers employé par le poète est le vers trochaïque, dont la mesure est de sept pieds et demi; et l'autorité de tous les grammairiens ne m'a pas permis de suivre la coupe imaginée par le P. Sanadon, qui de chaque vers en fait deux; coupe qui a été adoptée par Pezay et par tous les traducteurs qui lui ont succédé. Cette mesure était consacrée aux sujets enjoués, si nous en croyons *Victorin*, qui la définit :

Est carmen jocosis motibus emollitum.

Il me reste un mot à dire de mes devanciers. Mon silence serait taxé d'ingratitude, ou d'une

dissimulation étrangère à mon caractère. Je reconnais donc, et de très-bonne foi, que je leur ai les plus grandes obligations. C'est en empruntant à chacun d'eux, que j'ai tâché de mieux faire que tous; et je n'ai pas cessé de me rappeler, qu'un nain, pour être monté sur les épaules d'un géant, n'en reste pas moins un nain. D'ailleurs, je suis si éloigné de vouloir atténuer leur mérite et mes obligations, que j'ai placé dans les notes la nomenclature de tous les commentateurs ou traducteurs en vers ou en prose, que j'ai été à portée de consulter.

PERVIGILIUM

VENERIS.

CRAS amet, qui nunquàm amavit; quique amavit, cras amet.

Ver novum, ver jam canorum, ver renatus orbis est.
Vere concordant amores, vere nubunt alites,
Et nemus comam resolvit de maritis imbribus.
Cras Amorum copulatrix inter umbras arborum
Implicat casas virentes de flagello myrteo.
Cras Dione jura dicit fulta sublimi toro.

Cras amet, etc.

Tunc cruore de superno ac spumeo Pontus globo
Cærulas inter catervas, inter et bipedes equos
Fecit undantem Dionen in maritis fluctibus.

Cras amet, etc.

VEILLÉE

DES FÊTES DE VÉNUS.

Aime demain, qui n'a jamais aimé; aime demain, qui a connu l'amour.

Le doux printemps vient de naître, le printemps que saluent en chœur les hôtes ailés des bois, le printemps qui rajeunit le monde. C'est au printemps que les Amours concertent leurs ruses et leurs jeux, que les oiseaux s'unissent, et que les bocages, fertilisés par des pluies amoureuses, laissent flotter leur verte chevelure. Demain la mère des Amours entrelace de sa main les myrtes fleuris et les courbe en berceaux, asyle mystérieux du plaisir. Demain la belle Dioné, du haut d'un trône champêtre, va dicter ses aimables loix à toute la nature.

Aime demain, &c.

C'est au printemps que Vénus s'éleva tout-à-coup du sein maternel de l'onde écumante, fécondée par le sang d'un dieu, au milieu du cortège azuré des Tritons et des Néréïdes.

Aime demain, &c

Ipsa gemmeis purpurantem pingit annum floribus.
Ipsa turgentes papillas de Favonî spiritu
Mulget in toros tepentes. Ipsa roris lucidi
Noctis aura quem relinquit spargit humentes aquas.
Emicant lacrymæ trementes de caduco pondere:
Gutta præceps orbe parvo sustinet casus suos.
Humor ille, quem serenis astra rorant noctibus,
Mane virgineas papillas solvit humenti peplo.

Cras amet, etc.

Ipsa jussit mane ut udæ virgines nubant rosæ
Fusæ adoneo de cruore, deque Amoris osculis
Deque gemmis, deque flammis, deque solis purpuris.
Cras ruborem qui latebat veste tectus igneâ
Uvido marita nodo non pudebit solvere,
Et pudorem florulentæ prodet indè purpuræ.

Cras amet, etc.

Ipsa Nymphas Diva luco jussit ire myrteo.
It puer comes puellis; nec tamen credi potest
Esse Amorem feriatum, si sagittas vexerit,
Ite, Nymphæ, ponit arma, feriatus est Amor.
Jussus est inermis ire, nudus ire jussus est,
Neu quid arcu, neu sagittâ, neu quid igne læderet.

C'est Vénus qui donne à l'année sa pourpre, aux prairies leur émail. De son sein jaillit la liqueur bienfaisante qui doit échauffer la terre amollie par les tièdes haleines des zéphyrs. Sa main sème avec profusion ces perles transparentes, que distillent les astres dans leur cours. Le diamant liquide s'arrondit et se balance avant de rouler de la tige nouvelle. Fille des nuits et de l'aurore, la rosée dégage le bouton vierge encore du voile humide qui le couvre.

Aime demain, &c.

Mais c'est demain que, fidèle aux ordres de la déesse, la rose encore teinte du sang de Vénus, et parfumée des baisers de l'Amour, la rose où le rubis, la flamme et le soleil ont rassemblé leurs feux, détache enfin sa ceinture pudique, se revêt de son manteau de pourpre, et se livre aux desirs amoureux du zéphyr.

Aime demain, &c.

Les nymphes se rassemblent dans les bosquets de myrte. L'Enfant malin les accompagne. Mais l'Amour armé est un vrai trouble-fête. Aimables nymphes, rassurez-vous; il ne veut que se mêler à vos jeux. Nu et désarmé, sans arc, sans traits, sans flambeau, quel mal pourrait-il faire? Que dis-je? Nymphes, soyez

Sed tamen, Nymphæ, cavete, quòd Cupido pulcher est.
Est in armis totus idem, quandò nudus est Amor.

Cras amet, etc.

Compari Venus pudore mittit ad te virgines.
Una res est, quam rogamus. Cede, virgo Delia,
Ut nemus sit incruentum de ferinis stragibus.
Ipsa vellet te rogare, si pudicam flecteret:
Ipsa vellet ut venires, si deceret virginem.
Jam tribus choros videres feriatos noctibus
Congreges inter catervas ire per saltus tuos,
Floreas inter coronas, myrteas inter casas.

Cras amet, etc.

Nec Ceres, nec Bacchus absunt, nec poëtarum Deus.
Te silente, tota nox est pervigilanda cantibus.
Regnet in silvis Dione; tu recede, Delia.

Cras amet, etc.

Jussit Hyblæis tribunal stare Diva floribus.
Præses ipsa jura dicet: adsidebunt Gratiæ.
Hybla, totos funde flores, quantus Ennæ campus est:

sur vos gardes. Le perfide est si beau ! C'est quand il est nu, qu'il est sous les armes.

Aime demain, &c.

Vierge de Délos, Vénus te députe des nymphes dont la modestie a droit de te fléchir. Cède-lui pour un temps ce riant séjour. Accorde un jour de trève aux timides hôtes de ces bois. La déesse te prierait de la fête, si ta pudeur ne lui faisait craindre un refus. Elle serait flattée de t'y voir, si ses jeux convenaient à ton austère décence. Durant trois nuits entières, tu verrais les nymphes folâtres se couronner de guirlandes, former des chœurs, s'égarer dans les détours de tes bocages, ou se reposer sous des berceaux de myrte.

Aime demain, &c.

Vous y serez, blonde Cérès, joyeux Bacchus, et toi, Dieu des Poètes. C'est à vous d'inspirer les chants badins qui charmeront la veillée. Retire-toi, silencieuse Diane ; cède à des dieux plus gais, l'empire des forêts.

Aime demain, &c.

A la voix de Vénus s'élève un tribunal jonché de fleurs odoriférantes. Elle y va siéger en personne, les Graces prendront place auprès

Hybla, florum rumpe vestem, quotquot annus parturit.
Ruris hîc erunt puellæ, vel puellæ montium,
Quæque sylvas, quæque lucos, quæque fontes incolunt.
Jussit omnes adsidere pueri mater alitis,
Jussit et nudo puellas nil Amori credere.

Cras amet, etc.

Cras rigentibus virentes ducet umbras floribus,
Fertiles qui primus æther copulavit nuptias,
Ut paternis recrearet vernus annum nubibus.
In sinum maritus imber fluxit almæ conjugis,
Undè fœtus mixtus omnes aleret magno corpore.
Ipsa venas atque mentem permeante spiritu
Intùs occultis gubernat procreatrix viribus;
Perque cœlum, perque terras, perque pontum subditum,
Pervios ubique rore seminali tramites
Imbuit, jussitque mundum nôsse nascendi vias.

Cras amet, etc.

d'elle. Riant Hybla, prodigue pour ce beau jour la récolte fleurie de tous les champs de la Sicile; fais éclore à-la-fois toutes les fleurs dont se pare chaque saison. Nymphes des fontaines, des bois et des coteaux, accourez vous mêler à nos jeux. La Mère de l'Enfant ailé veut voir ce cortège charmant se grouper autour d'elle. Mais elle lui recommande d'être en garde contre les surprises d'un dieu qui, pour être désarmé, n'en est pas moins redoutable.

Aime demain, &c.

Demain les fleurs naissantes se revêtent d'une robe de verdure qui protège leur faiblesse. Epoux éternel de la Terre, le dieu de l'air scelle tous les ans son union et rajeunit son épouse par des nuages créateurs. Déjà il a fait couler ses liquides trésors dans le sein maternel, et mêlé à toutes les parties de ce grand corps, il en ranime les germes et les fruits; ou plutôt, c'est Vénus elle-même dont la sève nourricière s'élabore et circule dans les veines du monde ; ame vivifiante dont les cieux, les terres et les mers éprouvent l'active influence, et qui renouvelle dans la nature le mystère annuel de la reproduction.

Aime demain, &c.

Ipsa Trojanos Penates in Latinos transtulit,
Ipsa Laurentem puellam conjugem nato dedit,
Moxque Marti de sacello dat pudicam virginem.
Romulæas ipsa fecit cum Sabinis nuptias,
Undè Ramnes, et Quirites, proque prole posterâ
Romuli, patres creavit, et nepotes Cæsares.

Cras amet, etc.

Rura fœcundat voluptas, rura Venerem sentiunt.
Ipse Amor puer Diones rure natus dicitur.
Hunc ager, quùm parturiret illa, suscepit sinu;
Ipse florum delicatis educavit jusculis.

Cras amet, etc.

Quisque cœtus continetur conjugali fœdere:
Ecce jam super genistas explicant tauri latus;
Subter umbras cum maritis ecce balantûm gregem.
Jam loquaces ore rauco stagna cycni perstrepunt,
Et canoras non tacere Diva jussit alites.
Adsonat Tereï puella subter umbram populi,
Ut putes modos amoris ore duci musico;

C'est Vénus qui conduisit les dieux pénates de Troie dans les champs du Latium. C'est de sa main qu'Enée reçut la belle Lavinie pour épouse. C'est elle qui mit une chaste vestale dans les bras du dieu Mars. Vénus elle-même présida aux noces des Sabines; heureuse alliance, qui devait donner au monde un peuple de héros, les chevaliers, les sénateurs, et les Césars, descendans d'Enée.

Aime demain, &c.

La Mère des Voluptés féconde les champs, les champs ressentent la présence de la déesse, ce fut au milieu des campagnes que son fils vit le jour. Elles le reçurent des bras de Vénus, et nourrirent sa première enfance du suc parfumé des fleurs.

Aime demain, &c.

L'Amour enchaîne des nœuds d'hymen tout ce qui respire. Le taureau, près de sa compagne, foule de ses vastes flancs les genêts des pâturages. La brebis bêlante suit à l'ombre son lascif époux. La voix enrouée du cygne fait retentir son humide séjour. Les chantres harmonieux des bois y répondent par leur ramage; et, sous l'abri du peuplier, Philomèle déploye ses mélodieux accens. On dirait qu'elle

Et neges queri (ad) sororem de marito barbaro.
Illa cantat; nos tacemus, quandò ver venit novum?
Quandò fies muta, Aëdon, ut, tacente te, canam?
Perdidi Musam tacendo, nec me Apollo respicit.
Sic Amyclas, dum tacebant, perdidit silentium.

Cras amet, qui nunquàm amavit; quique amavit, cras amet.

oublie ses douleurs et l'outrage de Térée, et son gosier flexible ne module que des chants d'amour. Philomèle chante, le printemps doit aussi ranimer notre voix, et toi, dont le babil annonce son retour, Progné, laisse-nous commencer nos concerts. Un plus long retard priverait le poète des faveurs d'Apollon, déjà peut-être offensé de son silence; c'est ainsi que le silence causa jadis la perte d'Amyclas.

Aime demain, qui n'a jamais aimé; aime demain, qui a connu l'amour.

FIN DU TOME PREMIER.

NOTES
SUR LES POÉSIES
DE GALLUS.

NOTES
SUR LES POÉSIES
DE GALLUS.

ELEGIA.

AD LYCORIDEM.

Il est très-douteux que cette Elégie soit de Gallus, du moins de celui dont parlent Ovide et Virgile. On ne voit pas, en effet, qu'il ait jamais servi sous Ventidius, et il paraît prouvé qu'il n'avait guère plus de quarante ans lorsqu'il se donna la mort; ce qui ne s'accorde pas beaucoup avec les cheveux blancs dont il est question dans le cours de cette pièce. Cependant je suis loin de la comprendre dans la proscription dont la frappe Scaliger, et que méritent, à juste titre, les six élégies de Maximianus. Il y a de la verve, de la passion, et la latinité n'en est pas indigne du siècle d'Auguste.

v. 1. *Arsacidum.* Nom que les Parthes tiraient

d'Arsace, premier de leurs rois, depuis qu'ils se furent soustraits à l'empire des Macédoniens.

Ibid. *Seleucen.* Ville bâtie par Séleucus. On en compte jusqu'à neuf de ce nom.

v. 2. *Ultori.* Ce surnom était commun à Jupiter et à Mars.

v. 3. *Lycoris.* Des commentateurs ont prétendu reconnaître dans cette femme la courtisanne Cythéris, fameuse par ses liaisons avec Marc-Antoine, et dont Cicéron fait un si beau portrait.

On trouve dans la Bibliothèque des Romans, août 1776, extrait du Roman intitulé, *Les Exilés de la Cour d'Auguste*, cette imitation de ce début.

Eh! que m'importe à moi que le Parthe dompté
Sous le joug des Romains dépose sa fierté,
Ou qu'un Dieu favorable aux descendans d'Arsace
Contre Rome et César protège leur audace?
Ai-je pu, Cythéris, m'arracher de tes bras,
Pour aller follement m'exposer aux combats?
Ton amour n'est-il pas préférable à la gloire?
Une nuit près de toi vaut un jour de victoire, etc.

v. 19. *Affingit, mentitur. Affingere*, supposer ce qui n'est pas; *mentiri*, dissimuler ce qui est, ou l'envenimer, le présenter sous un jour infidèle.

v. 21. *Fœmina varium et mutabile.* Ces quatre

vers ne sont pas très-galans. On a déjà observé dans les notes sur le poëme des *Noces de Thétis*, que les deux sexes ne s'en doivent guère à cet égard.

v. 30. *Scylla.* Tout le monde en connaît l'histoire, ou la fable. Pezay remarque que la destinée de plus d'un empire a tenu à des cheveux que l'amour sut couper.

v. 31. *At, pius æternam.* Le passage est ici un peu brusque; mais il est clair que le poëte parle ici de Tarpeïa.

v. 37 *et suivans.* Il me semble que toute cette tirade respire la passion, et que les détails en sont de bon goût.

v. 54. *Ventidio.* Ce Romain commandait l'armée contre les Parthes. Il était réservé à un conducteur de muletiers, devenu général, de venger l'honneur du nom romain. C'est ce que Tacite exprime avec sa précision et son énergie ordinaires : *Infrà Ventidium dejectus Oriens.*

v. 55. *Crassorum.* Marcus Crassus, surnommé le Riche, deux fois consul avec Pompée, et son fils, tués tous deux par les Parthes, dans le pays desquels ce général romain s'était témérairement engagé.

v. 63. *Qui benè,* etc. Des critiques sévères pour-

raient blâmer cette digression. Mais, outre que les excursions de ce genre ne sont pas rares dans les poëtes érotiques, celle-ci est courte, le sentiment en est vrai, et le tour poétique. Le poëte revient bientôt à son sujet par cette image touchante :

Aut cadet unanimis frater ab ense meo.

v. 70. *Casta satis.* Ce vers est assez obscur. Pezay traduit : « Et si l'épouse était modeste, elle était chaste » assez » ; ce qui n'est guère harmonieux, sans être beaucoup plus clair.

v. 100. *Dum loquimur*, etc. Ce dernier vers a de la précision, et rappelle ce vers de *Boileau*, imité de *Perse :*

Le moment où je parle est déjà loin de moi.

EPIGRAMMA.

Occurris, etc. Un sentiment délicat fait le mérite de ce joli quatrain, qui ne paraît qu'une imitation de celui de Q. Catulus (voyez *ad Roscium*), et qu'un poëte italien, Pierius Valerianus, n'a fait que délayer dans cette espèce de paraphrase.

DE LUMINIBUS DAPHNIÆ.

Vespertina meæ lumina Daphniæ
Resplendent, rutilo sidere ut Hesperus.

Matutina meæ lumina Daphniæ
Fulgent, ut nitidâ lampade Phosphorus.
Opportuna meæ lumina Daphniæ
Demulcent, radiis Phœbus ut aureis.
Importuna meæ lumina Daphniæ
Icunt, ut celeris fulgura fulminis.
Nobis ergo meæ lumina Daphniæ
Sunt fulmen, Clarius, Phosphorus, Hesperus.
Si fulmen penetret corda ferociter;
Succis Phœbus adest auxiliaribus;
Mane aspecta, diem mî placidum exhibent;
Noctem visa ferunt vespere candidam.

Les poëtes modernes ont retourné cette idée de toutes les manières. On me permettra d'en mettre quelques-unes sous les yeux des lecteurs.

DE HYELLA.

Nil tecum mihi jam, Phœbe, est, nil nox, mihi tecum:
A vobis non est nox-ve dies-ve mihi.
Quantùm ad me, ut libet auricomo sol igneus axe
Exeat Eoæ Tethyos è gremio;
Ut libet, inducat tacitas nox atra tenebras:
Fert mihi noctem oculis, fert mihi Hyella diem.
Nam quoties à me nitidos avertit ocellos,
Ipsa in luce etiam nox tenebrosa premit.
At quoties in me nitidos convertit ocellos,
Candida et in mediâ fit mihi nocte dies.

ANDREAS NAUGERIUS, Italus.

DE STELLA.

NOSTRA die quòd stella nitet, quòd nocte refulget,
Solem stella die, sidera nocte refert.
Nocte eadem surgente nitet, cedente refulget,
Bosphoron hîc, illic Hesperon ipsa refert.
Ergò eadem mihi sol, eadem mihi sidus, et unà
Lucifer est eadem, vesper et una mihi.

JOANN. JOVIANUS PONTANUS, Neapolitanus.

DE THAIDE.

CUM venit ad nostros Thaïs formosa penates;
Phœbeis clara est tota domus radiis.
Cum linquit nostros Thaïs formosa penates,
Nocturnis fusca est tota domus tenebris.

PAMPHILUS, Saxus.

DE MAIADE.

CUM sol accessit, si aufugit candida Maïs,
Deficiunt radii, luget et omnis ager.
Cum sol aufugit, si accessit candida Maïs,
Deficiunt tenebræ, ridet et omnis ager.

J. BAPTIST. PIGNA.

Les notes de Pezay m'offrent cette imitation assez heureuse du quatrain ancien.

SI je te vois au point du jour,
Je prends Lycoris pour l'Aurore;
Si je te vois au soir encore,
Je crois voir se lever l'étoile de l'amour.

DE DUABUS SORORIBUS.

v. 9. *Esuriens Græcus.* Le poëte ne donne pas un motif fort noble à l'apothéose des cheveux de Bérénice. Il est à remarquer que c'est toujours avec mépris que les Romains parlent des Grecs, qu'ils désignent souvent par le diminutif injurieux *Græculus*, et caractérisent par l'épithète *esuriens*.

> Græculus esuriens in cœlum, jusseris, ibit,

a dit Juvénal. Cicéron, tout connaisseur délicat qu'il était dans les arts des Grecs, affecte d'en rabaisser le prix. (*Voyez* le Discours *In Verrem, de Signis.*) C'est à ce sentiment de supériorité que Virgile aussi fait allusion dans cette belle tirade qui se termine par ce vers :

> Tu regere imperio populos, Romane, memento, etc.

Cette rivalité de deux sœurs qui se disputent le prix de la beauté, a inspiré à nos poëtes des idées plus ingénieuses. Je me contenterai d'en citer ces deux ou trois exemples.

TRIOLET, A TROIS SŒURS.

Aimables sœurs, entre vous trois,
A qui mon cœur doit-il se rendre ?
Il n'a point encor fait de choix,
Aimables sœurs, entre vous trois :

Mais il ne se rendra, je crois,
Qu'à la moins fière, à la plus tendre.
Aimables sœurs, entre vous trois,
A qui mon cœur doit-il se rendre?

MANGENOT.

MADRIGAL.

TOUT ce qu'on dit de précieux,
En leurs personnes se rassemble;
Ce qui m'a sauvé de leurs yeux,
C'est qu'elles sont toujours ensemble.
Ainsi mon esprit suspendu
Ne s'est déclaré pour aucune:
Mais j'étais un homme perdu,
Si je n'en eusse connu qu'une.

AUTRE.

VOUS êtes belle, et votre sœur est belle;
Entre vous deux le choix serait bien doux.
L'Amour était blond comme vous;
Mais il aimait une brune comme elle.

BLANCHET.

IN IMAGINEM PUELLÆ.

RARE objet, quand tes yeux, quand ta bouche m'enchante,
Quand d'un si doux murmure elle parle à mon cœur,
Ne l'ouvriras-tu pas cette bouche charmante,
Pour prononcer le mot qui ferait mon bonheur?

Cette imitation est de l'Auteur des *Préludes Poétiques*, nommé *Bernard*.

DE VIRGILII MORTE.

Il est douteux que cette pièce soit de Gallus, dont vraisemblablement la mort précéda celle de Virgile. Au reste, quel qu'en soit l'auteur, elle fait un honneur égal au poëte et au prince. Mais ce qui honore encore plus Auguste, ce sont les vers où il a consacré ses regrets à l'occasion de ces dernières volontés de Virgile :

Ergò-ne supremis potuit vox improba verbis
Tam dirum mandare nefas ? Ergò ibit in ignes
Magnaque doctiloqui morietur Musa Maronis ?...
Sed legum servanda fides ; suprema voluntas
Quod mandat, fierique jubet, parere necesse est.
Frangatur potiùs legum veneranda potestas,
Quàm tot congestos noctesque diesque labores
Hauserit una dies, etc.

v. 10. *Dei.* Pezay a raison de blâmer cette flatterie, moins choquante pourtant dans les mœurs des anciens que dans les nôtres.

AD LYDIAM.

Scaliger prétend que cette pièce ne peut être que d'un sot ou d'un fou. Pezay la regarde comme un chef-d'œuvre de chaleur, de volupté, de *sagacité* et de poésie. *On ne s'attendait guère à voir de la*

sagacité *en cette affaire*. Je crois qu'une troisième opinion peut tenir le milieu entre ces deux extrêmes; c'est que cette petite ode anacréontique est très-passionnée et très-jolie.

v. 9. *Flexa super*. *Dorat* a dit de même:

> Sur l'albâtre d'un front serein,
> Trace deux jolis arcs d'ébène.

v. 15. *Penetrant*. Cette image est un peu plus agréable que les *baisers âcres et pénétrans* donnés par Julie à Saint-Preux.

v. 17. *Conde papillas*. Un mot des anciens a souvent donné aux modernes l'idée d'une pièce toute entière. On en jugera par ces jolis hendécasyllables de *Pontanus*.

AD HERMIONEM,

UT PAPILLAS CONTEGAT.

PRÆDICO, tege candidas papillas,
Nec quæras rabiem ciere amantûm.
Me quem frigida congelat senecta
Irritas male, calfacisque; quare
Prædico, tege candidas papillas,
Et pectus strophio tegente vinci.
Nam quid lacteolos sinus, et ipsas
Præ te fers sine linteo papillas?
An vis dicere, basia papillas,
Et pectus nitidum suaviare?

Vis num dicere, tange, tange tracta?
Tene incedere nudulis papillis?
Nudo pectore tene deambulare?
Hoc est dicere, posce, posce, trado:
Hoc est ad Venerem vocare amantes.
Quare aut contege candidas papillas,
Et pectus strophio decente vinci,
Aut, senex licet, involabo in illas,
Ut possim juvenis tibi videri.
Tithonum, Hermione, tuæ papillæ
Possunt ad juvenis vocare munus.

v. 12. *Candore et luxu nivei pectoris.* On me permettra de citer à l'occasion de ce joli vers, une pièce d'*Heinsius*, qui célèbre d'une manière très-poétique et très-gracieuse ces deux aimables rivaux, ces *frères ennemis*, comme les appelaient nos anciens poëtes.

Fratérculantes jam mamillæ primulùm;
Illud sororiantes volui dicere;
Læves mamillæ, flos quibus Dionæus
Candore cedat, liliumque non tactum:
Lepidæ mamillæ, non mamillæ, sed duo
Eburna mala, quorum in medio musteum
Apropianum par cerasorum cernere est,
Quod nemini usurpare cominùs manu,
Oculis protervis tangere eminùs nulli
Audaculo fas: sed tamen contendere
Ita esse quovis sum paratus pignore,
Vescæ papillæ, dimoveri de statu
Quas nullus unquam sensit, aut flaccescere,

Sive ad luctandum se Rosilla comparet,
Æqualium seu conserat choris pedem:
Capi unde conjectura cuilibet potest
Cujusmodi esse cætera deceat, sui
Quæ parte quintâ nectaris imbuit Venus.
Præsenti ut qui vos arbitretur lumine,
Olli revincta sint necesse brachia,
Domitas se habere si quidem manus velit;
Et temperare ne qua pertractatio
Papillularum eburneique pectoris
Spectando fiat, aut oppressiuncula.
Futurum alioqui, ut istius modi jocus
In seriam rem vortat; illud in meram
Lucillianam vim, volebam dicere.

Mamilla læva, tuque lævæ quæ soror
Gemella, justis dissita spatiis licet:
Mamilla, non vegrandis, aut grandis nimis.
Matura, tempestiva, et apta comprimi.
Mamilla noctes quæ diesque clamitas:
Mater paterque, nostra queis curæ est Venus,
Viro occupate me locare nuptiis,
De virginali ut fœminal fiat mihi.
Nam quo gemellula ista poma virgini,
Quove hortulus mî, poma ferre si vetor?
Mamilla, quæ sufflata prægnantis modo,
Strophii repellis invidi repagula,
Placere claustra longiùs negans tibi,
Felix, papillam lac quod implebit tuam;
Sed enim ille divis omnibus felicior,
Auctore quo tu primulum, et soror tua
Datæ in tumorem pumilis de pomulis
Pro virginali hac innubi aritudine

Gravidos parentis irrigaturum sinus
Fietis uber, nectare undantes novo.

Un poëte italien, Jules Crottus, a imité assez agreablement la pièce de l'anonyme latin.

Formosissima Myrtale,
Quæ candore nives, quæ superas ebur
Et candentia lilia :
Dulces pande sinus et roseas genas :
Molles pande capillulos,
Atque aurum rutilans flexilibus comis.
Extolle ignea lumina,
Queis pulcer tremulas vibrat amor faces :
Istis ex oculis Amor
Furtivus miserorum urit amantium
Mentesque atque animos simul.
Istis ex oculis pulcricomus vehit
Sol orbi nitidum diem,
Et nocti rutilans Cynthia lampada.
Formosissima Myrtale,
Ah! conde bæc labia, hos purpureos sinus;
Hæc fulgentia sidera :
Conde has aureolas, oro, papillulas,
Spirant quæ undique cinnama,
Aura quæ nivei pectoris, improbos
Ignes et faculas cient,
Et mentem feriunt, et jecur ustulant,
Eheu, quid loquor impudens?
Cur desiderio torqueor impio?
Ne me, ne, rogo, Myrtale,
Ustum destituas, neu miserum eneca.

Le même *Bernard* que j'ai déjà cité, et dont l'opuscule a paru en 1786, a imité ainsi cette pièce.

O Lydie, objet enchanteur,
Qui du lys le plus blanc répètes la blancheur,
Toi dont la rose égale à peine,
Et l'incarnat, et la fraîcheur,
Déploie à mes regards tes longs cheveux d'ébène;
Montre-moi deux noirs sourcils,
Sur tes deux yeux, en voûtes arrondis;
Montre-moi ton beau col, et tes lèvres de rose;
Que j'imprime un baiser sur ta bouche mi-close;
Laisse-moi le plaisir charmant
De m'enivrer d'une faveur si chère;
Pour un, oui pour un seul, reçois-en plus de cent,
Que te demandè-je, imprudent?
Ah! plutôt, si tu veux m'en croire,
Cache-moi, par pitié, tant d'attraits ravissans.
Cache-moi bien sur-tout ces deux globes d'ivoire,
Dont la blancheur ajoute au trouble de mes sens.

Lydie, ah! cruelle Lydie,
Tu m'abandonnes sans pitié.
Eh bien! prends tout mon sang, je te le sacrifie.
Va, j'aime mieux sortir tout-à-fait de la vie,
Que de ne vivre qu'à moitié.

On ne sera peut-être pas faché de comparer cette imitation avec celle que *Rutledge* en a donnée en 1777.

Jeune et séduisante Thémire!
Le lys que caresse Zéphyre

N'a point ton éclat, ta blancheur;
La rose qui couronne Flore,
Brillante des pleurs de l'Aurore,
Cède à ton teint, à ta fraîcheur.

Laisse sur ta gorge éclatante,
De ta chevelure ondoyante
Tomber les nœuds éblouissans.
Du Zéphyr la folâtre haleine
Relèvera par leur ébène
L'albâtre de ses monts naissans.

Thémire, ouvre ces yeux de flamme,
Ces yeux qui versent dans mon ame
L'ivresse du tendre desir.
Laisse, sur ta joue innocente,
Du plaisir la rose touchante
Se répandre et s'épanouir.

Par leurs traits encore embellie,
Thémire, à mon ame ravie
Prodigue de nouveaux appas.
A mes lèvres impatientes
Viens coller tes lèvres brûlantes :
Le bonheur t'attend dans mes bras!

Thémire! que fais-tu, cruelle?
Quelle vive et prompte étincelle
Anime tes traits et tes yeux!
Quel feu tes regards font éclore!
Il me pénètre, il me dévore :
Suspends tes baisers dangereux!

Où suis-je? A ma vue expirante
Voile ta gorge palpitante;

Cache ces contours enchanteurs!
Leur impression trop active
Trouble mon ame fugitive;
Elle m'abandonne.... Je meurs.

Partage ce moment suprême;
Chère amante, éprouve toi-même
Ses inexprimables langueurs!
Ingrate, insensible Thémire!
Tu fuis, et ton amant expire!
Est-ce le moment des rigueurs?

AD ROSCIUM.

QUOIQUE cette pièce soit de J. Catulus, et non pas de C. Valérius Catulle, j'ai cru qu'on ne me saurait pas mauvais gré de lui donner place ici, à raison de l'analogie qu'elle offre avec les pièces de Catulle.

Cicéron, qui nous l'a conservée (*de Naturâ Deorum*, l. 1, c. 28), nous apprend que ce Roscius plus beau que l'Aurore, avait les yeux tout-à-fait de travers, *perversissimis oculis.*

Un poëte belge, *Justus Richius* de Gand, a paraphrasé ce madrigal. Voici sa paraphrase.

CONSTITERAM fors Leucotheam aspecturus Eoam,
Et solem reducem Phosphoreasque rotas;
Cum subitò nostris se commoda Claudia ocellis
Obtulit, et majus sparsit ab ore jubar;

Qualis nativis Amathusia fluctibus almum
Exserit è conchâ Diva natante caput :
Prælustrique comâ Phœbeos provocat ignes,
Et canum niveo corpore vincit ebur.
Qualis fratre nitens multo pulcherrima Phœbe
Penè-Deos inter cœlica templa aperit.
Erro : major erat, cœlestûm pace, loquenti
Visa est mortalis pulchrior esse Deis.

Cocquart, de Dijon, a donné cette traduction de l'original.

L'Aurore à son lever m'étalait ses appas,
Quand se leva soudain l'objet de ma tendresse ;
Je le vis ; de l'aveu, ciel ! ne t'offense pas ;
La mortelle à mes yeux effaça la déesse.

Cette pièce a produit, dans l'avant-dernier siècle, les sonnets de la *Belle Matineuse*, qui firent le sujet d'un combat poétique entre les beaux-esprits du temps. L'auteur du *Choix de Poésies traduites du grec, du latin et de l'italien*, a rassemblé les sonnets italiens dont il donne la traduction. J'y renvoie le lecteur, et me borne à citer ici un sonnet italien d'*Annibal Caro*, et celui de *Malleville*, qui a eu de la réputation.

ERAN l'aer tranquillo, e l'onde chiare,
Sospirava Favonio, e fuggia Clori,
L'alma Ciprigna innanzi ai primi albori
Ridendo empia d'amor la terra e 'l mare.

La rugiadosa Aurora in ciel più rare
Facea le stelle; e di più bei colori
Sparse le nubi, e i monti, uscia già fuori
Febo, qual più lucente in Delfo appare.

Quando altra Aurora un più vezzoso ostello
Aperse, e lampeggiò sereno, e puro
Il sol, che sol m'abbaglia, e mi disface.

Volsimi, e'n contro a lei mi parve oscuro,
(Santi lumi del ciel, con vostra pace)
L'Oriente, che dianzi era sì bello.

LA BELLE MATINEUSE.

Le Silence régnait sur la terre et sur l'onde,
L'air devenait serein, et l'Olympe vermeil,
Et l'amoureux Zéphyr affranchi du sommeil
Ressuscitait les fleurs d'une haleine féconde.
L'Aurore déployait l'or de sa tresse blonde,
Et semait de rubis le chemin du soleil.
Enfin ce dieu venait au plus grand appareil,
Qu'il fût jamais venu pour éclairer le monde.
Quand la jeune Philis au visage riant,
Sortant de son palais plus clair que l'Orient,
Fit voir une lumière et plus vive et plus belle.
Sacré flambeau du jour, n'en soyez point jaloux;
Vous parûtes alors aussi peu devant elle,
Que les feux de la nuit avaient fait devant vous.

NOTES

SUR LE

PERVIGILIUM VENERIS.



NOTES

SUR LE

PERVIGILIUM VENERIS.

Pervigilium. Vénus n'était pas la seule divinité en l'honneur de qui l'on faisait des veillées. Suétone, Tacite, Pétrone, parlent de celles de la Fortune, de Cérès et de Priape. Chacune avait ses cérémonies particulières.

v. 1. *Cras amet*, etc. On a remarqué que les poésies qui admettent ces vers intercalaires n'exigent point des couplets égaux. C'est ce que nous appelons *refrein*, et que nos anciens romanciers appelaient *quirielle*. Il est impossible de rendre ce vers en un seul vers français; mais je pense qu'on ne doit pas s'en permettre plus de deux. Marolle croit avoir fait un tour de force, en variant sans cesse sa traduction de ce vers. C'est à peu de chose près l'histoire de *Belle Marquise*, *vos beaux yeux me font mourir d'amour*. De tous ceux pourtant qui ont traduit ce

distique par un quatrain, je préférerais celui-ci du C. Rabany-Beauregard.

DEMAIN que votre cœur soupire,
Vous qui n'avez jamais connu l'amour;
Vous qui déjà connaissez son empire,
Aimez demain; c'est encor votre tour.

L'estimable traducteur d'*Anacréon*, *Sapho*, *Bion et Moschus*, etc., le C. Moutonnet de Clairfond, a emprunté ce quatrain à Danchet, qui l'avait placé dans son opéra d'*Aréthuse*.

QUE le cœur qui n'a point aimé
S'enflamme demain et soupire.
Que le cœur qui s'est enflammé
Suive encor l'amoureux empire.

Charleval et *Chaulieu* ont pris de ce refrein l'idée de ces deux jolis madrigaux.

1.

CELUI qu'Amour n'a jamais su charmer,
Pour son repos doit craindre sa présence;
Et si quelqu'un, Iris, cesse d'aimer,
En te voyant, il faut qu'il recommence.

2.

QU'IL aime dès demain qui n'a jamais aimé;
Et quiconque aima dans sa vie,
Qu'il aime encor demain, et c'est-là, ma Lesbie,
Ce que je fais depuis que vous m'avez charmé.

v. 2. *Canorum.* Cette épithète est heureuse. C'est au printemps que les oiseaux ranimés recommencent leurs concerts.

Ibid. *Ver renatus orbis est.* Des commentateurs ont lu *vere.* Cette leçon peut se défendre. C'est une allusion au sentiment de plusieurs anciens, qui ont cru que le monde avait été produit au printemps. Mais ce qui m'a décidé pour la correction de J. Lipse, c'est la répétition qui fait ici beauté, et dont la grace symétrique exige le même mot. D'ailleurs le sens est raisonnable ; le printemps est la renaissance du monde.

v. 3. *Nubunt.* Le texte portait *nubent.* Pontanus voulait *pubent.* Il y a un rapport marqué entre *nubunt* et *concordant.*

v. 4. *De maritis.* La Monnoye et Sanadon ont été choqués de l'emploi répété de cette préposition ; aussi ce dernier l'a supprimé par-tout où il l'a pu. Beaucoup d'exemples prouvent pourtant que ce tour est du règne de la meilleure latinité. Cicéron a dit : *De nugis referti libri.* Ovide : *De tenero cingite flore caput.* Martial : *De flavâ loculos implere monetâ.* Ce qu'il y a de choquant ici est donc plutôt la répétition fréquente, que l'emploi de cette préposition.

La critique est encore plus injuste sur le mot *maritis*, que l'auteur répète quatre fois, deux au

sens propre, et deux au figuré. Presque tous les poëtes s'en sont servis dans le dernier. Claudien dit en parlant du Zéphyr :

> . . . . . . Glebas fœcundo rore maritat.

Alcime, en parlant du Nil, dit (*Liv. I*) :

> At postquàm largo fœcundans germina potu
> Lympha maritavit sitientis viscera terræ.

v. 7. *Dione.* C'est proprement le nom de la mère de Vénus. Ici c'est Vénus elle-même.

Ibid. *Toro.* Ce n'est pas parce que *throno* n'est pas d'une très-bonne latinité que j'ai préféré l'autre leçon. Le poëme offre assez d'autres termes, qui ne sont pas plus purs. Mais c'est qu'il me semble que le siége naturel de Vénus est un trône de gazon.

v. 9. *Tunc cruore.* Cette heureuse correction est de J. Lipse. Pithou a proposé *liquore*, qui n'offre qu'un sens insignifiant. Rivinus corrige : *Tunc que viro*, de *virus*, c'est-à-dire, de la semence du Dieu Cœlus, qui tomba dans la mer, quand il fut mutilé par son fils Saturne.

v. 10. *Cærulas catervas.* J'entends par-là, non pas le troupeau de Protée, mais les Néréïdes, que Sénèque appelle : *Grex cæruleus Nereïdum.* (*Hipp.* v. 335.)

Ibid. *Bipedes equos.* Les chevaux marins, que Pline appelle *hippocampos.*

v. 11. *Maritis.* Le P. Sanadon s'applaudit beaucoup d'avoir substitué *marinis.* J'ai trouvé celle de *maritis* trop poétique pour ne la pas conserver.

v. 13. *Gemmeis* est ici de deux syllabes. Il y a de l'art à transporter à Vénus ce que l'on attribue ordinairement à Flore. Vénus est ici le *saint du jour.*

v. 14. *Turgentes papillas.* D'autres, et entr'autres le président Bouhier qui lit *nodos rubentes,* lisent *surgentes.* D'autres entendent tout ceci de la rose, dont il ne sera question que quelques vers plus bas. *Turgere, propriè virginum est.* De-là l'expression de Stace, *tumida virginitas,* et celle de Cyprien, en parlant des filles de Loth :

Virginitas in flore tumet.

Je persiste à entendre ceci de Vénus, et je crois y voir une image belle et poétique ; mais je fais dépendre *Favonî spiritu* de *tepentes,* et non pas de *turgentes ;* c'est-à-dire, la campagne qui, échauffée des premières haleines du Zéphyr, se couvre de gazon.

v. 15. *Mulget in toros tepentes.* Rivinus lit : *In fœtus recentes.*

Ibid. *Lucidi.* Rivinus lit : *Lactei.*

v. 17. *Emicant*, etc. Je conviens, avec le P. Sanadon, que c'est mal-à-propos perdre Vénus de vue, pour s'amuser à tracer, en termes fleuris, une image puérile de la rosée. Je conviens encore que ces vers, tels qu'on les lit, présentent des transpositions, des répétitions, des incohérences. Peut-être a-t-il raison de croire que quelque copiste ou grammairien ne trouvant pas la description de la rosée assez poussée à son gré, aura voulu y ajouter les derniers traits. Cependant, comme il reconnaît lui-même qu'il y a des vers à regretter dans la suppression hardie qu'il a faite, j'ai cru qu'on me pardonnerait plutôt de hasarder mes conjectures que de supprimer tout le passage ; ce qui était fort aisé : et tous les commentateurs s'accordant à reconnaître que cette pièce a été altérée par des transpositions, j'ai cherché à remettre quelque gradation dans le développement de la rose et dans les progrès de sa floraison. Du moins le lecteur n'y perdra rien.

v. 20. D'après cet arrangement, je prendrais *virgineas papillas* dans un sens général pour toutes les fleurs. La rose a une mention particulière, comme la fleur consacrée à Vénus.

v. 22. *Nubant.* Ce passage est fort difficile. Les uns entendent par ce mot, *se couvrent d'un voile ;* ce qui convient aux roses, quand elles sont encore en

boutons. D'autres interprètent : Vénus veut que les jeunes filles se parent de roses. Je suis tenté de croire qu'il n'est ici question que des préparatifs du mariage de la rose avec zéphyr; car il semble y avoir contradiction entre le *solvit* et le *nubant*, au lieu que dans mon sens, *nubant* annonce le *marita* du vingt-cinquième vers, et il se trouve un rapport entre *mane* et *cras*.

v. 23. *Adoneo*. Le P. Sanadon a lu *aprugno*, après J. Lipse qui avait deviné *aprino*. *Aprugnus cruor*, malgré les exemples cités par le premier, m'a paru un peu dur pour signifier le sang d'Adonis versé par un sanglier. La Mythologie nous a conservé deux traditions sur l'origine des roses rouges. Les uns attribuent cette couleur au sang de Vénus, piquée au pied par une épine en courant au secours d'Adonis; les autres au sang d'Adonis même, blessé par un sanglier. Le poëte s'en est tenu au dernier sentiment.

Ibid. *Deque amoris osculis*. Dans Théocrite, c'est le sanglier qui s'excuse de la mort d'Adonis, en disant :

Ubi femur retectum
Vidi, ratus perito
Scalptum Myrone marmor,
Statim impotens Amoris,
Volui illud osculari.

v. 24. *Deque Solis purpuris*. Rivinus a reconnu

qu'il s'agissait ici de l'éclat du soleil naissant, et de la comparaison de la rose avec l'Aurore vermeille. *Purpureus*, chez les Latins, signifiait, tout ce qui est éclatant, de quelque couleur qu'il soit. Stace a dit: *Verna purpura*, l'éclat du printemps. (*Sylv. III*, l. III, v. 130.)

v. 26. *Uvido*. Cette correction est du président Bouhier; elle m'a paru heureuse.

v. 27. *Et pudorem*. Il me semble que ce vers est à sa véritable place. J'avoue que le changement de *prodiderunt* en *prodet indè* est un peu hardi; mais qu'on se rappelle que la restitution de ce passage était presque désespérée, et l'on sera plus disposé à l'indulgence.

Ibid. *Florulentæ*. On a remarqué, avec raison, que ce mot n'est pas du bon siècle.

Comme le président Bouhier est le seul des traducteurs français qui ait entrepris de corriger et de traduire ce passage, je crois devoir mettre sous les yeux du lecteur son texte et sa traduction, plus agréable et plus poétique que ne le sont ordinairement les vers de cet auteur:

Ipsa (Venus) surgentes papillas, de Favonî spiritu
Urget in nodos rubentes, ipsa roris lucidi
Noctis aura quem relinquit, spargit humentes aquas.
Lacrymæ micant trementes de caduco pondere;

Gutta præceps orbe parvo sustinet casus suos.
Humor ille quem serenis astra rorant noctibus,
Mane virgineas papillas solvit humenti peplo.
Cras ruborem qui latebat veste tectus igneâ
Uvido marita nodo non pudebit solvere.

Dans nos jardins, dans nos prairies,
Considère l'émail des fleurs;
C'est Vénus qui les a nourries,
Et peintes de mille couleurs.
Par elle, au lever de l'aurore,
On voit sur le rosier éclore
Ce bouton, l'amour des zéphyrs;
Et sous sa tunique arrosée
Par ta pénétrante rosée,
Grossir au gré de nos desirs.
Vois-tu les gouttes argentines,
Comme un groupe de perles fines,
S'attacher au bouton naissant;
Et par une main inconnue
L'humide liqueur soutenue
Y porter un suc nourrissant?
Vois-tu vers le haut de sa tige
Zéphyr amoureux qui voltige?
Rien n'est égal à son ardeur;
A sa robe verte il s'attache,
Et cherche une entrée en son cœur
Sous l'enveloppe qui le cache.

Ces quatre derniers me paraissent fort inférieurs aux autres.

v. 29. *Luco*. Le P. Sanadon lit *lucos*. Cet accusatif n'est pas nécessaire, ce me semble.

v. 31. *Feriatum.* Ce mot est bien latin ; mais il est trop répété.

Ibid. *Vexerit.* Ce mot paraît de la basse latinité.

v. 32. *Ponit.* Al. *Posuit.*

v. 35. *Sed tamen Nymphæ.* Tout cet endroit est charmant et du meilleur goût.

v. 38. *Compari pudore.* Ces mots se rapportent aux Nymphes de la suite de Vénus, et non pas à Vénus même.

v. 44. *Congreges.* Voilà encore un de ces mots qui annoncent que le poëte n'est pas contemporain de Virgile. On le trouve dans Ausone et dans Apulée. Il signifie, *de la même société, du même cortége.*

Ibid. *Catervæ.* Les jeunes filles étaient partagées en plusieurs bandes, *catervæ*, et chaque bande avait ses chœurs, *chori.*

v. 46. *Nec Ceres, nec Bacchus*, etc. Ces dieux ne pouvaient manquer à la fête; car, selon le proverbe, *Sine Cerere et Baccho friget Venus.* Ce que Le Noble a traduit assez grotesquement par ce quatrain :

Point de beau feu sans la marmite;
Mille accidens m'ont convaincu
Que l'Amour n'est qu'un froid-au-cu,
Si Cérès et Bacchus ne marchent à sa suite.

Un autre a dit :

> Nam sunt unanimi Bacchus Amorque Dii.

Lucrèce appelle Cérès la bonne amie de Bacchus: *Ceres ab Iaccho.* Et Platon nomme Apollon le disciple de l'Amour. Après ce vers, J. Lipse place ces quatre autres, qu'il croit du même auteur:

> Hîc Apollo, deinde Liber hîc videtur ignifer ;
> Ambo flammis sunt creati, prosatique ex ignibus
> Ambo de comis calorem, vite, radio conserunt :
> Noctis hic rumpit tenebras, hic tenebras pectoris.

v. 47. *Te silente.* Ce vers est peu clair. La leçon des manuscrits est *detinentu.* Saumaise lit : *de tenente,* de suite. J. Lipse, *detriment,* ils perdront de leur gravité. Rivinus, *decinent,* ils chanteront, ou *tintinant.* La Monnoye, Sanadon et Bouhier, *te sinente :* avec ta permission. Encouragé par ces efforts, j'ai lu *te silente ;* et ce silence de Diane m'a paru faire une opposition assez heureuse avec les chants des autres divinités, ou inspirés par elle.

Ibid. *Pervigilanda.* Bouhier, *perviglanda.*

v. 50. *Hyblæis.* Le P. Sanadon, d'après ce passage, croit avec assez de vraisemblance, que ce poëme est l'ouvrage d'une muse sicilienne.

v. 51. *Præses.* Cette leçon est plus heureuse que celle de *præsens.* Il y a certainement un rapport

entre toutes ces expressions : *Stare*, *tribunal*, *præses*, *adsidebunt*.

v. 52. *Enna*. Al. *Etna*. Je préfère le premier, puisqu'Hybla est déjà une montagne.

v. 53. *Florum*. Rivinus lit *odorum*; mais sans nécessité. Le poëte aime la tautologie.

Ibid. *Vestem*. Le même lit *messem*; mais le premier a plus de symétrie avec *rumpe*. *Vestis* signifie la même chose que *calyx*, *folliculus*, *alabaster*, l'enveloppe qui cache le bouton avant que la fleur soit épanouie.

Ibid. *Parturit*. Cette leçon est de Sanadon, qui l'a substituée à *adhelit*. Ce changement m'a paru heureux.

v. 54. *Vel* se prend quelquefois pour *et*.

v. 56. *Quæque sylvas, quæque lucos*. Quoique *sylva* et *lucos* ne soient pas précisément synonymes, la différence n'est pas assez grande pour ne pas justifier l'ingénieuse correction de Sanadon qui propose *prata*. Elle paraît d'autant plus plausible, que le poëte paraît s'être attaché à faire le dénombrement des Nymphes. Les Ephydriades présidaient aux fontaines, les Dryades aux forêts, les Oréades aux montagnes, et les Napées aux vallons.

v. 58. *Nudo.* Sanadon justifie cette répétition. J'avoue qu'après le charmant morceau que nous avons admiré, elle me paraît froide et sans goût.

v. 60. *Cras rigentibus*, etc. Bouhier lit *recentibus virentes.* J'ai suivi le P. Sanadon, qui a joint ce vers au couplet suivant, qui, dans les manuscrits, commençait ainsi : *Cras erit quo primum æther*, etc. J'entends avec lui par *rigentibus* des fleurs qui se ressentent encore des froids de l'hiver ; mais j'ai préféré le *virentes* de Bouhier, qui me semble symétrique avec *umbras.*

v. 61. *Primus æther.* La plus ancienne de toutes les alliances, celle de l'air avec la terre, qui se renouvelle tous les ans au printemps. Le poëte a pris de Virgile l'idée de ce mariage, et il semble avoir copié son modèle trait pour trait. Voici le morceau original, liv. II des Géorgiques, v. 325.

Vere tument terræ, et genitalia semina poscunt.
Tum pater omnipotens fœcundis imbribus æther
Conjugis in gremium lætæ descendit, et omnes
Magnus alit magno commixtus corpore fœtus.

Ce que Delille a rendu ainsi :

Alors la terre ouvrant ses entrailles profondes,
Demande de ses fruits les semences fécondes.
Le dieu de l'air descend dans son sein amoureux,
Lui verse ses trésors, lui darde tous ses feux,
Remplit ce vaste corps de son ame puissante.

Virgile lui-même avait pris cette idée poétique à Lucrèce, qui dit :

. . . . . Pereunt imbres, ubi eos pater æther
In gremium matris terraï præcipitavit.

Mais il l'avait imité en grand maître, en substituant *conjugis* à *matris*, expression plus juste et qui soutient mieux l'allégorie.

v. 62. *Ut paternis*, etc. Je lis ici *vernus*, au lieu de *veris*, que lit Sanadon, et je le trouve beaucoup plus élégant. C'est ainsi que Juvénal a dit : *Vernus Jupiter*; Boèce, *vernus annus*, etc.

v. 64. *Aleret.* J'ai laissé la leçon ordinaire, au lieu d'*alere*, adopté par La Monnoye et Sanadon, parce que, suivant la remarque de Bouhier, le vers trochaïque souffre quelquefois l'anapeste au cinquième pied. Ce qu'il est plus à propos d'observer ici, c'est qu'*alere* ne signifie pas seulement *nourrir*, mais *faire croître, développer dans son sein.* De-là l'épithète d'*almæ*, donnée à *telluris*.

v. 65. *Permeante spiritu.* Saumaise lit : *permeantis spiritûs.*

v. 66. *Procreatrix.* Cette épithète était particulièrement consacrée à Vénus ; témoin ce passage d'Arnobe : *Regnatoris populi* procreatrix *amans saltatur Venus.*

v. 68. *Pervios*, etc. J'ai osé suivre ici la correction de Bouhier. Cependant je crois le texte adopté par Sanadon soutenable :

Pervium suî tenorem seminali tramite.

Ce qu'il cherche à rendre intelligible par cette périphrase : *Venus ductus sibi pervios implevit serie seminum, scilicet ad rerum procreationem.* Vénus laisse dans les corps qu'elle pénètre des semences propres à la propagation de chaque espèce. *Series*, ou *tenor*, serait donc la série des êtres disposés à recevoir et propres à développer les dons de Vénus.

Au reste, Bernis a eu évidemment ce couplet dans la tête, lorsqu'il a fait cette description du printemps. Son imitation libre fera sans doute plus de plaisir qu'une simple traduction :

Arbres dépouillés si long-temps,
Couronnez vos têtes naissantes,
Et de vos fleurs éblouissantes
Parez le trône du printemps.
Élevez vos pampres superbes
Sur le faîte de ces ormeaux :
Jasmins, sortez du sein des herbes,
Montez, ombragez ces berceaux.
Et vous, aimables arbrisseaux,
Lilas, croissez, tombez en gerbes,
Ornez ces portiques nouveaux.
Que l'air se parfume et s'épure ;
Que l'onde jaillisse et murmure :

Que rien ne trouble un si beau jour :
Que les bois, les fleurs, la verdure
Fassent de toute la nature
Un temple digne de l'Amour.
Sur un nuage de rosée
Vénus descend du haut des cieux,
Et la terre fertilisée
S'enivre du nectar des dieux.
Au retour de cette immortelle,
Tout germe s'enflamme et s'unit;
De l'univers qui rajeunit,
L'hymen heureux se renouvelle;
L'air s'embrase de nouveaux feux;
Les bois confondent leurs feuillages,
Les mers embrassent leurs rivages,
Et le soleil plus lumineux
Se joue à travers les nuages.

O Vénus! qui peut résister
A la douceur de ton empire?
O Vénus! qui peut éviter
Le piége où ta voix nous attire?
Au sein des rochers les plus durs
Ta chaleur active et puissante
Force la terre languissante
D'enfanter des métaux plus purs.
L'Amour, par des routes certaines,
Pénètre dans tous les ressorts,
Circule dans toutes les veines,
Donne la vie à tous les corps,
Il fend les airs, nage dans l'onde;
Et la terre qu'il rend féconde,
Dans ses bras aime à respirer.

Ce dieu charmant enseigne au monde
Le secret de se réparer.

v. 71. *Ipsa Trojanos Penates.* On lisait *nepotes* avant Rivinus. Cette correction est fort heureuse. Elle fait allusion au poëme de Virgile, qui n'oublie jamais aucune des circonstances propres à établir cette filiation dont se flattait l'orgueil des Romains, et marque que les deux peuples étaient unis non-seulement par les mêmes loix, mais encore par les mêmes usages religieux.

v. 72. *Laurentem puellam.* Lavinie, épouse d'Enée.

v. 73. *Sacello.* Ilie était une des prêtresses de Vesta.

Ibid. *Pudicam.* Ilie ne manqua pas de dire que Mars l'avait surprise pendant son sommeil, et l'on ne manqua pas de la croire. C'est ce que veut dire *pudicam.*

v. 75. *Ramnes.* Une des centuries des chevaliers romains, prise pour tout le corps. C'est ce que nous apprend Corn. Népos, dans la Vie de Romulus. *Tres Equitum Centurias instituit, quas à suo nomine Ramnenses, à T. Tatio Tatienses, a Lucomone Luceres appellavit.* Horace avait dit de même :

Celsi prætereunt austera poëmata Ramnes.

Ibid. *Posterû*, leçon de Sanadon. Al. *Posterûm*.

v. 74. *Patres.* J'ai encore suivi Sanadon, dont la critique ici me paraît fort sensée. Ces six vers sont une espèce de précis de l'Histoire Romaine. Le poëte a parlé déjà de deux ordres, le peuple et les chevaliers. Par une progression naturelle, il passe aux sénateurs, et arrive aux césars. C'est cette gradation qui me fait préférer *Cœsares* à *Cœsarem.* Cependant le singulier pourrait s'entendre de l'Empereur régnant au temps de la composition de cette pièce. Mais le pluriel donne plus de grandeur et de noblesse à la pensée.

v. 76. *Voluptas* est ici la même chose que Vénus.

v. 78. Il y a deux manières de lire ce vers. *Hunc ager quùm parturiret, ipsa suscepit sinu, ipsa*, etc. C'est celle que je n'ai pas suivie. L'autre est dans le texte. Je conviens que les mythologues varient sur la naissance de l'Amour; mais dans toute la pièce, l'auteur lui donne Vénus pour mère. Je conviens encore que *puer Dionœ*, que Bouhier interprète *minister, famulus, assecla*, pourrait offrir un sens équivoque. Mais cet habile critique n'a pas fait attention au vers 57 où le poëte appelle Vénus *pueri mater alitis.* Ce passage me semble trancher la difficulté.

v. 79. *Ipse*, sub. *ager.*

Ibid. *Florum jusculis.* Cette correction est de Bouhier. Sanadon qui lit *osculis*, id est, *floribus ad*

osculum porrectis, ne peut disconvenir que cette expression est précieuse et de mauvais goût.

v. 81. *Quisque cœtus*. Bouhier lit *totus*, qui ne me paraît pas admissible. J'ai placé ce vers à la tête du couplet, qui me paraît être sa place naturelle. Le poëte commence par dire, en général, que chaque couple se lie des nœuds d'hyménée, et entre ensuite dans le détail.

v. 82. *Tauri*. Al. *Agni*. On a remarqué, avec raison, que les genêts sont trop forts, pour que des moutons y puissent reposer à l'aise.

v. 84. *Jam loquaces*, etc. J'ai adopté la transposition que fait ici Bouhier, et qui me paraît amener naturellement *adsonat*, lequel signifie répondre ; témoin ce vers d'Ovide :

Plangentibus adsonat Echo.

v. 86. *Terei puella*. C'est Philomèle dont on connaît l'histoire.

v. 87. *Modos duci*. Cette leçon m'a paru beaucoup plus élégante que *motus dici*.

v. 88. *Ad sororem*. Al. *Sorori*. Comme il ne peut être ici question du cri de l'hirondelle, j'ai proposé *ad*, que l'ignorant copiste, déjà coupable de tant de fautes et de bévues, a fort bien pu omettre.

v. 89. *Illa cantat*, etc. Cette fin, malgré tous les efforts des commentateurs, est restée inintelligible. Sanadon s'en est tiré, lestement à son ordinaire, en passant ce qui l'embarrasse. Il me semble avoir donné un sens raisonnable au premier vers, et cela sans faire grande violence au texte, en reportant le point interrogatif à la fin; dans le suivant, je lis *Chelidon*, et il me semble que ce vers est une suite naturelle du précédent. Le poëte a dit : « Nous tairons-nous au » retour du printemps »? Il ajoute : « Oiseau, dont le » babil annonce le printemps, *prænuntia veris hi-* » *rundo*, laisse-moi chanter à mon tour ». Bouhier propose :

Quando fiam ego, ut Chelidon, et tacere desinam?

Ce qui rentre assez dans mon sens.

Quant aux deux derniers vers, j'avoue que je ne les entends pas, et je suis fort tenté de croire, ou que c'est une addition de quelque insipide glossateur, laquelle de la marge aura passé dans le texte, ou que c'est le commencement d'une autre pièce. Cette dernière idée est celle qui me paraît la plus vraisemblable.

v. 92. *Amyclas*. C'était une ville d'Italie, dans le territoire de Frondi, sur la côte des Auronces, entre le Cap de Circé et la ville de Caïette. Sa situation devait être peu éloignée de Terracine dans la Cam-

pagne de Rome. Le silence superstitieux de Pythagore devint funeste à ses habitans. Pour éviter les terreurs paniques, les magistrats défendirent d'avertir de l'arrivée des ennemis. L'ennemi vint, et surprit la ville. *Scio Amyclas tacendo periisse*, dit Lucilius.

C'est à l'occasion de ce poème que Van der Does voulut jouer aux savans le même tour que Muret avait joué à Scaliger. Il prétendit qu'un de ses amis avait vu dans une Bibliothèque de France un autre *Pervigilium*, dont il avait retenu ces quatre vers :

Nemo tentis mentulis det, nemo nervis otium.
Ecce passeres salaces, ecce rauci turtures,
Hâc super virente myrto nos amoris admonent
Cum puellis dulce inire vesti contubernium
Nemo tentis, etc.

La prévention, dont les savans ne sont pas plus exempts que le reste des hommes, eut son effet ; on trouva à ce fragment un goût et un ton antique ; et quand on fut détrompé, on se consola, comme Scaliger, par des injures.

Cette plaisanterie vient de se renouveler récemment d'une manière très-piquante. En 1800, il a été publié à Strasbourg, un prétendu fragment de Pétrone, trouvé dans l'abbaye de Saint-Gall, et dédié à l'armée du Rhin. Ce fragment est censé remplir la lacune que l'on soupçonne dans le passage de Pétrone où Encolpe

regarde avec Quartilla, par les fentes de la porte, les jeux de Giton et de la petite Pannychis. Le style de l'auteur original est vraiment imité avec assez d'art pour justifier la méprise des savans du Nord, qui ont félicité la littérature de cette découverte. On m'a assuré que ce badinage est dû à un jeune Espagnol, nommé Marchéna, connu dans la révolution française par son attachement aux députés de la Gironde, victimes du terrorisme, et distingué par la prodigieuse variété de ses connaissances. Son fragment est accompagné de notes tant soit peu badines, qui n'entrent pas dans le plan de cet ouvrage. Mais comme la brochure n'est pas commune, j'ai pensé que le lecteur ne serait pas fâché de trouver ici le fragment, pour juger à quel point le moderne a su imiter l'auteur ancien.

FRAGMENTUM PETRONII.

HÆC dum fiunt, ingenti sono fores repentè perstrepunt, omnibusque, quid tam inopinus sonitus esset, mirantibus, militem, ex excubiis nocturnis unum, districto gladio, adolescentulorumque turbâ stipatum, conspicimus. Trucibus ille oculis ac Thrasonico gestu omnia circumspiciebat; tandem Quartillam intuens : Quid id est, inquit, mulier impudentissima? Falsis me pollicitationibus ludis, nocteque promissa fraudas? At non impunè feres, tuque amatorque iste tuus me esse hominem intelligetis.

Dicto audientes militis comites arctissimis vinculis me Quartillamque adligant, os ori, pectori pectus, femur denique femori adplicantes, nec sine magno risu. Embasicoetas autem, jussu militis, olidi oris fœdissimis osculis totum me miserum conspurcabat; quæ nec effugere, nec ullo modo vitare valebam. Constupravit tandem et gaudium integrum hausit. Interim satyrico, quod paulo ante ebiberam, omnes in Venerem nervos intendente, Quartillam valenter permolere cœpi, nec illa, libidine accensa, ludo gravabatur. Solvebantur in risum juvenes, jocosâ scenâ permoti; namque à turpissimo cinædo subactus, ingratiis à pene inscius, quam creberrimè cevebam, quùm Quartilla crissaret.

Pannychis interea, utpote nec Veneri matura, clamorem intendit, milesque ad repentinam lamentationem animum advertit. Devirginibatur enim tenerrima puella, victorque Giton haud incruenta spolia retulerat. Quo spectaculo miles permotus impetum vi facit, arctissimisque amplexibus nunc Pannychin, nunc Gitona, nunc simul ambo perstringebat. Effusa in fletum virgo ætati ut parceret, obsecrabatur; sed nihil preces proficiebant, furebatque miles in Venerem immaturam. Operuit ergo Pannychis caput, quidquid fata portenderent, passura.

Tunc vero anus, illa ipsa quæ dudum me domicilium quærentem luserat, velut à cœlo demissa miseræ Pannichydi auxilio fuit. Magnis illa clamoribus domum intrat, vicum proximum pererrare prædones autumat; frustrà cives Quiritium fidem implorare, nec vigilum excubias, aut somno sopitas, aut comessationibus intentas, præstò esse. Hic miles graviter commotus, præcipitanter se ex Quartillæ domo abduxit; eum insecuti comites Pannychida impendente periculo, nos omnes metu liberârunt.

J'ai cru que le lecteur verrait avec plaisir l'imitation que Parnell a faite de cette pièce dans une langue plus hardie, et peut-être plus poétique que la nôtre; et j'ai mis pour objet de comparaison celle des imita-

tions françaises qui m'a paru la plus heureuse. Sans prétendre assigner les rangs, celle du C. Rabany-Beauregard me paraît approcher le plus, par l'élégance et l'harmonie, de celle que j'ai préférée.

THE VIGIL OF VENUS.

Let those love now, who never lov'd before;
Let those who always lov'd, now love the more.

The spring, the new, the warbling spring appears;
The youthful season of reviving years;
In spring the loves enkindle mutual heats;
The feather'd nation chose their tuneful mates;
The trees grow fruitful with descending rain,
And drest in diff'ring greens adorn the plain.
She comes; to morrow beauty's empress roves
Thro' walks that winding run within the groves;
She twines the shooting myrtle into bow'rs,
And ties their meeting tops with wreaths of flow'rs,
Then rais'd sublimely on her easy throne
From nature's pow'rful dictates draws her own.

Let those love now, who never lov'd before;
Let those who always lov'd, now love the more.

Twas on that day which saw the keeming flood
Swell round, impregnate with celestial blood;

LA VEILLÉE DE VÉNUS,

Imitation libre du *Pervigilium Veneris*, faite en grande partie, sur la traduction que Parnell a donnée de ce petit ouvrage en vers anglais.

Aime demain, qui n'a jamais aimé!
Qui fut amant, demain le redevienne!

Gloire au printemps! il revient, il ramène
Des jeunes fleurs le cortége embaumé,
Les jours sereins, la gaîté, l'harmonie,
L'amour enfin, ce nectar de la vie.
Jadis le monde au printemps fut formé:
En revoyant son jour anniversaire,
De quelle joie il paraît animé!
Demain, demain cet heureux jour l'éclaire.
Demain le ciel tranquille, radieux,
Ne voit qu'amour et baisers chez les dieux;
Ne voit qu'amour et baisers sur la terre;
Demain Vénus, entre les arbrisseaux
Où l'eau du ciel se résout en feuillages,
Vient enlacer de verdoyans réseaux,
Pour recevoir et cacher nos hommages.
Demain Vénus au monde ranimé
Dicte ses loix et parle en souveraine.

Aime, etc.

Demain les cieux reverront ce grand jour,
Où s'élevant parmi l'onde écumante,

Wand'ring in circles stood the finny crew,
The midst was left a void expanse of blue,
There parent Ocean work'd with heaving throes,
And dropping wet the fair Dione rose.

Let those, etc.

She paints the purple year with vary'd show,
Tips the green gem, and makes the blossom glow.
She makes the turgid buds receive the breeze,
Expand to leaves, and shade the naked trees.
When gath'ring damps the misty nights diffuse,
She sprinkles all the morn with balmy dews;
Bright trembling pearls depend at every spray,
And kept from falling, seem to fall away.
A glossy freshness hence the rose receives,
And blushes sweet through all her silken leaves;
(The drops descending through the silent night,
While stars serenely roll their golden light,)
Close' till the morn, her humid veil she holds,
Then deckt with virgin pomp the flow'r unfolds.
Soon will the morning blush: ye maids! prepare,
In rosy garlands bind your flowing hair;
'Tis Venus plant: the blood fair Venus shed,
O'er the gay beauty pour'd immortal red.
From Love's soft kiss a sweet ambrosial smell
Was taught for ever on the leaves to dwell,
From gemms, from flames, from orient rays of light
The richest lustre makes her purple bright;
And s'ke to morrow weds; the sporting gale
Unties her zone, she bursts the ver dant veil;
Thro' all her sweets the rifling lover flies,
And as he breathes; her glowing fires arise.

Let those, etc.

Parmi les dieux de l'humide séjour,
Vénus parut dans sa beauté naissante.
Ce jour brillant fut le premier de mai;
Et c'est demain qu'il faut qu'on s'en souvienne.

Aime, etc.

Vénus émaille et dispose les fleurs,
Pour nuancer la robe de l'année.
Aux frais boutons dont leur tige est ornée,
Elle conduit ces sucs générateurs.
Elle y retient ces fécondes vapeurs
Qui de l'éther pendant la nuit descendent,
Et qui du jour divisant les couleurs,
A chaque feuille en perles se suspendent.
Vous qu'Adonis a teinte de son sang,
Et le soleil de sa pourpre éclatante,
Qui des baisers de Vénus gémissante
Gardez toujours le parfum ravissant!
Vous, jeune rose, humide et vierge encore,
Soyez unie au zéphyr du matin.
Que vos appas ne tardent plus d'éclore,
Développez l'éclat de votre sein.
Est-il pudeur, crainte ou raison qui tienne
Aux vœux pressans d'un époux enflammé?

Aime, etc.

Now fair Dione to the myrtle grove
Sends the gay Nymphs, and sends her tender Love.
And shall they venture? Is it safe to go?
While Nymphs have hearts, and Cupid wears a bow?
Yes, safely venture, 'tis his mother's will;
He walks unarm'd, and undesigning ill,
His torch extinct, his quiver useless hung,
His arrows idle, and his bow unstrung.
And yet, ye Nymphs, beware, his eyes have charms
And Love that's naked, still is Love in arms.

Let those, etc.

From Venus' bow'r to Delia's lodge repairs
A virgin train compleat with modest airs:
« Chaste Delia! grant our suit! or shun the wood,
» Nor stain this sacred lawn with savage blood.
» Venus, o Delia! if she cou'd persuade,
» Wou'd ask thy presence, migth she ask a maid ».
Here chearful quires for three auspicious nights
With songs prolong the pleasurable rites:
Here crouds in measures lightly-decent rove;
Or seek by pairs the covert of the grove,
Where meeting greens for arbours arch above,
And mingling flowrets strow the scenes of Love.
Here dancing Ceres shakes her golden sheaves:
Here Bacchus revels, deckt with viny leaves;
Here wit's enchanting God in laurel crown'd
Wakes all the ravish'd Hours with silver sound.
Ye fields, ye forests, own Dione's reign,
And Delia, huntress Delia, shun the plain.

Let those, etc.

Vénus a dit aux Nymphes de sa cour
De folâtrer dans ce bois solitaire.
L'Amour les suit. Plus d'une fois l'Amour,
En se jouant, osa brûler sa mère.
Elle a voulu qu'il posât son flambeau,
Et son carquois, et son arc téméraire.
L'Amour est nud : ah ! Nymphes, qu'il est beau !
Ne dites pas : La défiance est vaine.
Plus il est nud, et mieux il est armé.

Aime, etc.

Sœur d'Apollon, Vénus auprès de toi
Laisse languir tes compagnes sévères.
Puisque Vénus a respecté ta loi,
Daigne, ô Cynthie, exaucer nos prières.
Deviens sensible; accorde par pitié
Un jour de trêve aux biches innocentes.
Vénus pour toi n'a point d'inimitié,
Et dans ses jeux t'eût mise de moitié,
S'ils convenaient à des vierges décentes.
Pourrais-tu voir mille couples heureux,
Tantôt mêler leurs pas voluptueux,
Tantôt se perdre au sein de la feuillée ?
Que dirais-tu des concerts amoureux,
Des passe-temps qui charment la veillée ?
Le dieu du Pinde, et Bacchus, et Cérès,
Et des Sylvains la troupe émerveillée,
Placent Vénus au trône des forêts.
Toi dont la gloire est de braver la sienne,
Exile-toi de leur sol embaumé.

Aime, etc.

Gay with the bloom of all her opening year,
The Queen at Hybla bids her throne appear;
And there presides; and there the fav'rite band
(Her smiling Graces) share the great command.
Now beauteous Hybla! dress thy flow'ry beds
With all the pride the lavish season sheds;
Now all thy colours, all thy fragrance yield,
And rival Enna's aromatic field.
To fill the presence of the gentle court
From ev'ry quarter rural Nymphs resort,
From woods, from mountains, from their humble vales,
From waters curling with the wanton gales.
Pleas'd with the joyful train, the laughing Queen
In circles seats them round the bank of green;
And, « lovely girls (she wispers), guard your hearts;
» My boy, sho' stript of arms, abounds in arts ».

Let those, etc.

Let tender grass in shaded alleys spread,
Let early flow'rs erect their painted head.
To morrow's glory be to morrow seen,
That day, old ether wedded earth in green.
The vernal Father bid the spring appear,
In clouds he coupled to produce the year,
The sap descending o'er her bosom ran,
And all the various sorts of soul began.
By wheels un known to sight, by secret veins
Distilling life the fruitful Goddess reigns,
Through all the lovely realms of native day,
Through all the circled land, and circling sea;

Dans un vallon des campagnes d'Enna,
Vénus demain, des Graces entourée,
Sur des gazons en pompe siégera.
Belle Aréthuse, et vous, fertile Hybla,
Jonchez de fleurs cette heureuse contrée.
Là se rendront les Nymphes des coteaux,
Celles des bois, et des prés, et des eaux.
Veillez sur vous, leur dira Cythérée,
En leur montrant l'aveugle de Paphos;
Qu'en l'approchant la frayeur vous retienne.
Il est terrible, encor que désarmé.

Aime, etc.

Terre, orne-toi de tes plus beaux atours,
Que la verdure et la fleur printanière
De tes appas relèvent les contours.
L'auguste époux dont tu dois être fière,
Le dieu de l'air t'apporte ses trésors.
Il vient sceller votre union première,
Et dans ton sein, et dans ton vaste corps,
Verser des flots de sève nourricière.
Un nouvel an produit par vos baisers,
Va, le front ceint de nuages légers,
En souriant, commencer sa carrière.
Déjà Vénus, fidelle à l'embellir,
Du haut des airs, jusqu'au centre de l'onde,

With fertile seed she fill'd the pervious earth;
And ever fix'd the mystic ways of birth.

Let those, etc.

'Twas she the parent, to the Latian shore
Through various dangers Troy's remainder bore.
She won Lavinia for her warlike son,
And winning her, the Latian empire won
She gave to Mars the maid, whose honour'd womb
Swell'd with the Founder of immortal Rome.
Decoy'd by shows the Sabin dames she led,
And taught our vig'rous youth the means to wed.
Hence sprung the Romans, hence the race divine
Thro' wich great Cæsar drows his Julian line.

Let those, etc.

In rural seats the soul of pleasure reigns;
The life of Beauty fills the rural scenes;
Ev'n Love (if Fame the truth of Love declare)
Drew first the breathings of a rural air.
Some pleasing meadon pregnant, Beauty prest,
She laid her infant on its flowry breast,
From Nature's sweets he sipp'd the fragrant dew,
He smil'd, he kiss'd them, and by kissing grew.

Let those, etc.

Fait circuler dans les veines du monde
Le sentiment, la vie, et le plaisir ;
Que l'univers cède à sa loi féconde !
En ce grand jour par Vénus ranimé,
A Vénus seule il faut qu'il appartienne.

Aime, etc.

Tu conduisis, ô puissante Vénus !
Pergame errante au sein de l'Ausonie;
C'est par tes soins qu'en dépit de Turnus,
Le fils d'Anchise épousa Lavinie ;
Que, pour donner le jour à Romulus,
Une Vestale au Dieu Mars fut unie;
Et que l'Amour instruisant nos aïeux
A conquérir des beautés indociles,
Fit naître un peuple illustre et courageux,
Les Fabius, les Catons, les Emiles,
César enfin, César plus renommé
Qu'aucun appui de la grandeur romaine.

Aime, etc.

La Volupté fertilise les champs ;
Sur eux l'Amour étend son influence;
Moins par bonté que par reconnaissance.
Fille de l'onde, au sortir de tes flancs,
Il respira leur exhalaison pure.
Des rossignols il entendit les chants,
Et son berceau fut un lit de verdure ;
Les jeunes fleurs, au calice embaumé,
Le caressaient avec leur douce haleine.

Aime, etc.

Now Bulls o'er stalks of broom extend their sides,
Secure of favours from their lowing brides.
Now stately Rams their fleecy consorts lead,
Who bleating follow thro' the wand'ring shade.
And now the Goddess bids the birds appear,
Raise all their music, and salute the year:
Then deep the swan begins, and deep the song
Runs o'er the water where he sails along;
While Philomela tunes a treble strain,
And from the poplar charms the list'ning plain,
We fancy love exprest at ev'ry note,
It melts, it warbles, in her liquid throat.
Of barb'rous Tereus she complains no more,
But sings for pleasure, as for grief before
And still her graces rise, her airs extend,
And all is silence 'till the syren end.
How long in coming is my lovely spring?
And when shall I, and when the swallow sing?
Sweet Philomela cease, — Or here I sit,
And silent lose my rapt'rous hour of wit:
'Tis gone, the fit retires, the flames decay,
My tuneful Phœbus flies averse away.
His own Amycle thus, as stories run,
But once waos silent, and that once undone.

Let those love now, who never lov'd before;
Let those who always lov'd, non love the more.

Déjà couchés parmi l'or des genêts,
Heureux d'avance et certains du succès,
Les fiers taureaux attendent leurs compagnes.
Déjà le cri des amoureux béliers
Va retentir à l'écho des montagnes.
Tous les oiseaux accourent par milliers
Des voluptés chommer la douce fête.
Les francs moineaux, les pinsons, les ramiers
Se becquetant sur les jeunes rosiers,
Ou dans les airs poursuivant leur conquête,
Mêlent en chœur les sons de leurs gosiers.
Déjà le cygne, Amphion plus habile,
Rase en chantant la surface immobile
De ce beau lac qu'il fait seul ondoyer.
Mais l'harmonie est dans ce peuplier,
Dans ce manoir qu'a choisi Philomèle.
A ses ennuis est-elle encor fidèle?
Pendant l'hiver, muette de douleur,
Est-ce au printemps la douleur qu'elle chante?
Non, cette voix si pure, si touchante,
Doit à l'amour son charme et sa douceur.
J'écoute, hélas! cette voix qui m'enchante,
Et je me tais. Quand viendra mon printemps?
Oh! quand viendra la saison de mes chants?
J'ai trop long-temps laissé dormir ma veine.
Le Dieu des vers m'en fait porter la peine.
Viens donc, Amour, viens, mon cœur enflammé
Quitte sa loi pour embrasser la tienne.

Aime demain, qui n'a jamais aimé!
Qui fut amant, demain le redevienne!

DORAT, trop vanté de son vivant, trop décrié depuis sa mort, a puisé dans cette pièce presque toutes les images de son poëme sur *le Mois de Mai*, comme il sera aisé de s'en convaincre par la lecture de cet extrait, que je demande la permission de mettre sous les yeux du lecteur, malgré le discrédit où sont tombés les vers; les deux morceaux suivans de *Thompson* et de *Saint-Lambert*, qui naturellement ont dû se rencontrer avec le poëte latin, en décrivant les charmes de la même saison, ne trouveront pas moins naturellement ici leur place.

EXTRAIT DU POËME DU MOIS DE MAI.

LE mois de Mai descend; la terre lui sourit,
Les flots plus librement serpentent dans leur lit;
D'une prodigue main il sème la verdure,
Et lève le rideau qui cachait la nature.
Restaurateur du monde, il change en sels féconds
Ces longs tapis d'albâtre étendus sur les monts;
Et répandant au loin sa vapeur fortunée,
Il émaille de fleurs le cercle de l'année.
A peine a-t-il paru; le soleil dans son cours
Se plaît du haut des airs à prolonger les jours.
Par-tout avec ses feux il épanche la vie,
De ses plus doux rayons caresse la prairie,
Et retarde le soir ses coursiers haletans,
Pour respirer l'odeur et le frais du printemps.
Quels chants harmonieux remplissent les bocages!
Quel mélange d'odeur parfume les rivages!

Daus les veines du monde enfin ressuscité,
La sève s'insinue avec la volupté.
Dans ton sein, ô Palès! quels trésors tu renfermes!
Un suc réparateur fait enfler tous les germes.
Au haut des ceps déjà je le vois arriver.
Par de secrets rameaux il court les abreuver.
L'écorce s'attendrit, le bourgeon va paraître,
Et la grappe est déjà dans la fleur qui va naître.
Mois, objet de nos vœux, et toujours regretté,
Même alors qu'on jouit des trésors de l'été,
C'est à toi que j'ai dû les aimables prestiges.
Ta brillante planète est fertile en prodiges.
Les Nymphes des jardins, les Nymphes des forêts,
Celles dont l'onde fuit sous les saules épais,
Toutes viennent en chœur célébrer ton empire,
Elles doivent aimer le mois où l'on soupire.

C'est sous ton signe heureux, au matin d'un beau jour,
Qu'est né ce dieu cruel, que l'on appelle Amour.
On le nourrit des fleurs les plus fraîches écloses,
Sur sa lèvre enfantine on exprima des roses.
Pour lui sont leurs parfums; leur épine est pour nous:
La main qui le caresse éprouve son courroux.
En mémoire des soins donnés à son enfance,
Il blesse!... Et c'est ainsi que l'Amour récompense!
Mais on dit que sans arme on l'a vu dans les bois;
Il a quitté ses traits, et posé son carquois.
Nymphes, hasardez-vous, l'Amour est sans défense,
Et veut fêter ainsi l'instant de sa naissance.
Il est nu, dépouillé, mais en est-il moins beau?
Il s'embellit encore en quittant son bandeau.
Imprudentes, fuyez une ruse nouvelle.
Redoutez de ses yeux la brûlante étincelle;

Votre cœur à ses yeux doit être accoutumé,
C'est quand l'Amour est nu, que l'Amour est armé.

C'est aussi dans ce mois que l'on vit Dionée
Sortir, en souriant, de la mer étonnée.
Par le plaisir émus, mille flots caressans,
S'entrepoussaient autour de ses charmes naissans.
L'un baise ses cheveux, que le zéphyr dénoue;
L'autre près de sa conque et bondit et se joue.
D'autres, avec respect, demeurent suspendus,
Fiers d'ouvrir un passage à la belle Vénus.
Le Triton recourbé, fendant l'onde écumante,
Change en soupirs les sons de sa voix effrayante,
Et sème du corail les courans fortunés
Qu'en glissant sur les eaux le char a sillonnés.
Vénus embrase tout, les coteaux reverdissent.
Des accens du bonheur les grottes retentissent.
L'éther, à son aspect, prodiguant ses bienfaits,
S'épanche sur les monts, descend sur les forêts;
Et se couvrant de fleurs, la plaine qu'il inonde
Ouvre son sein avide au dieu qui la féconde.
Par toi sont protégés, sous de sombres berceaux,
Les amours des mortels et l'hymen des oiseaux.
Chaque branche est un nid. Tout se cherche, s'attire.
Tout semble ranimé par le même délire.
L'arbre n'a point de feuille insensible au desir.
Le moment qui l'agite est celui du plaisir.
Le palmier amoureux vers le palmier s'incline.
L'ormeau semble chercher l'ormeau qui l'avoisine.
Le peuplier soupire, et le cèdre à l'instant
Répond, par son murmure, au soupir qu'il entend.
La chaîne de l'hymen embrasse la nature;
Il naît un nouveau sens que l'Amour nous procure.

Le monde se répare, et l'Olympe enchanté,
Sur la terre, à grands flots, répand la volupté.

EXTRAIT DU POËME DES SAISONS,

DE THOMPSON.

Nor only through the lenient air this change,
Delicious, breathes; the penetrative sun,
His force deep-darting to the dark retreat
Of vegetation, sets the steaming power
At large, to wander o'er the verdant earth,
In various hues; but chiefly thee, gay Green!
Thou smiling Nature's universal robe!
United light and shade! where the sight dwells
With growing strength, and ever new delight.

From the moist meadow to the withered hill,
Led by the breeze, the virid verdure runs,
And swells, and deepens, to the cherish'd eye.
The hawthorn whitens, and the juicy groves
Put forth their buds, unfolding by degrees,
Till the whole leafy forest stands display'd,
In full luxuriance to the sighing gales;
Where the deer rustle through the twining brake,
And the birds sing conceal'd. At once, array'd
In all the colours of the flushing year,
By Nature's swift and secret-working hand,
The garden glows, and fills the liberal air
With lavish fragrance; while the promis'd fruit
Lyes yet a little embryo, unperceiv'd,
Within its crimson folds. Now from the town
Buried in smoke, and sleep, and noisom damps

Oft let me wander o'er the dewy fields,
Where freshness breathes, and dash the trembling drops
From the bent bush, as through the verdant mare
Of sweet-brier hedges I pursue my walk;
Or taste the smell of dairy; or ascend
Some eminenee, *Augusta*, in thy plains,
And see the eountry, far diffus'd around;
One boundless blush, one white empurpled shower
Of mingled blossoms, where the rapsur'd eye
Thirries from joy to joy, and, hid beneathi
The fair profusion, *yellow* Autumn spies.

EXTRAIT DU POËME DES SAISONS,

DE SAINT-LAMBERT,

CHANT I.

Et toi, brillant soleil, de climats en climats,
Tu poursuis vers le nord la nuit et les frimats.
Tu répands devant toi l'émail de la verdure,
En précédant ta route, il eouvre la nature;
Et des bords du Niger, des monts audacieux,
Où le ciel a eaché sa souree dans les cieux,
Tu l'étends par degrés de eontrée en contrée,
Jusqu'aux antres voisins de l'onde hyperborée.
En tapis d'émeraude, il borde les ruisseaux;
Il monte des vallons au sommet des eoteaux.
Cet émail, qui rassemble et la lumière et l'ombre,
Paraît, à ton retour, plus profond et plus sombre.
Il eharme les regards, il repose les yeux,
Que fatigue au printemps l'éclat nouveau des cieux.

Soleil, dans nos forêts, ta chaleur plus active
Redonne un libre cours à la sève captive.
Ce rapide torrent, gêné dans ses canaux,
Ouvre, pour s'échapper, l'écorce des rameaux,
Du bouton déployé fait sortir le feuillage,
L'élève et le répand sur l'arbre qu'il ombrage.
Le chevreuil plus tranquille, est caché dans les bois.
Je ne vois plus l'oiseau, dont j'écoute la voix.
. . . .

Fleurs, naissez sous mes yeux dans ces vastes guérets;
Couronnez les vergers, égayez les forêts.
Réjouissez les sens, et parez la jeunesse;
En donnant la beauté, promettez la richesse.
Que l'émail des coteaux, des vallons, des jardins,
Annonce au laboureur ou les fruits ou les grains.
Champs azurés des airs, dans vos plaines liquides,
Recevez les vents frais et les vapeurs humides.
Tempère, astre du jour, le feu de tes rayons,
Ne brûle pas les bords que tu rendis féconds.
Sans dissiper leurs eaux, échauffe les nuages,
Et que la douce ondée arrose nos rivages.

Quel contraste charmant du verd de ces gazons
Au verd de la forêt, à celui des moissons!
Qu'il est doux d'admirer les détails et l'ensemble
Des biens et des beautés que le printemps rassemble!
Amour, c'est pour toi seul qu'il ornait l'univers.
Viens remplir de tes feux, l'air, la terre et les mers.
Principe de la vie, ame et ressort du monde,
Des graces, des plaisirs, source aimable et féconde,
Toi qui, dans tous nos sens, repands la volupté,
Dès que la force en nous s'unit à la beauté.

Toi qui subjugues tout, toi qui reuds tout sensible,
Puissance universelle, ou charmante, ou terrible,
Vainqueur des faibles loix et des dogmes trompeurs,
Que les vains préjugés t'opposent dans nos cœurs,
Toi, qui seul remplis l'ame, et fais sentir la vie,
Consolateur des maux dont elle est poursuivie,
Rends heureux l'univers; qu'il aime, et c'est assez.
Enflamme, réunis les êtres dispersés.

. . . .

Par l'excès des plaisirs fais sentir ta puissance;
La Nature est enfin digne de ta présenee.
Jeune, riante et belle, elle attend tes faveurs.
Ton trône est préparé sous des bereeaux de fleurs.
Des ehants multipliés dans les airs se confondent,
Et volent des eoteaux aux vallons qui répondent.
Je vois les animaux l'un vers l'autre accourir,
S'approcher, s'éviter, se combattre et s'unir.
Ils semblent inspirés par une ame nouvelle,
Et le feu du plaisir dans leurs yeux étincelle.
Le besoin du plaisir est alors un tourment.
Les sens n'ont qu'un objet, le cœur qu'un sentiment.

. . . .

Amour, charmant Amour, la campagne est ton temple:
Là, les feux d'un ciel pur, le penchant et l'exemple,
Le doux esprit des fleurs, le souffle du zéphyr,
Les concerts amoureux, tout dispose au plaisir;
Tout le ehante, le sent, l'inspire et le partage.
Les vergers, les hameaux, le chaume et le treillage,
Les bosquets détournés, les vallons ténébreux,
Tout devient un asyle où l'Amour est heureux.

FIN DES NOTES.

Errata du premier volume.

Page 10,	*lig.* 14,	præ valet	*lisez* prævalet.
— 11,	— 10,	cet	— cette.
— 22,	— 1,	ut antè amorem. .	— ut antè, amorem.
— 32,	— 11,	supernata.	— subpernata.
— 178,	— 21,	invita	— irrita.
— 196,	— 18,	tamenetsi.	— tamen etsi.
— 200,	— 9,	ingrato	— ingratæ.
— 220,	— 7,	post illa.	— postillà.
— 270,	— 7,	Beronicæo.	— Berenicæo.
— 284,	— 4,	injecto	— injecta.
— 319,	— 13,	Ciel!	— , Ciel,







